



ŒUVRES
DE
FRERET.

TOME PREMIER.

ŒUVRES

DE

FRERET,

Secretaire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

CONTENANT:

LETTRE DE THRASIBULE A LEUCIPPE.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVII.

LETTRE

DE

THRASIBULE

A

LEUCIPPE.

LETTRE

DE

THRASIBULE

A

LEUCIPPE.

Par M. Freret, *Secretaire perpétuel de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVII.



AVIS

DE L'IMPRIMEUR.

CET écrit est resté, non pas enseveli dans la poussiere des cabinets, mais précieusement conservé par les amis de l'auteur (*) qui a été long-tems inconnu à la plupart des gens de lettres. Aujourd'hui que la mort l'a enlevé à la patrie, il est juste de lui restituer le tribut d'éloge que l'on doit à son ouvrage. A la lecture, on sentira la nécessité

(*) M. *Freret*, secretaire perpétuel de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres, mort en 1749, un des plus savans hommes de ce siecle.

où il s'est trouvé de travestir ses idées pour les rendre moins choquantes aux préjugés du siecle. Il écrivoit dans un tems (en 1722) où l'esprit philosophique n'avoit pas encore fait les progrès qu'il a acquis depuis quelques années. Quel espace immense il a parcouru! Doit-on s'en féliciter & devons-nous applaudir au triomphe de la raison?



FRAGMENT
D'UNE LETTRE
DU TRADUCTEUR FRANÇOIS.

JE ne connois cet ouvrage que par la traduction angloiſe. *Milord W.* qui en avoit une copie manuſcrite, la prêta à un de mes amis pendant le ſéjour qu'il fit en France, il y a quelques années ; cet ami eut la permiſſion d'en garder une copie qu'il m'a communiquée depuis. *Milord W.* aſſuroit que ce manuſcrit étoit très-rare, & que le fameux *Toland* qui en avoit oui parler, l'avoit cherché long-tems inutilement. Il ajoutoit que bien des gens le croyoient une véritable traduction d'un ouvrage ancien ; & en effet, il faut convenir que ſi cet écrit eſt moderne, ſon auteur n'a pas mal réuſſi à ſe donner l'air d'un ancien : il s'étend ſur des articles très-indifférens aujourd'hui,

ſur ces différentes ſectes religieuſes des Grecs, des Égyptiens, des Caldéens; il parle fort peu des Juifs & ne dit qu'un mot de la ſecte des chrétiens, qu'il regarde comme un mêlange du judaïſme & de la religion égyptienne.

Il m'a même ſemblé qu'il y avoit quelques endroits dans leſquels un moderne auroit profité des découvertes de nos nouveaux métempſycoſiens, pour développer ſes idées d'une maniere plus nette & pour donner plus de force à ſes raiſonnemens.

A l'égard du ſtyle, il eſt difficile d'en juger ſur une traduction qui ne m'a pas paru extrêmement littérale. Comme il m'a ſemblé que l'écrivain Anglois n'avoit pas fait de ſcrupule de ſubſtituer pluſieurs termes de nos ſcolaſtiques latins, à ceux du philoſophe Grec, j'ai cru qu'il m'étoit auſſi permis de ne pas m'aſſujettir à conſerver ces termes. Je les ai paraphraſés, & je leur en ai ſubſtitué d'autres plus clairs afin de me rendre intelligible.

Comme vous entendez parfaitement la langue angloiſe, je vous envoie l'original

avec ma traduction, vous priant de l'examiner & de me dire si j'en ai bien rendu le sens : car vous remarquerez que je ne me suis attaché qu'à cela, & que j'ai pris de grandes libertés quant à la phrase & quant au style.

Les phrases longues & entortillées ne seroient pas supportables en françois, & je ne sais si elles ne seroient pas condamnables en elles-mêmes. Il me semble que les Anglois commencent à sentir les défauts de ce style, & leurs nouveaux écrivains y tombent plus rarement, au moins autant que j'en puis juger par la comparaison des ouvrages modernes avec les anciens.



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR ANGLOIS.

Cet ouvrage a été véritablement traduit du grec, comme je me crois obligé de l'assurer pour prévenir les lecteurs qui pourroient avoir quelques scrupules sur son antiquité. Un médecin Grec, qui passa ici au retour d'un voyage d'Italie & de France pour s'embarquer sur la flotte de Smyrne, *il y a quinze ans, voulut bien me communiquer le manuscrit; il étoit dans le même volume avec d'autres ouvrages de* Porphyre *& de* Jamblique *& quelques opuscules de* Plutarque, *le tout d'une main* syrienne.

Ce médecin, qui me parut habile homme, assuroit que le manuscrit étoit au moins du dixieme siecle. L'auteur de cette lettre étoit un de ces philosophes qui, regardant toutes

les religions comme des loix politiques, croyoit qu'il suffisoit de ne point choquer celle de la société où l'on vivoit, mais qu'au fond la pratique exacte en étoit fort inutile : ce qu'il dit des chrétiens & des Juifs, marque qu'il vivoit vers le deuxieme siecle du christianisme ; il en parle avec modération, & si tous les hommes lui avoient ressemblé, les chrétiens n'auroient pas eu tant à souffrir : au reste, comme il ne nous est connu que par cette lettre, non plus que cette femme à qui il l'écrit, je n'en puis rien dire ici. Quant à son style, quoiqu'il affecte le langage athénien, comme tous les autres écrivains de ce siecle-là, il lui échappe si souvent des termes & des tours de phrases semblables à ceux que l'on remarque dans les écrivains du nouveau Testament, que je ne puis m'empêcher de croire qu'il ne fût originaire de Syrie, où l'on parloit un grec corrompu & mêlé de macédonien, comme Saumaise *l'a fait voir. Il y a quelques circonstances dans la lettre qui me font croire que la personne à qui il l'écrit, y étoit aussi ; & c'est apparemment par cette raison qu'il parle si fort*

au long des juifs & des chrétiens. Quoique la plupart des anciens paroiſſent peu inſtruits de leur religion, elle devoit cependant être connue dans la Syrie, où il y avoit un grand nombre des uns & des autres répandus dans toutes les villes, & y faiſant un corps conſidérable. J'aurois ſouhaité pouvoir conſerver une copie du texte grec, mais m'étant contenté de le traduire pour le faire voir à un de mes amis, en attendant que je puſſe en faire faire une copie figurée exactement, des affaires domeſtiques m'obligerent de partir pour un voyage, au retour duquel j'appris que le médecin s'étoit embarqué, & avoit remporté ſon manuſcrit dont il n'avoit jamais voulu ſe défaire.





LETTRE DE THRASIBULE A LEUCIPPE.

LA dévotion eſt ſans doute, ma chere *Leucippe*, la plus douce & la plus deſirable de toutes les paſſions, lorſqu'elle eſt ſincere & continue ; il eſt même inutile qu'elle ſoit éclairée & raiſonnable pour nous rendre heureux. La ſuperſtition qui ne nous propoſe que des choſes abſurdes pour objet de notre reſpect & de notre amour, peut fournir des plaiſirs auſſi grands que la piété, fondée ſur les idées les plus nobles & les plus ſublimes de cette philoſophie qui prétend nous découvrir la nature du ſouverain Être : ce n'eſt pas la qualité des objets en eux-mêmes qui en fait le prix, c'eſt l'idée ou l'opinion que nous en avons, & la vivacité des ſentimens qu'ils nous inſpirent. Un pâtre fortement touché pour une mauſſade

payſanne de ſon hameau, goûtera entre ſes bras un plaiſir auſſi vif, ſera auſſi parfaitement heureux que l'étoit *Adônis*, comblé des faveurs de la plus belle des déeſſes. La meſure de notre amour fait la meſure de nos plaiſirs & de notre bonheur.

Auſſi je me garderai toujours avec ſoin de combattre l'opinion d'un homme touché d'une dévotion affectueuſe, ſincere & continue ; affoiblir ſa perſuaſion, ce ſeroit détruire ſa félicité ; mais celui qui n'a que des accès paſſagers d'une dévotion intermittente, celui pour lequel la dévotion eſt une paſſion triſte, qui lui fait enviſager la Divinité comme un Être toujours irrité contre les hommes, attaquer ſa perſuaſion, c'eſt entreprendre de le guérir d'un mal qui empoiſonne tous ſes plaiſirs, qui aigrit toutes ſes peines, & qui change ſa vie en un ſupplice continuel.

Ne vous y trompez pas, ma chere *Leucippe*, il n'y a point au monde de gens plus malheureux que les dévots de cette derniere eſpece : ſemblables à des amans haïs & mépriſés, ils n'enviſagent la Divinité

comme le ſeul objet qui peut faire leur bonheur, que pour déſeſpérer d'en obtenir jamais la poſſeſſion. Les dévots, dont j'ai parlé d'abord, ſont dans une ſituation toute oppoſée ; ce ſont des amans tendres, reſpectueux, paſſionnés, qui n'ont d'autre inquiétude que celle de ne pas répondre aſſez parfaitement à la tendreſſe que ſent pour eux l'objet de leur amour. La Divinité eſt pour eux une maîtreſſe tendrement chérie, qui joint à cet empire doux & puiſſant que l'amour exerce ſur nos cœurs, toute l'autorité que s'acquierent ſur notre eſprit l'admiration, l'eſtime & l'amitié.

Leur amour eſt exempt des craintes & des tourmens cruels de la jalouſie ; tous les inſtans de leur vie ſont des inſtans de jouiſſance dont rien n'affoiblit ni ne partage le ſentiment. Les dévots de cette eſpece ajoutent une ferme croyance à tout ce qu'on leur annonce de la part du ſouverain Être. Ils obéiſſent avec tranſport à ſes moindres ordres, goûtent la joie la plus voluptueuſe dans les ſacrifices qu'ils lui font de leurs paſſions, de leurs deſirs, de leurs opinions,

de leur raiſon même. Plus la victime qu'ils immolent leur étoit chere, plus leur ſatiſfaction eſt parfaite, parce qu'ils ne voient dans ces ſacrifices, que le droit qu'ils acquierent par eux ſur l'objet de leur amour.

Cette peinture de la dévotion continue eſt, je l'avoue, bien tentante ; & ſi je croyois, ma chere *Leucippe*, que vous puſſiez jamais parvenir à cet heureux état, je ſerois le premier à vous preſſer d'entrer dans un ſentier qui ne produit que des fleurs ſous les pas de ceux qui y ſont entraînés par une perſuaſion vive, ſincere & continue ; mais il faut y être entraîné. Le ſentiment de la dévotion eſt une véritable paſſion, &, vous me l'avez dit vous-même, on n'eſt point maître de ſe donner des ſentimens & des paſſions ; notre ame ne peut ſe procurer cette eſpece de mouvement qui les forme, il ne peut être excité en elle que par les impreſſions qui lui viennent du dehors ; & à cet égard, elle n'a d'autre force que celle de ſentir ce qui ſe paſſe en elle-même, lorſque l'impreſſion qu'elle a reçue commence à ſe développer.

Je ſais que dans la ſituation où vous vous trouvez, la dévotion vous ſeroit d'un avantage infini, pour charmer les ennuis inſéparables de votre ſolitude; mais c'eſt une paſſion qui ne vient pas toujours nous ſaiſir lorſque nous l'appellons. N'ayez recours qu'à vous-même & à votre complaiſance naturelle, pour adoucir les rigueurs de votre eſclavage : vous êtes née douce, vous ſavez vous prêter de bonne grace à la contrainte à laquelle vous n'êtes pas en état de réſiſter, & la nature vous a faite telle qu'il faut être pour obtenir, plus parfaitement qu'un autre, la paix & le repos, de ceux auxquels le ſort vous a aſſujettie.

Croyez-moi, cette diſpoſition eſt la plus heureuſe de toutes celles que l'on peut apporter en entrant dans le monde que nous habitons; car ce monde n'eſt autre choſe que l'aſſemblage d'un nombre infini d'êtres, qui agiſſent & réagiſſent ſans ceſſe les uns ſur les autres par des deſirs & des forces différentes. Cet univers n'auroit pu être tel qu'il eſt, ſi ces deſirs n'avoient été oppoſés les uns aux autres; & comme ces deſirs ſe

combattent mutuellement, ils ne peuvent être satisfaits tous en même tems. Les uns forment des obstacles aux autres, & la victoire est toujours du côté où se trouve le plus grand degré de force.

Le plaisir est attaché à la satisfaction de ces desirs, & les douleurs à la rencontre de ces obstacles ; & cette douleur est d'autant plus vive, que l'ardeur & la vivacité de ces desirs étoient plus grandes. Heureux ceux qui, par la disposition naturelle de leur tempérament, desirent la paix & la tranquillité avec plus d'ardeur que tout le reste ! Il ne leur en coûte qu'un peu de complaisance pour l'obtenir de ceux au milieu desquels ils vivent.

Peut-être la souveraine bonté & sagesse du premier Être (sur la nature duquel nos philosophes sont si peu d'accord entr'eux) exigeoient-elles de lui, que le plaisir résultât de toutes les combinaisons que produisent la variété & l'opposition de ces desirs. Mais qui nous a dit qu'il y eût une telle souveraine bonté & sagesse qui existât quelque part hors de cet univers, séparément

des êtres particuliers, dont il eſt l'aſſemblage ? Qui nous a dit, pour parler plus nettement, qu'il y eût hors de nous une divinité telle que nos poëtes nous dépeignent le Deſtin, ce ſouverain des dieux & des hommes, douée d'intelligence & de volonté, & poſſédant ſouverainement la bonté, la juſtice, la prudence & toutes les autres qualités qui ſont des perfections dans les êtres ſemblables à nous ?

Prenons garde que l'idée que nous nous en ſommes faite, n'ait pas plus de réalité que celle que les ancêtres des Romains, ſous l'empire deſquels nous vivons maintenant, avoient de leur république. Ils la concevoient comme je ne ſais quel être diſtingué de tous les citoyens particuliers qui la compoſoient ; c'eſt ainſi qu'ils en parloient tous, & c'eſt en conſéquence de cette idée qu'ils exigeoient que chaque citoyen lui ſacrifiât ſes intérêts, ſon bonheur & ſa vie, quoique le repos & la félicité de cette république ne fuſſent autre choſe que le repos de tous les citoyens particuliers. Il n'y a que trop ſouvent dans le

langage ordinaire des hommes de ſemblables termes, qui n'excitent dans l'eſprit de ceux qui les proferent, qu'une eſpece de phantômes auxquels ils attribuent une réalité que jamais n'a eue l'image confuſe qui les accompagne; les mots de Divinité, de Deſtinée, de Providence, &c. ſont de ce nombre, & de là vient que ceux qui parlent de ces choſes, ne ſont d'accord entr'eux, ni avec eux-mêmes. Ils varient ſans ceſſe, ne conviennent de rien, s'accuſent mutuellement d'erreur, & ne font qu'entaſſer abſurdités ſur abſurdités, lorſqu'ils entreprennent d'éclaircir, ou ſeulement de développer les idées qu'ils prétendent avoir. Si nous n'étions accoutumés dès l'enfance à trembler au ſeul nom du phantôme de la Divinité, nous ne pourrions nous empêcher de les regarder comme des hommes livrés à un véritable délire; car c'eſt un délire de prendre ſes propres viſions pour des choſes réelles & exiſtantes hors de nous-mêmes. Les hommes attaqués de cette eſpece de délire vont plus loin; non-ſeulement ils reglent toute leur conduite ſur ces appa-

rences chimériques, mais encore ils veulent forcer les autres hommes à voir ces objets qui n'existent point, & ils les contraignent de se conformer à leur conduite, & de suivre les exemples qu'ils leur donnent. Comme leur délire est contagieux, le nombre des fanatiques est devenu si considérable, que les gens sages sentant l'impossibilité de résister à cette multitude de furieux, ont pris le parti de respecter leur folie & de feindre souvent d'être attaqués du même mal, lorsqu'ils n'avoient que cette voie d'assurer leur tranquillité.

Le fanatisme dont je vous parle devient encore plus dangereux, lorsqu'il saisit ces hommes durs, hautains, impérieux, insociables, qui ne regardant qu'eux-mêmes & leur propre satisfaction, n'ont jamais goûté le sentiment voluptueux que les ames bien nées éprouvent en faisant le bonheur de la société, dans laquelle elles se trouvent. Ce fanatisme éteint toutes les passions douces & naturelles; il fortifie toutes celles qui sont contraires à la nature & à l'humanité; l'on peut dire & assurer qu'il est la source

la plus abondante des maux qui affligent l'eſpece humaine. Malheur à ceux qui ſe trouvent liés avec de tels hommes, lorſque la fuite leur eſt interdite ! Il n'y a qu'un ſeul parti à prendre, c'eſt celui de la complaiſance, & heureuſement elle vous coûte moins qu'à un autre.

Cette complaiſance ne doit pourtant pas aller, ma chere *Leucippe*, juſqu'à vous laiſſer empoiſonner par la contagion de ce mal ; diſſimulez, renfermez vos ſentimens au-dedans de vous ; feignez même, s'il le faut, pour obtenir la paix ; mais craignez de vous laiſſer entamer ſur le chapitre du phantôme ; il n'y va pas moins que du repos & du bonheur de toute votre vie, la moindre foibleſſe vous réduiroit dans le plus déplorable de tous les états.

Croyez-moi, vous êtes née d'un caractere d'eſprit trop juſte, trop pénétrant, & trop étendu pour que vous puiſſiez vous livrer ſans retour au délire de la dévotion. Vous ne ſerez jamais perſuadée par une pleine & entiere conviction d'eſprit ; les abſurdités dont fourmille tout ſyſtême religieux, quel

qu'il soit, révolteront toujours votre raison malgré tous les efforts que vous pourrez faire pour la soumettre. Vous n'aurez pas plutôt donné entrée dans votre esprit à ces phantômes religieux, que la mélancolie de votre tempérament, jointe à la délicatesse & à l'inquiétude naturelle de votre cœur, ennemi de son propre repos, vous fourniront sans cesse mille scrupules de toute espece, & s'empareront de votre ame; vous en serez perpétuellement déchirée, & je craindrois que votre corps sur lequel la situation de votre ame a tant d'empire, n'y succombât à la fin.

De quelques succès que fussent suivis tous les efforts que vous pourriez faire pour exciter en vous cet heureux délire, dont j'ai fait plus haut la peinture, vous ne parviendriez jamais qu'à une dévotion foible & intermittente; vous n'auriez jamais que de légers & courts accès, interrompus par des intervalles de raison, ce qui est peut-être la plus douloureuse situation où puisse jamais se trouver l'esprit humain: le passage continuel d'un de ces états à l'autre forme

un tissu de sentimens douloureux que je ne puis comparer qu'à l'état d'un amant trahi & méprisé, qui, dans les instans de sa fureur, rougit de l'amour qu'il a senti pour une maîtresse indigne, qu'il pense n'aimer plus, parce qu'il croit devoir la haïr, & qui dans l'instant suivant, détestant ses premiers sentimens, voudroit en effacer le souvenir avec des flots de son sang, & se sent dévorer par une passion qui ne peut être ni détruite ni satisfaite. Cet état, le plus cruel & le plus amer de tous ceux que l'on peut imaginer, n'est cependant encore qu'un léger crayon de celui auquel se trouve un tempérament mélancolique, livré à la dévotion intermittente.

La persuasion d'un tel homme n'est jamais assez vive pour qu'il ne soit point frappé de l'absurdité de ce qu'il croit; son amour est foible, & pour peu qu'il soit remué par des passions opposées aux loix qu'il regarde comme émanées du souverain Être, s'il tente de les combattre, sa résistance est accompagnée d'un sentiment très-douloureux, parce qu'il n'est que foiblement

affecté de la bonté & de la réalité de l'objet auquel il sacrifie ses passions ; c'est un esclave qui obéit par la crainte de déplaire à un tyran capricieux qu'il ne peut aimer, & qu'il n'ose haïr. S'il cede aux passions qui l'entraînent, alors la persuasion qui étoit trop foible pour le retenir, devient assez forte pour le tourmenter. Son cœur est sans cesse bourrelé & déchiré par le repentir, & par les remords de la foiblesse à laquelle il a succombé. S'il est d'un caractere d'esprit délicat, attentif, timide, les manquemens les plus légers lui paroîtront des crimes énormes, & il sera perpétuellement dans les transes mortelles d'un coupable, qui va paroître devant le plus redoutable de tous les juges. Si nous considérons l'état d'un tel homme, lorsque, son délire l'abandonnant, il fait quelques pas pour retourner au bon-sens & à la raison, il ne fait presque jamais ces pas que par le secours de quelque passion violente qui l'agite & lui prête une force étrangere ; & comme cette force lui vient par une espece de fievre de l'ame, elle l'abandonne bientôt pour le laisser retom-

ber dans un état de désespoir & de regret tel que celui que nous avons décrit. Dans l'instant même qu'il est libre du délire de la dévotion, il n'ose jeter les yeux sur sa conduite passée; il la regarde comme une extravagance & comme une folie, & regrette les sacrifices qu'elle lui a fait faire au chimérique objet de sa dévotion; le meilleur parti qu'il puisse prendre alors, c'est de se regarder comme un être digne de mépris & de moquerie; mais il n'est pas assez heureux pour demeurer dans cet état; il retombe bientôt dans son premier délire; & sa vie entiere n'est qu'un passage continuel de la honte au répentir, & du répentir à la honte. Partagé sans cesse entre deux sentimens opposés & douloureux qui l'agitent tour-à-tour, tantôt il voudroit éteindre une persuasion qui le gêne, tantôt il voudroit, en l'augmentant, étouffer en lui les mouvemens & les desirs qui y sont opposés. Mais tous ses efforts sont vains; jamais sa persuasion n'est assez forte pour qu'il puisse avec plaisir agir en conséquence, & jamais elle n'est affoiblie, ni assez parfai-

tement détruite pour pouvoir se livrer sans remords aux desirs qu'elle condamne : ainsi se passe sa vie entiere dans les combats les plus douloureux ; il en sort sans en avoir joui, souvent avant le terme ordinaire, par l'impression qu'ont faite sur ses organes les combats qui les ont détruits, & presque toujours l'esprit troublé & déchiré par les terreurs que lui inspire l'incertitude du sort qui lui est préparé.

Voilà l'état auquel vous réduiroit la dévotion, ma chere *Leucippe*, si jamais vous aviez le malheur d'en être atteinte. Je vous connois mieux que vous ne pensez : j'ai étudié votre tempérament, & je vous tromperois si je vous parlois autrement. Lorsqu'une personne de votre caractere a commencé une fois à secouer le joug des opinions reçues dans l'enfance, elle doit aller en avant sans délibérer tout-à-fait, & regarder toute religion comme une opinion tyrannique, inventée pour dominer les esprits, & à laquelle il faut que les sages se conforment à l'extérieur pour le bien de la paix, sur-tout lorsqu'ils se trouvent liés.

avec quelqu'un de ces hommes dont on devient l'ennemi quand on refuse d'être leur esclave. Mais pour ce qui est du cœur & de l'esprit, le même sage doit les conserver libres & indépendans de toute opinion, à laquelle la pure raison ou la loi victorieuse du plaisir ne nous force point de nous soumettre. Si vous étiez dans une autre situation que celle où vous vous trouvez maintenant, ma chere *Leucippe*, je me contenterois de ces réflexions générales, & de celles qu'elles vous donneront occasion de faire; mais votre intérêt m'est trop cher, pour ne pas tâcher de vous fournir un préservatif contre les atteintes d'un mal dont je crains la contagion pour vous; l'esprit humain est naturellement superstitieux, & cette disposition prend encore de nouvelles forces lorsque, comme vous, on est exposé à l'ennui & à la tristesse d'une solitude désagréable. Elevée au milieu de Rome, vous vous trouvez reléguée à l'extrêmité de l'empire dans un lieu où vous n'avez aucun des amusemens ni des sociétés que vous fournissoit cette capitale du monde; & pour

comble de disgrace, tout ce qui vous approche contribue encore à augmenter votre ennui. Comme cette situation vous rend susceptible de la contagion, il faut attaquer le mal dans les formes; ainsi je vais commencer par chercher quelles sont les sources de la superstition, & ce que sont en général les religions. Je vous exposerai quels sont les différens systèmes, entre lesquels les hommes se sont partagés à ce sujet, & les motifs de la crédulité sur lesquels ils sont appuyés; après quoi j'examinerai quelles sont nos connoissances, comment nous distinguons celles qui sont vraies & certaines d'avec les autres qui sont ou fausses ou non prouvées; & enfin ce que les connoissances certaines nous apprennent de la nature de Dieu & de notre ame, & sur la religion en général.

Les vues & les notions de notre esprit sont bornées & circonscrites dans des limites infiniment étroites, & il apporte en naissant, une curiosité, une passion de savoir que rien ne peut satisfaire: on ne se lasse jamais de voir de nouveaux objets, & la

vie entiere se passe à chercher les moyens de remplir le vuide & l'inquiétude que laissent en nous les connoissances les plus étendues, dès que nous les avons acquises. Nous ne pouvons connoître aucune chose parfaitement, pas même notre propre substance, & cependant nous voulons rendre raison de tout. L'aveu de notre impuissance eût été trop douloureux pour notre orgueil; pour l'éviter nous avons pris le parti de nous payer de raisonnemens vagues & de suppositions obscures & chimériques; par exemple, lorsqu'il s'est agi de rendre raison de l'arrangement & de la conduite de l'univers, on a imaginé des dieux, c'est-à-dire, des êtres intelligens, & très-puissans, placés au-dessus de nous, auxquels on a attribué tous les effets, dont la cause étoit inconnue; bientôt après on les a regardés comme les auteurs de tous les biens & de tous les maux qui nous arrivent. L'habitude de recevoir ces opinions comme vraies, & la commodité que l'on y trouvoit pour satisfaire à-la-fois la paresse & la curiosité de notre esprit, les a fait regarder comme dé-

montrées, malgré les absurdités dont elles fourmillent; & cette persuasion est devenue si vive chez quelques nations, que les raisonnemens les plus sensés & les persécutions les plus violentes n'ont pu leur ôter la croyance qu'elles donnent à des fables extravagantes. Les Egyptiens croient encore aujourd'hui que le corps d'un animal, qu'un fruit, qu'une plante, souvent destinés par la nature pour servir d'alimens aux hommes, se changent dans la substance de la Divinité même, dont ils prétendent cependant avoir des idées plus hautes & plus sublimes que le reste des nations. L'opinion de l'existence du pouvoir souverain de ces dieux étant une fois établie, le desir si naturel aux hommes de se rendre heureux, c'est-à-dire, de jouir des biens & des plaisirs, & d'éviter les maux & la douleur, dont on avoit fait ces dieux dispensateurs, les a portés à chercher les moyens de se rendre ces dieux favorables; on s'en est fait une idée pareille à celle de ce que nous connoissons de plus puissant parmi les hommes; on les a regardés comme nos rois, nos souverains, on les a traités

ſur ce pied-là ; on a commencé à leur témoigner ſa ſoumiſſion par des ſaluts, des adorations & des proteſtations d'attachement ; on leur a fait des promeſſes & des vœux, pour les engager à nous faire du bien ; on leur a fait des préſens, car les ſacrifices de toute eſpece qu'on leur offre ne ſont autre choſe. On a eſſayé de les gagner par des louanges & des flatteries ; on a cru que l'attention à leur rendre ces devoirs étoit un ſûr moyen de leur plaire, & que l'on ne pouvoit y manquer ſans attirer leur colere contre une négligence qui nous rendoit criminels.

Quelques peuples ne s'en ſont point tenus là. Comme les rois qu'ils voyoient étoient des tyrans cruels & féroces, ils ont cru que ces dieux étoient des êtres auſſi méchans qu'eux ; ils ont cru que pour prévenir leur courroux & la haine qu'ils portoient au genre humain, il falloit ſe faire volontairement une partie des maux que leur colere & leur malignité prenoit plaiſir à verſer ſur les hommes ; que cela ſeul pourroit les appaiſer & nous garantir des

effets funestes de cette haine. Cette opinion est la source des jeûnes & des macérations, des flagellations, des incisions & de toutes ces pratiques barbares, par lesquelles tant de nations prétendent honorer la Divinité. Les *brachmanes* de l'*Inde*, les *prêtres* d'*Osiris*, ceux de *Mithra*, d'*Adonis*, d'*Atys*, & ces vagabonds qui promenent par les provinces les simulacres de la déesse de *Syrie* & de celle qui est adorée à *Comanes*, nous fournissent des effets de cette façon de penser.

Il y a même des peuples entiers qui n'ont pas borné là l'idée injuste & barbare qu'ils s'étoient faite de la Divinité. Le sang des victimes ordinaires ne leur a pas paru suffisant pour appaiser ces dieux cruels, & altérés du sang des mortels; il falloit, selon eux, leur immoler des victimes humaines, & que leur sang versé sur les autels par la main d'un autre homme, sauvât celui de toute la nation, que les dieux auroient fait couler à grands flots, si l'on n'avoit pris soin de les appaiser par ces exécrables sacrifices. Je n'ai pas besoin de recourir aux

fables d'*Iphigénie* & d'*Oreste* pour en trouver des exemples; à la honte de l'humanité, il n'est presqu'aucune nation qui n'ait souillé ses autels par un culte impie; & malgré la lumière de la raison qui éclaire aujourd'hui l'univers, cette fureur subsiste encore de nos jours: les *Celtes*, les *Syriens*, les *Romains* mêmes n'ont pu s'en guérir; car les misérables esclaves que ces derniers obligent de se dévouer à une mort volontaire, dans les spectacles qui accompagnent les fêtes de leurs dieux, sont des victimes qu'ils leur immolent.

Mais comme les événemens ne répondoient pas toujours aux desirs de ceux qui avoient offert ces sacrifices, on a cru qu'ils ne leur étoient pas toujours agréables; le choix des victimes propres à les toucher, est devenu une des principales attentions du culte. On s'est fait un art de conjecturer le succès qui suivroit ces sacrifices, par les moindres circonstances qui les accompagnoient. Bientôt cet art a passé pour une méthode sûre de découvrir l'avenir, & de là sont nées toutes les especes différentes

de la divination augurale qui, malgré l'expérience que l'on fait tous les jours de sa fausseté, conduit les nations entieres dans les occasions les plus importantes. Comme on avoit imaginé un rapport entre les événemens fortuits que le hasard offre à notre vue & les arrêts des destinées, on se persuada aussi que les songes & les images trompeuses qui se présentent à nous dans le sommeil, étoient un tableau où les dieux nous présentoient l'image de l'avenir qui nous regardoit.

Cette opinion de l'existence & du pouvoir de ces dieux dispensateurs des biens & des maux, est ce qui a enfanté toutes les différentes religions qui inondent la terre. Comme cette matiere m'a toujours paru d'une importance infinie, puisque c'est d'elle que dépend, à ce que prétend le plus grand nombre des hommes, non-seulement le bonheur & le malheur de cette vie, mais encore celui de l'état où nous entrerons à notre mort, je l'ai examinée avec soin; je n'ai rien négligé de ce qui pouvoit m'en éclaircir & m'en instruire; j'ai étudié cha-

cune de ces sectes ; j'ai lu les livres sacrés de celles qui en ont, & j'ai interrogé avec attention les prêtres & les savans des sectes qui n'ont point de semblables livres.

Par cet examen, j'ai appris que les hommes ne suivent, à proprement parler, que deux systêmes sur la nature de la divinité, qui même ne sont pas fort opposés dans le fond, & qu'ils ne different entr'eux que dans la forme du culte qu'ils croient lui être dû, & sur la nature des pratiques par lesquelles ils esperent se la rendre favorable. Vous en allez juger, ma chere *Leucippe*, par une exposition très-exacte, quoiqu'assez courte, pour être le résultat d'une étude de plusieurs années.

Le premier systême est celui des Égyptiens, des Grecs, & de la plus grande partie des peuples d'Occident. Le second est celui des Caldéens, des Juifs, des Persans & de quelques autres nations Orientales.

Ceux qui ont suivi le premier systême, croient que l'univers est gouverné par plusieurs dieux, ayant chacun une force qui leur est propre, ensorte que quoique subordonnés

donnés les uns aux autres, ils sont néanmoins indépendans l'un de l'autre à certains égards, & dans certaines choses; de façon qu'ils peuvent s'opposer à l'exécution de leurs volontés mutuelles, & qu'ainsi ils peuvent être divisés, & même en dispute les uns avec les autres : à leur tête est une divinité, qui, semblable à nos magistrats & à nos rois, maintient le bon ordre parmi eux & les gouverne suivant certaines loix.

Le chef des dieux est plus puissant que chacun des dieux inférieurs, pris en particulier; mais s'ils étoient tous ligués & réunis contre lui, il ne pourroit leur résister, & son pouvoir céderoit au leur.

Au-dessus de tous ces dieux est le Destin, la Nécessité, la Nature, puissance aveugle qui regle cependant toutes choses, de maniere que les dieux mêmes ne font qu'exécuter ses loix & ne sont dans l'univers que comme des magistrats d'une république bien policée, où la raison & la loi gouvernent tout. Mais comme il agit nécessairement sans choix, & même sans connoissance, il est inutile de lui rendre aucun culte.

Ce ſyſtême eſt celui qui réſulte de toutes les traditions religieuſes des Grecs, & des ouvrages de leurs premiers poëtes, dans leſquels ils puiſent toute leur théologie ; ce n'eſt pas qu'ils l'expoſent avec clarté, ils n'en ont pas développé les conſéquences, & il n'eſt pas fort ordinaire aux hommes de chercher à mettre de l'ordre & de la netteté dans leurs idées religieuſes ; mais c'eſt ce qui ſe préſente aux eſprits attentifs qui les examinent.

Les Égyptiens & les Indiens ajoutent à cette premiere ſuppoſition, que les dieux, tant les ſupérieurs que les inférieurs, viennent ſouvent converſer avec les hommes ; qu'alors pour ſe rendre ſenſibles à eux, ils prennent des corps groſſiers ſemblables à ceux des hommes ou des animaux ; que dans cet état ils ſont ſujets à toutes les infirmités de la nature qu'ils ont revêtue, & même à la mort, par laquelle ils ſe dépouillent de ce corps, dans lequel ils étoient enveloppés, pour retourner dans leur état naturel de gloire & de béatitude.

Vous ſavez quelles ſont encore aujour-

d'hui les opinions des Égyptiens au ſujet du bœuf *Apis*, qui n'eſt, ſelon eux, que le dieu *Oſiris*, qui vient de tems en tems habiter parmi les hommes ſous la forme d'un veau, conçu miraculeuſement, & connoiſſable à certaines marques extérieures dont ſes prêtres ſont inſtruits.

Oſiris n'eſt pas la ſeule divinité Égyptienne qui ſe ſoit métamorphoſée, tous les autres dieux en ont fait autant autrefois ; c'eſt pour cela qu'ils ſont repréſentés ſous cette figure dans leurs temples, & que certaines eſpeces d'animaux leur ſont conſacrées ; le bélier à *Hamon* pere d'*Oſiris*, le chien à *Anubis* &c. : mais il n'y a guere qu'*Oſiris* qui ait aſſez aimé les hommes pour continuer de venir habiter parmi eux, comme il arrive lorſqu'il y paroît un *Apis*. Cette épiphanie ou manifeſtation, car c'eſt ainſi qu'ils le nomment, eſt un ſujet de joie pour toute l'Égypte ; mais ſa retraite, qui arrive à la mort d'*Apis* en eſt un de douleur ; c'eſt alors un deuil public dans tout le pays : ce deuil dure pour les prêtres d'*Oſiris*, juſqu'à l'apparition d'un nouvel

Apis, avant laquelle il se passe quelquefois plus d'un siecle. *Osiris* étoit, selon eux, un de leurs plus anciens rois, qui n'étoit autre que le dieu devenu homme, & qui régnoit quinze mille ans avant *Amazis*, le dernier roi d'Égypte. Ainsi ils racontent sa naissance, ses aventures & sa mort. Dans les siecles suivans, la reconnoissance des peuples ou la flatterie des poëtes, a fait regarder les princes qui avoient quelque conformité avec *Osiris* ou avec les autres dieux, comme de nouvelles incarnations de ces divinités ; on leur en a donné le nom, & on leur a attribué leurs actions : de-là est venue la confusion qui regne dans leur Histoire sacrée, qui n'a été formée que sur la tradition des peuples ; ainsi on y voit plusieurs Mercures ou Thouth, & plusieurs princes dont les aventures se retrouvent dans l'histoire d'*Osiris*. Parmi nos dévots de *Bacchus*, les spirituels, ceux qui ont été adonnés aux mysteres les plus cachés, auxquels on ne parvient qu'avec bien des peines, prétendent, sur l'autorité de je ne sais quelle révélation attribuée à *Orphée*, que

le fils de *Sémélé*, cet enfant dont elle accouche au milieu d'un orage, n'étoit autre chose qu'une nouvelle incarnation d'*Osiris*, qui étoit venu prendre un corps humain dans le sein de la fille de *Cadmus*; c'est pour cela, disent-ils, que les aventures du *Bacchus* Grec ressemblent si fort à celles d'*Osiris*; c'est par-là qu'il faut expliquer les expéditions de *Bacchus* dans les Indes, ses exploits dans la guerre des Géans, la mort qu'il reçut par leurs mains, & la vie qui lui fut rendue: quoique certainement, au tems de *Cadmus*, dont nous connoissons l'histoire, il n'y ait eu aucun héros Grec qui ait porté le nom de *Denis*, ni qui ait fait la conquête de l'Orient.

Au reste, la religion égyptienne a souffert de grandes altérations depuis la ruine de leur royaume par les Perses. Autrefois on faisoit un point capital de croire sans examen, de s'interdire tout usage de sa raison; on appelloit alors profondeur impénétrable & mystere respectable, tout ce qui étoit scandale pour elle. Depuis que les Grecs se sont mêlés avec eux, leurs prêtres

ont voulu devenir philofophes, & ceux qui fe mêlent de raifonner ont tout tourné en allégories, fans penfer qu'elles étoient détruites par les cérémonies qu'ils pratiquent à leurs fêtes.

Les opinions des Indiens ne nous font plus inconnues: nous avons eu occafion de nous en inftruire par le commerce de ces brachmanes qui accompagnoient les ambaffadeurs du roi de la *Taprobane ;* vous les avez vus à Rome : c'eft une opinion conftamment reçue parmi eux, que les dieux, & fur-tout celui dont les brachmanes tirent leur nom, font déjà venus parmi les hommes, & qu'ils y viendront encore pour les inftruire & les tirer des erreurs où ils tombent en éteignant la lumiere de leur raifon. Le dogme de la tranfmigration des ames eft très-ancien chez eux; plufieurs de leurs coutumes n'ont point d'autre fondement, & ce n'eft pas de *Pythagore* qu'ils l'ont reçu; ce philofophe n'a jamais été chez eux, & leur religion eft plus ancienne que lui.

Au refte, ils croient, comme les Égyp-

tiens, que la Divinité, revêtue d'un corps, est assujettie à toutes nos miseres, à nos besoins, à nos maladies & à la mort même : dans leur systême les dieux s'étoient dépouillés en prenant une forme visible, de cette toute-puissance qui est l'apanage de la Divinité ; & dans les dangers où ils se sont trouvés, ils ont eu seulement recours à l'adresse & aux moyens humains qui souvent n'ont pas été capables de les en tirer.

Les Grecs avoient déjà des traditions & un culte réglé, dès le tems de leur barbarie ; mais ce culte ne subsiste plus, il a été entiérement altéré par le mêlange de la religion égyptienne. Cette religion s'introduisit dans la Grece par l'établissement des deux colonies d'*Argos* & d'*Athenes*, mais rien ne la répandit tant que les conquêtes de *Sésostris*, qui plusieurs siecles avant la guerre de Troye, porta le culte des dieux Égyptiens dans l'Asie mineure & dans la Thracé, dont il soumit une grande partie.

Orphée, venu de Thrace, l'alla répandre dans la Grece, qu'il parcourut toute par un

motif religieux ; c'eſt alors qu'il inſtitua les myſteres de Bacchus à Thebes, & pluſieurs autres dont il paſſe pour fondateur.

Les Grecs encore groſſiers ne prirent qu'une partie des dogmes égyptiens, qu'ils ne connoiſſoient que fort imparfaitement. Ceux que *Séſoſtris* avoit laiſſés dans ces pays nouvellement conquis, n'étoient pas, ſelon les apparences, inſtruits du fond des dogmes ; ils n'en connoiſſoient que l'extérieur ; ainſi il n'eſt pas ſurprenant que les hiſtoires auxquelles ils avoient rapport ſe ſoient ſi fort altérées. Cela eſt arrivé dans des pays plus voiſins de l'Égypte, comme la Phrygie & la Syrie, où les myſteres d'*Atys* & d'*Adonis* n'ont conſervé qu'une reſſemblance imparfaite avec ceux d'*Oſiris*, quoiqu'il ſoit conſtant que ces trois divinités ſont une ſeule & même choſe.

Les Grecs accommodoient donc les traditions égyptiennes avec celles qu'ils avoient depuis long-tems ; car ils donnerent à leurs divinités les attributs des dieux Égyptiens ; ils ne comprirent pas que ces dieux n'avoient pris des corps que pour un tems

dans le fyftême égyptien, & feulement pour fe rendre fenfibles aux hommes lorfqu'ils vouloient converfer parmi eux; ils ne donnoient même à ces dieux que la feule figure humaine, mais ils crurent qu'elle leur étoit naturelle, & que ces dieux ne pouvoient fe dépouiller de ces corps : ils les firent à la vérité diaphanes, brillans, infiniment plus légers & plus robuftes que les nôtres, mais cependant fujets à la douleur, à la laffitude, aux befoins du dormir & du manger; ils étoient immortels, mais non invulnérables, comme vous l'avez vu dans *Homere*, où *Vénus* bleffée par *Diomede*, eft panfée par *Machaon*, le médecin des dieux. Après leur avoir donné des corps fujets en partie à nos infirmités, il n'eût pas été raifonnable de leur ôter le befoin que la nature a rendu la fource de nos plaifirs les plus vifs. Les dieux furent donc expofés aux traits de l'amour: non-feulement ils époufoient des déeffes defquelles ils eurent des enfans qui peuplerent l'olympe, mais ils ne dédaignerent pas de s'embrafer pour de fimples mortelles; & les déeffes à leur tour

abandonnerent la gloire de l'olympe pour venir chercher les faveurs des hommes; elles ne croyoient point s'avilir par ce commerce; les plus farouches fuccomberent à cette foibleffe, & félon les Arcadiens, le mont Lathmos pourroit rendre compte de ce qui fe paffoit dans les rendez-vous nocturnes que *Diane* donnoit à *Endymion*. Ces idées étoient autorifées par la pratique introduite dans l'Orient pour favorifer la débauche des prêtres de plufieurs dieux; on feignoit que le dieu, devenu fenfible aux charmes de quelque beauté mortelle, la vouloit honorer de fes faveurs. La religion s'en mêloit, & la plus prude ne pouvoit être cruelle fans facrilege. Il y avoit certaines déeffes qui n'avoient que des prêtreffes; ces prêtreffes n'ofoient faire l'amour, la fageffe leur étoit ordonnée; elles fe fervoient du même artifice, & par-là elles ménageoient leur honneur & leurs plaifirs. Comme il arriva que quelques-uns des enfans qui nâquirent de ce commerce, fe rendirent illuftres, on en fit des héros, des hommes d'une efpece fupérieure; &

bientôt après les grands hommes eurent honte de n'avoir qu'une origine ordinaire, ils voulurent ſortir des dieux ; l'impoſture leur ſuffit dans des tems ſimples & groſſiers, par l'amour que les hommes avoient alors pour le merveilleux de ce genre. La choſe n'a plus été ſi facile dans la ſuite. *Alexandre* tenta vainement d'être le fils de Jupiter ; il eut beau vouloir brouiller ſa mere *Olimpias* avec *Junon*, en la faiſant paſſer pour la rivale de cette déeſſe ; il n'eſt & ne ſera jamais regardé que comme le fils de *Philippe*. Les barbares de l'Occident, dont les religions nous ſont connues, ne paroiſſent pas avoir ſuivi un autre ſyſtême que celui des Grecs ; ſi cependant on peut appeller ſyſtême un amas confus de ſuperſtitions groſſieres & de traditions contradictoires.

Les Romains, quoique très-policés & ayant égalé dans la ſcience du raiſonnement les Grecs qu'ils ont ſurpaſſés par l'éclat & l'étendue de leurs conquêtes, n'ont point de ſyſtême réglé ; la raiſon en eſt, que chez eux la religion eſt une partie du gouverne-

ment politique. Les magistrats sont, à proprement parler, les prêtres de la république, & ils n'ont regardé la religion que comme un moyen propre à conduire la populace ; ainsi, ne s'embarrassant point qu'elle se livrât à la superstition la plus grossiere, pourvu que l'ordre public ne courût point risque d'être dérangé ni troublé, ils ont admis le culte de toutes les nations qu'ils ont soumises, & par le mélange de tous ces dogmes différens, la religion ancienne du pays a été comme étouffée. Il y a cependant beaucoup d'apparence qu'elle avoit un grand rapport à celle des plus anciens Grecs dont les Romains tirent leur origine, s'en étant séparés avant le tems de *Sésostris*. Au reste, la preuve que les Romains n'ont regardé le culte des dieux que comme un établissement politique, c'est la liberté que leurs plus grands hommes, revêtus des premieres magistratures, se sont donnée impunément de l'attaquer dans des ouvrages publics sous leur nom, & sans que la considération & l'estime où ils étoient, en aient reçu aucune atteinte.

Le grand systême qui est celui des Caldéens, des Juifs, des Persans & de quelques autres nations voisines, comme les Thraces, n'admet, à proprement parler, d'autre divinité que la Cause premiere & universelle dont les ordres sont exécutés par les êtres particuliers qui sont seulement ses instrumens & ses ministres.

Les Juifs ne s'en sont pas encore tenus là, quoiqu'ils fassent quelque mention du systême des divinités subalternes, qu'ils nomment Démons, Intelligences, Génies, & qui sont comme les lieutenans de l'Être suprême, de l'Être par excellence à qui ils rapportent tout ce qui arrive dans l'univers; & ils croient que l'on ne peut s'adresser à ces génies, ni leur rendre aucun culte sans déplaire à ce premier Être. Dans leurs livres sacrés, que j'ai lus avec grand soin, parce qu'ils les ont traduits en notre langue, c'est à lui seul que l'on rapporte tous les événemens, sans faire aucune attention aux causes prochaines & sensibles, aux moyens corporels dont il s'est servi : sa nature n'y est point expliquée, on se con-

tente de lui donner un nom qui, ſuivant l'interprétation des plus habiles de leurs prêtres avec leſquels je me ſuis entretenu, ſignifie ſeulement celui qui exiſte; comme ſi on avoit voulu marquer par-là que ce Dieu eſt le ſeul qui exiſte par lui-même, & que tout le reſte de l'univers ne tien l'exiſtence que de lui ſeul. Aujourd'hui les Juifs ſont devenus plus curieux de philoſophie qu'ils ne l'étoient autrefois; mais il paroît que toutes les idées qu'ils ont là-deſſus, ils les tiennent des Grecs, ou des Caldéens, de qui nous allons parler.

Ces peuples avoient du Dieu ſuprême à peu près la même idée que les Juifs; mais comme il habite, ainſi qu'ils le diſent en termes formels, une lumiere pure & inacceſſible à des êtres auſſi groſſiers & auſſi imparfaits que nous le ſommes, il ne nous gouverne pas immédiatement, mais par l'entremiſe des intelligences & des génies, qui nous conduiſent d'une maniere pour l'ordinaire inviſible & inſenſible. Les plus puiſſans, & comme les chefs de ces génies, habitent le ſoleil, la lune & les autres

aſtres, tandis que la populace des génies ſubalternes eſt attachée aux autres êtres inanimés de la nature, pierres, métaux, plantes, &c. Ces génies ſupérieurs agiſſent ſur nous & ſur toute la nature, par le moyen de la lumiere & des influences des aſtres, & avec le concours des génies inférieurs, attachés aux êtres particuliers.

C'eſt ſur cette opinion qu'eſt fondée leur aſtrologie & leur art de prédire les événemens futurs que doivent produire les aſpects ou le concours de ces mêmes aſtres, & cela en conſéquence des regles établies par des obſervations faites depuis pluſieurs myriades d'années, du rapport qui s'eſt trouvé entre la diſpoſition de ces aſtres & les événemens arrivés parmi les hommes.

Mais cette doctrine ſuppoſe que, comme le cours & le mouvement des aſtres n'eſt point arbitraire, puiſque le calcul nous met en état de prédire aiſément la rencontre de ces aſtres, les événemens futurs ſont néceſſaires, & la volonté des intelligences attachées aux aſtres ne peut les changer, la ſuperſtition ne trouvoit pas là ſon compte;

les hommes ne se contentent pas d'espérer les biens & de prévoir les maux, ils veulent obtenir les premiers & éviter les seconds ; & cela ne se pouvoit dans la supposition de la nécessité des événemens ; il falloit donc en faire une autre. On se persuada, dans la supposition que les dieux étoient maîtres des événemens, qu'ils pouvoient changer les regles qu'ils s'étoient imposées, qu'il ne s'agissoit que de se rendre favorables & de forcer les génies ennemis à se rendre par l'intercession des génies qui étoient plus puissans. Lorsque l'on désespéra de gagner les génies supérieurs, on tâcha de s'assurer de ceux qui étoient attachés aux plantes & aux pierres, & d'en réunir un grand nombre. On regarda ces génies comme des hommes, & on se conduisit avec eux sur ce pied-là ; on travailla à former en sa faveur des ligues & des traités parmi ce peuple intellectuel. C'est la magie caldéenne ; elle est, comme vous voyez, différente de celle que l'on connoît parmi les Grecs, & qui n'a pour objet que l'évocation des mânes & des phantômes qui habitent les royaumes

ſombres de Pluton, quoique peut-être il ne fût pas difficile de la rapporter à celle des Caldéens qui, admettant des eſprits malfaiſans & cruels parmi ces génies inférieurs, croyoient qu'on ne pouvoit ſe les rendre favorables que par des crimes & par des meurtres.

Je n'entre pas dans le détail des moyens qu'on employa : les plus abſurdes ne furent point rejetés. Comme cette opinion n'avoit aucun fondement réel, il ne faut pas s'étonner ſi l'on y fit entrer toutes les extravagances & les abſurdités dont vous voyez qu'elle eſt remplie ; je vois pourtant que dans le commencement la médecine & les effets ſinguliers des remedes tirés des plantes, des minéraux & de certains animaux, furent le motif de la plupart de ces pratiques, à l'imitation deſquelles on en inſtitua d'autres qui ne produiſoient rien.

Ces deux ſectes oppoſées dans le Caldaïſme ont donc formé ce que nous appellons aſtrologie & magie. La derniere paſſa en Égypte. Le pays étant plus fertile & plus varié dans les productions de la nature,

donna lieu aux hommes curieux de ces sortes de connoissances, de faire un grand nombre de découvertes singulieres; elles les mirent en état d'opérer des choses extraordinaires que la populace attribua à l'opération de ces génies, avec lesquels ils feignoient d'avoir commerce par le secours de la magie. On crut que l'observation de l'aspect de certaines étoiles augmentoit la force des sacrifices par lesquels on s'imaginoit évoquer les intelligences, & c'est ce que pratiquent aujourd'hui ces superstitieux qui inondent les provinces sous le nom de Caldéens & de Pythagoriciens.

Les usages de *Médie* & de *Perse* ne sont pas différens des Caldéens, si ce n'est en ce qu'ils admettent nettement deux sortes d'intelligences inférieures, les unes bienfaisantes, & les autres cruelles & malfaisantes; le nom de la premiere espece est *Oromazes*, & celui de la seconde est *Arimanes;* car je ne crois pas qu'on leur doive attribuer l'opinion de ceux qui font de ces deux especes de génies deux dieux suprêmes & égaux en puissance, sans cesse opposés

l'un à l'autre, dont les combats mutuels forment tous les êtres particuliers, lesquels sont un mêlange de la substance de ces deux premiers principes, & qui par cette raison sont composés de lumiere & de ténebres, de matiere & d'esprit, de vertus & de vices, de plaisirs & de douleur. Les plus habiles des mages avec lesquels je me suis entretenu, m'ont accusé que cette opinion étoit regardée comme une erreur, & qu'elle étoit formellement opposée au sentiment de *Zoroastre*, conservé dans les ouvrages où il ne reconnoît qu'un seul principe supérieur auquel il donne le nom de *Mithra*, qu'ils traduisent *amour*, *union*, *justice*, termes qui signifient qu'il le concevoit comme un être d'une nature bienfaisante, comme la cause de toutes les productions, comme celle de l'ordre & de l'arrangement de l'univers, comme le lien qui en unissoit toutes les parties, & qui empêchoit leur dissolution. Le soleil étoit la vivante image de *Mithra*. L'instrument le plus efficace qu'il employa après le soleil, étoit le feu; & ils prétendent que le respect qu'ils témoi-

gnoient à *Mithra*, dont ces deux choses étoient des ſymboles naturels, avoit donné lieu aux Grecs de ſuppoſer qu'ils rendoient à ces deux êtres un culte bien éloigné de leurs principes, qui leur défendent de reconnoître d'autre dieu que *Mithra*. Au reſte, ces mages qui étoient aſſez inſtruits de nos opinions, me diſoient que l'on ne pouvoit pas leur attribuer le dogme des deux principes égaux avec plus de fondement que l'on nous attribuoit à tous en général le ſentiment de quelqu'une des ſectes de philoſophie qui ſont reçues parmi nous.

Voilà, ma chere *Leucippe*, toutes les ſectes religieuſes eſſentiellement différentes que nous connoiſſons parmi les hommes; toutes les autres en ſont des modifications, formées le plus ſouvent par l'aſſemblage de diverſes opinions priſes des ſyſtêmes oppoſés. Telle eſt, par exemple, la nouvelle ſecte formée dans le judaïſme, & qui commence à ſe répandre dans le monde. Ce ſont des gens que l'on nomme chrétiens; ils croient tous en général, comme les Juifs,

qu'il n'y a que le ſeul Être ſuprême qui gouverne l'univers, & que cet Être a envoyé ſur la terre un homme extraordinaire pour inſtruire le genre humain de ce qu'il falloit faire & croire, & de ce qu'il falloit obſerver pour lui être agréable ; ils croient auſſi que cet homme eſt venu changer la loi particuliere que ce Dieu ſouverain avoit donnée aux Juifs ; mais ſur le reſte de leurs dogmes, ils ne ſont point d'accord entre eux ; les uns, & il ſemble que c'eſt le plus grand nombre, ont adopté le dogme des Égyptiens & des Indiens, & diſent que l'auteur de leur ſecte n'étoit pas un ſimple homme, que c'étoit Dieu même, qui avoit pris un corps ; & quoiqu'il ait perdu la vie dans les tourmens, ils n'en ſont pas plus embarraſſés que les Égyptiens le ſont de la mort cruelle d'*Oſiris* : ils prétendent mettre l'honneur de ſa divinité à couvert, par je ne ſais quelles merveilles qui l'ont ſuivi, à ce qu'ils diſent, & dont ils prétendent que ſes ſectateurs ſont témoins, quoiqu'ils ſoient les ſeuls qui en parlent. D'un autre côté pluſieurs d'entr'eux ont adopté beaucoup

de rêveries prises des Caldéens modernes sur la nature & la propriété de ce souverain Être, ainsi que sur les différentes especes d'intelligences; ils rendent aux génies un culte qui est condamné par les autres, quoiqu'ils conviennent de l'existence de ces démons bien ou malfaisans, qui est établie par les prodiges qu'ils attribuent à l'auteur de leur secte.

Parmi les différentes opinions religieuses que je viens de dire & de décrire, il n'y en a aucune dont le dogme & le culte soient établis sur les lumieres de cette raison précise & universelle qui éclaire également tous les hommes, & qui fait que la distance des tems ou des lieux, & la différence des langues, coutumes & opinions, ne mettent aucune variété entr'eux, telle qu'est celle qui leur découvre les premiers principes de la morale, ou les vérités de la géométrie. Ces opinions sont absurdes, ou sont tout au moins des suppositions gratuites & sans fondement; elles sont toutes opposées l'une à l'autre dans le détail des conséquences que l'on en tire: les uns croient que le pre-

mier Être gouverne tout par lui-même & par des volontés particulieres, & donne une attention distincte à chaque objet particulier, comme les Juifs & les chrétiens; les autres, qu'il se repose sur les génies & les intelligences particulieres, comme les Caldéens, les Égyptiens & les Grecs; & parmi ceux-là, quelques-uns ne le regardent que comme une cause aveugle destituée de connoissance & d'intelligence; tels sont les Égyptiens & les Grecs, qui n'ont jamais adressé de vœux au Destin, ne lui ont jamais bâti de temples, & qui n'ont établi aucun culte en son honneur. Ce qu'ils nomment la Fortune, est une espece de divinité particuliere, qu'ils font présider à ces événemens dont on attribue la cause au hasard, parce que l'on n'imagine pas ce qui les a pu produire; cet oubli du destin & de la fortune dans le culte est d'autant plus étonnant, que les hommes en ont sans cesse le nom à la bouche, qu'ils l'invoquent seule, qu'ils lui attribuent les bons succès, qu'ils se prennent à elle des mauvais, & que le portrait injurieux qu'ils en font en la trai-

tant de volage, d'inconſtante, d'aveugle, de fantaſque, lorſqu'ils déclament contre elle dans leurs plus grands emportemens, prouve que dans ces inſtans mêmes ils reconnoiſſent ſon exiſtence & ſon pouvoir. Pour les Caldéens, quoiqu'ils rendent un culte à leur *Bélus*, qui eſt le maître & le roi des dieux, l'habitude où ils ſont de voir des monarques inacceſſibles à leurs peuples, & qui ſe tenant enfermés dans le fond de leurs palais, gouvernent de là leur empire par le moyen de leurs ſatrapes, les empêche de croire qu'il faille s'adreſſer à l'Être ſuprême plutôt qu'aux génies qu'il a établis entre lui & les hommes. Quelques-uns, comme les Caldéens, croient que les dieux inférieurs ſont des eſprits purs, c'eſt-à-dire, ſans un corps ſemblables aux nôtres, & qui ne ſont ſuſceptibles d'aucunes des paſſions ni des infirmités auxquelles nous ſommes aſſujettis, & qui ne peuvent devenir malheureux; d'autres, comme les Égyptiens & les Grecs, penſent que les dieux mêmes les plus puiſſans ſe ſont revêtus de corps matériels; quelques-uns croient auſſi, comme

les

les Grecs, que ces dieux ſont toujours ſujets à nos paſſions, à nos foibleſſes, à nos beſoins, peuvent être bleſſés, devenir malheureux & aſſez malheureux pour deſirer la mort. Les fables de nos poëtes, conformes en cela à nos plus anciennes traditions, ne ſont remplies que des exemples que j'avance. *Uranus* mutilé par Saturne & dépouillé de ſa couronne; le même Saturne chaſſé de ſon trône par ſon fils Jupiter & chargé de fers; les amours de *Jupiter*, ſes déguiſemens honteux pour jouir de ſes maîtreſſes, parmi leſquelles on n'a point honte de placer ſa mere & ſes filles; les querelles des dieux, leurs combats, le péril qu'ils coururent lorſqu'ils furent attaqués par les Géans, & lorſqu'obligés de ſe déguiſer ſous la forme de divers animaux, ils échapperent à peine à leur pourſuite; une infinité de faits ſemblables, ſur leſquels je n'ai pas le tems de m'étendre, prouvent ce que nos ancêtres ont penſé des dieux. Les Égyptiens, les Indiens, & les chrétiens après eux, ont du moins cru que tandis que non-ſeulement les dieux, mais le ſouverain Être,

la premiere Cause de l'univers, s'étoit revêtu du corps d'un homme ou d'un animal pour venir converser parmi nous, il avoit été exposé à tous les accidens auxquels l'espece dont il avoit pris la figure étoit sujette ; ensorte que de même qu'*Osiris*, *Adonis* & *Atys*, avoient souffert une mort cruelle, & que le Dieu des chrétiens avoit péri par un supplice honteux & destiné aux plus vils esclaves, le bœuf *Apis* pouvoit encore tomber sous le couteau du boucher, comme il est arrivé sous *Cambise*, & servir d'aliment aux hommes, comme il arriva sous *Ochus* qui fit servir le bœuf *Apis* sur sa table & qui régala sa cour aux dépens de la substance divine.

Il n'y a pas moins d'opposition dans le culte & dans la pratique qu'il faut observer dans les différentes sectes, pour devenir agréable aux dieux ; la plupart égorgent des bêtes pour se rendre la divinité favorable. Juifs, Caldéens, Égyptiens, Indiens, tous croient que la vapeur du sang qu'ils versent, que la fumée & l'odeur des viandes qu'ils brûlent sur les autels, contribuent au

bonheur des dieux, & les engagent par reconnoissance à leur accorder les graces qu'ils en veulent obtenir. « Les chrétiens me semblent les plus sages de tous, puisqu'ils n'ont point de sacrifices, & que dans leurs assemblées, ils se contentent de témoigner leur amour & leur reconnoissance au souverain Être par des cantiques, des prieres & des actions de graces, dont ils accompagnent des repas simples & conformes à la frugalité de leur vie ordinaire. Je me suis instruit de ce qui se passe dans ces assemblées, & je puis assurer que les abominations qu'on leur impute, sont bien éloignées de leur caractere & de leurs mœurs. » Si ces assemblées nocturnes causent quelque désordre, il est infiniment moindre que celui dont tous nos mysteres sont accompagnés, même ceux d'*Eleusis*; car les mysteres d'*Adonis*, de la déesse de Syrie, d'*Atys*, de *Bacchus* sont si décriés parmi nous, que des gens graves auroient honte d'y être initiés.

Ces sacrifices ne conviennent ni dans le choix des victimes, ni dans la maniere de les

immoler, ni dans le lieu où ils se passent, ni dans les jours où ils doivent être faits. Quelques-uns croient que les dieux, ou du moins certains dieux, ne peuvent être satisfaits, si l'on ne dépeuple l'univers, si l'on n'égorge des hommes sur les autels; il faut être homicide, & quelquefois même parricide, pour leur être agréable; & ils ne favorisent parmi les Syriens & parmi les Carthaginois, que ceux que les loix punissent dans les sociétés bien réglées. En Syrie & à Babylone les filles croiroient irriter contr'elles le souverain Être, si elles n'alloient dans le temple de *Vénus* servir aux plaisirs des étrangers que le hasard y conduit; ensorte que ce qui s'appelle ailleurs débauche & prostitution, est là un acte de piété qui honore la divinité.

A l'égard des autres dieux, ils ont des goûts différens auxquels il se faut assujettir. Celui-ci veut un bœuf d'une telle taille & d'une telle couleur; un autre veut des moutons; un autre veut une truie, une chevre; il y en a même dont le goût bizarre veut se repaître de la fumée d'un animal dont

les nations policées n'oseroient faire leur aliment.

Quant aux mœurs que les dieux exigent, il y en a très-peu qui se soucient que l'on observe ou que l'on viole les loix de la morale ; & comment s'en soucieroient-ils ? Parmi les Grecs, par exemple, qui n'ont pas un de leurs dieux, sur-tout des plus puissans, qui ne soit souillé de quelque crime, de quelque vice abominable, ou du moins qui n'ait fait quelqu'action honteuse & infame ; le meurtre, le vol, la débauche, la prostitution, la colere, la vengeance forment tous les traits de leur histoire, & il n'y a point de république qui voulût avoir des citoyens faits comme eux.

Les Égyptiens, les Juifs & les chrétiens semblent avoir un peu plus d'égards aux mœurs, & il faut avouer que les préceptes de leur secte les ont eues principalement en vue ; mais les uns & les autres croient que, quoique l'on ne puisse être agréable aux dieux sans la pratique de la vertu, néanmoins cette vertu est inutile & fausse auprès du souverain Être sans la croyance de cer-

que dans cet état ils plaisent à ce Dieu, duquel je ne puis croire qu'ils aient une autre idée que celle d'un être méchant, cruel, & se réjouissant de voir souffrir les hommes.

Ces sentimens étant trop absurdes & trop opposés entr'eux, pour être fondés sur les lumieres de la raison naturelle, de la vraie raison, comme vous l'avez vu, il faut examiner par où ils peuvent être appuyés, & comment je connoîtrai qu'ils sont vrais.

Je remarque d'abord que tous ceux qui les soutiennent, m'assurent en particulier qu'ils ont la vérité pour eux, & que leur persuasion est également vive; & en effet, je vois que pour défendre ces opinions, ils ont fait & ont souffert ce que les intérêts les plus chers ne font point faire pour la conservation de ce que nous avons de plus précieux.

Comme leurs opinions sont toutes opposées entr'elles & que la vérité est une, elle ne peut se trouver dans toutes ces différentes sectes à-la-fois; il pourroit seulement

arriver qu'elle ne fût dans aucune; car ce n'eſt pas une choſe bien rare, de trouver des gens dont la perſuaſion eſt plus forte que les raiſons qu'ils ont de croire. Ainſi c'eſt à moi à examiner, avant de choiſir, celle qui ſera le mieux prouvée. Comme elles alleguent toutes avec une égale raiſon la perſuaſion où elles ſont de la certitude des moyens pour plaire au ſouverain Être, je ne puis ſuppoſer que cette perſuaſion ait néceſſairement été produite dans les premiers qui l'ont eue, par des preuves évidentes de la vérité des choſes qu'ils croyoient, parce que, de leur propre aveu, l'erreur & la fauſſeté ont excité le même degré de perſuaſion que la vérité. Ainſi je ſuis en droit de demander à voir leurs preuves & à les examiner; ces preuves conſiſtent dans l'autorité des dieux, ou du ſouverain Être qui, diſent-ils, a révélé que ces opinions étoient vraies. En même tems il ne doit y avoir qu'une de ces opinions qui jouiſſe de cet avantage. Voyons quelle ſera celle à qui nous l'accorderons.

Les Grecs n'emploient aucune révélation

pour établir leur religion. Les oracles qu'ils prétendent subsister parmi eux, & par le moyen desquels les dieux les instruisent de ce qu'ils ignorent, ces oracles supposent la religion & ne l'établissent pas ; ils ne parlent que dans des occasions particulieres, & sans vouloir philosopher ni dogmatiser, ils répondent tant bien que mal aux questions qu'on leur fait pour savoir quel sera le sort d'une maladie ou le succès d'une entreprise, & tout se borne à ordonner quelque sacrifice. D'ailleurs les oracles sont moins anciens que la religion qui étoit déjà établie lorsqu'ils ont commencé ; plusieurs d'entr'eux ont cessé, d'autres ont pris leur place, qui ont à leur tour perdu leur crédit par le succès qu'ont eu des oracles encore plus nouveaux. D'ailleurs l'obscurité & l'ambiguité de tous ces oracles, la fausseté manifeste du plus grand nombre des réponses qu'ils rendent, montre évidemment qu'ils n'ont aucun avantage sur les prédictions de ces imposteurs vagabonds qui courent les provinces, pour mettre la superstition des ignorans à contribution ; & en

effet, ces oracles ſont tellement décriés, que les gens les moins pénétrans ne les conſultent que par maniere d'acquit. Nos Grecs n'ont nuls livres ſacrés; toute leur religion eſt fondée ſur des traditions confuſes, & dont l'origine eſt non-ſeulement obſcure, mais remplie de contradictions; il n'y a qu'à lire le recueil qu'*Homere* en a fait, compilant ce qu'il avoit tiré des archives des temples les plus célebres, l'ouvrage de *Théophraſte d'Ereſe*, ou ceux de nos hiſtoriens qui ont écrit ſur les antiquités des nations & des villes de la Grece; elles ſont toutes remonter leur origine ſi haut, qu'elle ſe confond avec l'hiſtoire des dieux; & cette partie de l'hiſtoire eſt ſi incertaine, qu'elle n'a point d'autre nom que celui d'inconnue & de fabuleuſe.

Si nous conſultons les poëtes, outre que les monumens d'*Orphée*, le plus ancien de tous, ſont certainement d'un tems très-poſtérieur, & qu'*Ariſtote* croyoit même que cet *Orphée* dont on montroit les ouvrages n'avoit jamais exiſté, ils ne ſervent de rien pour établir la religion; ſes révé-

lations prétendues, son commerce avec les dieux, ne nous apprennent point qu'ils lui aient donné autorité de rien annoncer de leur part aux hommes, & qu'ils lui aient fourni les moyens de prouver qu'il avoit véritablement reçu d'eux cette autorité. Le *Minos* des *Crétois* a été à la vérité un législateur célebre, mais son commerce prétendu avec les dieux, & ses traités dans les antres sacrés du mont *Ida* ne peuvent servir à établir la vérité de la religion des Grecs, quand même ces révélations ne seroient pas de pures fables; puisque les *Crétois*, instruits par *Minos* lui-même, regardent & ont toujours regardé les dieux de la Grece, les plus célebres, comme des hommes nés, élevés, & morts dans leur isle, où ils ont été ensevelis, ainsi que leurs tombeaux en faisoient foi, & suivant les inscriptions même de ces tombeaux recueillies par ce même *Homere*. En effet, loin que les prêtres des dieux prétendent établir la vérité de leurs dogmes sur les révélations de *Minos*, & sur le témoignage des *Crétois*, ils les traitent de menteurs, à

cause de ce qu'ils ont dit du tombeau de *Jupiter*, sans penser que ceux qui étoient nés comme les autres hommes, qui avoient vécu dans un corps sujet aux mêmes infirmités qu'eux, devoient avoir été aussi sujets à la mort; & pour le prouver, je ne veux pas d'autre témoignage que ceux d'*Hésiode* & d'*Homere*, qu'ils regardent comme des hommes inspirés.

Mais comme nous avons vu que la religion des Grecs venoit des Égyptiens, peut-être sera-ce parmi eux que nous trouverons des preuves de la vérité de cette religion que nous cherchons. Les Égyptiens prétendent qu'*Osiris*, ou le souverain Dieu lui-même, a habité parmi eux, qu'il les a gouvernés sous la forme d'un homme, qu'il a fondé leur monarchie & leur religion; mais ils n'ont aucuns livres de lui. Le plus ancien législateur de l'Égypte étoit *Menès* selon quelques-uns, ou selon d'autres son fils *Athochis*, (c'est le Thot de *Platon*) que ce philosophe prétend être le Mercure des Grecs, & que quelques auteurs font l'inventeur de l'écriture & de la plupart

des arts ; il laissa des livres contenant les préceptes de ce qu'il falloit croire & pratiquer au sujet des dieux, pour leur être agréable. Un de ses descendans, de même nom que lui, transcrivit ces livres dans un caractere plus aisé à lire & à entendre que celui dans lequel ils avoient été écrits d'abord. Les Égyptiens prétendent avoir conservé ces livres. *Manethon* & *Sanchoniaton* en ont publié quelque chose dans leurs ouvrages; mais malgré cela, ces livres ne subsistent plus ; & quand ils subsisteroient, ses prêtres conviennent eux-mêmes qu'ils ont perdu l'intelligence des *hiérogliphes*, ou caracteres sacrés dans lesquels ils étoient écrits : ils ne peuvent expliquer qu'à peine les inscriptions qui sont sur leurs obélisques quoique gravées dans un tems bien postérieur. Et quand même ils prétendroient les entendre, comme la signification de ces caracteres n'étoit qu'allégorique, c'est-à-dire arbitrale, on est toujours en droit de douter de l'interprétation qu'ils y donneroient, n'ayant point ces livres, & ne pouvant nous assurer ni de leur authenti-

cité ni de leur véritable intelligence. Ne pouvant les examiner par la comparaison des monumens contemporains, ni par ceux des tems qui les ont suivis, nous n'avons d'autres preuves de la vérité de ce qui y étoit contenu, que le témoignage de ceux qui prétendent que leur religion est celle qui y étoit enseignée; & comme nous l'avons vu, ce témoignage n'a aucune force, puisque la persuasion étant égale dans toutes ces différentes religions, elle ne sert de rien pour prouver la vérité d'aucune en particulier. Mais qui m'assurera que ces livres, quels qu'ils soient, contenoient la religion révélée aux Égyptiens? Je vois les villes de ce pays partagées sur cette matiere en un nombre presqu'infini d'opinions, non-seulement différentes, mais encore opposées les unes aux autres; chaque ville, ou du moins chaque province, a sa divinité, qu'elle prétend être la seule, & elle se fait un point de religion de massacrer ce que les autres adorent. Vous savez quelles haines cette division de sentimens entretient parmi eux, les cruautés qu'ils exercent les uns

contre les autres à ce ſujet, la peine qu'ont les magiſtrats à les contenir; & vous êtes inſtruite que les efforts ſucceſſifs des Perſans, des Grecs & des Romains, pour abolir la religion égyptienne, viennent ſeulement de ce qu'ils la regardent comme étant propre à inſpirer à ceux qui la profeſſent, les ſentimens de la haine la plus barbare & la plus féroce pour ceux qui ont des opinions différentes. Cette perſécution, qui s'excite de tems en tems entr'eux contre les Juifs & les chrétiens, ne part que d'une ſource de politique. Les Romains ſont trop ſenſés & trop tolérans pour croire que la ſociété ait droit de punir l'erreur & l'extravagance, à moins qu'elle ne devienne une manie capable de troubler la paix & le bon ordre; comme il arrive dans les religions, où l'on ſe croit obligé, pour plaire aux dieux, de contraindre les autres hommes à penſer comme ſoi.

Laquelle de ces différentes traditions égyptiennes préférerai-je aux autres? Toutes alleguent des révélations expreſſes en leur faveur, toutes citent des livres dans

lesquels elles prétendent qu'elles sont écrites, chacune prétend jouir du même privilege, à l'exclusion des autres. Mais comme aucune ne peut prouver le droit qu'elle s'attribue, je suis obligé d'en revenir à la raison dont on vouloit m'empêcher de me servir ; & cette raison me fait voir que ces dogmes sont composés de fables absurdes, extravagantes, infames même, & telles que les écrits les plus décriés ne contiennent rien de pareil ; que les pratiques que l'on m'impose sont incommodes, puériles, extravagantes, contraires à la nature & au principe du sens commun ; telles que l'abstinence totale de certains animaux, les veilles, les jeûnes, les flagellations, la récitation de certaines paroles mystérieuses, souvent destituées de sens, & presque toujours d'un sens raisonnable. La raison ne peut concevoir que, supposé l'existence d'un Dieu, & d'un Dieu qui ait exigé qu'on lui rende un culte particulier, ce soit par un tel culte qu'on puisse lui devenir agréable. Les descriptions & les images que l'on me donne de ces dieux sont mêmes telles, qu'il n'est

aucun homme qui ne prît la fuite & qui ne fût saisi de la terreur la plus vive à la vue d'un être qui auroit la figure de ces dieux. Ainsi c'est certainement ailleurs que chez les Égyptiens, qu'il faut chercher la révélation.

Les Indiens ont, à la vérité, des livres qu'ils soutiennent très-anciens, pour lesquels ils ont une vénération infinie, & qu'ils prétendent avoir reçus de leurs dieux mêmes. Mais, par ce qui m'a été dit de ces livres, qu'ils montrent difficilement aux étrangers, qui sont écrits dans une langue difficile à entendre & différente de celle qu'on parle présentement, ils contiennent deux sortes de dogmes; les uns sont des dogmes philosophiques exposés d'une maniere figurée, à travers laquelle on voit clairement que leurs auteurs étoient des philosophes, qui ne distinguent point la substance divine de celle de l'univers, qui croient que nos ames & nos corps sont autant de parties ou de modifications de la Divinité, & qui, par conséquent, ne doivent aucun culte au souverain Être, parce

que l'on ne peut s'en rendre à ſoi-même ; ils ajoutent à cela que ces ames & ces corps ne ſont, par la naiſſance & par la mort, que prendre de nouvelles formes & paſſer d'un état dans un autre, & que ce qui regle le ſort d'un chacun de ces états, eſt une certaine fatalité qui a attaché le bonheur à la vertu, & l'infortune au vice. Tous les événemens ſont néceſſaires, ſelon eux, & par conſéquent n'y ayant point de liberté, il n'y a ni mérite ni démérite au ſens où nous entendons ces mots, & par conſéquent on ne peut ni plaire ni déplaire au ſouverain Être ; & comme tous les événemens ſont néceſſaires, on ne doit pas eſpérer que le culte qu'on lui rend ſoit capable de changer le ſort qui nous eſt deſtiné.

A ces principes théologiques, on a joint pluſieurs fables abſurdes, des aventures de leurs dieux, dont pluſieurs ſont ridicules, & qui ne ſont point de la même main que le reſte ; on y voit auſſi des traditions hiſtoriques qui, quoique confuſes, montrent que ces peuples ont conſervé la mémoire des tems antérieurs & de toutes les hiſtoires des autres nations.

Comme ce qu'il y a de plus ancien dans ces livres, détruit le culte par lequel ces peuples prétendent honorer les dieux, & même l'exiſtence des dieux, ſelon que le peuple le conçoit, vous voyez, ma chere *Leucippe*, que l'on ne peut les regarder comme le ſondement d'une religion véritable & qu'il ne faut pas s'y arrêter.

J'ai connu, par le commerce de leurs plus ſavans brachmanes qui accompagnoient les ambaſſadeurs de *Taprobane*, que leurs philoſophes ne regardent la religion que comme un établiſſement politique. Ils croient que celle de chaque pays eſt la véritable pour ceux qui la profeſſent; & ils me citoient là-deſſus les vers d'un de leurs poëtes myſtiques, qui, après avoir dit que la Divinité eſt comme un grand roi qui reçoit les hommages des différentes nations de ſon empire, avec les cérémonies particulieres à chacune d'elles, ajoutoit que ce monde, avec les différentes religions qui y ſont établies, étoit une des ſoixante & dix mille comédies que la Divinité repréſentoit devant elle pour s'amuſer.

Les Persans ont des livres sacrés écrits, selon eux, par *Zoroastre* ; mais c'est par le dernier de ceux qui portoient ce nom, & qui n'a vécu que du tems de *Cyrus* & de *Darius*, fils d'*Hystaspes*, dont il est parlé dans ces ouvrages. Les Persans prétendent que ces livres ont été écrits par *Mythra* lui-même ; & si l'on en excepte un grand nombre de pratiques puériles & ridicules, qui semblent cependant avoir leur fondement dans des réglemens convenables à la nature du climat, & la superstition des peuples antérieurs à *Zoroastre* qui n'étoit que le réformateur de l'ancienne religion, ils contiennent des préceptes conformes à la raison ; c'est par le respect & par la reconnoissance que l'on adore le souverain Être ; on ne suppose point qu'il nous ait donné de préceptes différens de ceux que la nature nous inspire ; la douleur passe dans cette religion pour un mal, & il faut la fuir ; le plaisir est un bien, & pourvu qu'on ne le recherche que par les moyens conformes aux loix, c'est-à-dire, que l'ordre de la société n'en soit point violé, on est

agréable au souverain Être. De toutes les religions que nous connoissons, c'est la plus sensée; mais après tout, son instituteur, ou plutôt son restaurateur, n'est qu'un simple homme, qui ne nous prouve point qu'il y ait d'autre droit que celui de la raison; les merveilles que l'on prétend qu'il a faites pour convaincre ses compatriotes de la vérité de sa mission, ne sont pas trop bien établies; elles n'ont point été connues hors de son pays, & dans son pays il y a un grand nombre d'hommes qui les rejettent.

D'ailleurs les pratiques religieuses de ceux qui le regardent comme l'interprete du souverain Être, sont contraires à ses principes. Ils font consister toute la religion dans l'observation de quelques cérémonies vaines, & qui, selon l'idée qu'il nous donne lui-même du souverain Être, ne peuvent être regardées tout au plus que comme des usages particuliers à ceux au milieu desquels il vivoit, & qui étant devenus comme sacrés pour eux, ne pourroient être déracinés de leur esprit sans

violence ; & il ne faut pas l'employer pour ôter aux hommes des opinions indifférentes à la tranquillité publique. Ainsi les dogmes persans sont moins une religion qu'une secte de philosophie, qui, dans ce qu'il y a de raisonnable, ne contient rien qui ne lui soit commun avec celles de toutes les autres nations.

Les Caldéens prétendent avoir eu des livres sacrés, mais ils ne peuvent plus nous les montrer ; ce que *Bérose* en a tiré pour composer son Histoire, fait remonter si haut l'origine de leur nation & leur religion, que cela n'est appuyé que sur des traditions bien confuses. Ils rapportent, pour établir leur antiquité, des observations astronomiques & généalogiques de plus de quatre cents soixante dix mille ans. Il est certain que le mouvement des astres a été connu & déterminé chez eux, il y a long-tems. Leur religion en dépend, pour ainsi dire, & ce motif les a obligés de s'y appliquer de très-bonne heure ; mais il s'en faut bien qu'ils aient de quoi prouver cette antiquité de plusieurs myriades d'années qu'ils don-

nent à leur nation, puisque leurs observations suivies ne remontent qu'à quatre ou cinq siecles au-dessus d'*Alexandre*, & que la plus ancienne des observations antérieures recueillies par *Calisthene*, & envoyées par lui à *Aristote*, ne précede pas de deux mille ans la conquête de Babylone & la défaite de *Darius*.

Les Caldéens n'ayant donc plus de livres sacrés, nous ne pouvons savoir laquelle des deux sectes qui les partagent, suit la doctrine de ces livres; il paroît que celle qui fait profession de la pure astrologie, ne doit point avoir de culte religieux; car tout étant nécessaire, l'observation des loix ne dépend point de notre volonté, & par conséquent nous ne devons être ni agréables ni désagréables au souverain Être, par l'observation des loix que la religion impose; & il ne peut en avoir établi une.

La seconde secte qui suppose que les dieux & les hommes peuvent agir librement, peut seul former une religion. Elle prétend que les hommes peuvent converser avec les dieux; elle enseigne même les moyens de

lier

lier ce commerce, & elle ſoutient que ces moyens ſont infaillibles; ce livre qui court parmi nous, ſous le nom d'oracles de *Zoroaſtre*, en eſt rempli; mais aucun de ceux qui obſervent ce qu'il preſcrit, n'a pu encore y réuſſir; nos prétendus mages de Caldée ne ſont tout au plus que des fourbes dont les preſtiges abſurdes peuvent à peine ſéduire la plus vile populace, loin d'en impoſer aux gens éclairés qui les examinent. Cela ſeul doit prouver que la religion qu'ils nous annoncent eſt fauſſe, puiſque les préceptes qu'elle nous donne ne peuvent produire les effets qu'ils en attendent & qu'elle promet.

D'ailleurs ces préceptes ſont inſenſés, & leurs pratiques ſi abſurdes, que cela ſeul pourroit bien nous perſuader que ce n'eſt qu'un tiſſu d'extravagances & de puérilités imaginaires inventées par des fourbes qui vouloient ſe rendre recommandables au reſte des hommes; ce que l'ignorance, la crédulité & la ſuperſtition a groſſi de jour en jour.

La religion des Juifs & des chrétiens eſt la ſeule dont il me reſte à examiner le fon-

dement ; je les joins enſemble parce que les derniers ſuppoſant la vérité des livres reçus par les premiers, & n'ayant prétendu que réformer leur religion, ils n'en doivent pas être diſtingués.

Les livres des Juifs nous ſont connus ; eux-mêmes les ont traduits en notre langue, ainſi nous pouvons les examiner. Ces livres ſont de pluſieurs ſortes, les uns attribués à leur légiſlateur & portant ſon nom, les autres écrits depuis lui, mais par des gens que leur Dieu inſpiroit, & auxquels même il découvroit l'avenir, afin qu'ils le révélaſſent à leur nation.

Le premier de ces livres, attribués au légiſlateur des Juifs, contient l'hiſtoire du monde entier, depuis la premiere origine des êtres juſqu'à ſon tems. Les quatre ſuivans contiennent le détail de leurs loix & de leur police eccléſiaſtique & civile.

Leurs traditions hiſtoriques, ſur l'origine du monde juſqu'au tems d'un Caldéen, duquel ils croient qu'eſt deſcendue toute leur nation, qui ne ſe regarde que comme une ſeule famille partagée en douze tribus,

sorties des douze fils de cet homme ; ces traditions, dis-je, sont assez conformes à celles des Caldéens, si ce n'est qu'ils abregent les tems infiniment plus qu'eux ; les uns & les autres croient que depuis le premier homme jusqu'à celui sous lequel arriva cette grande inondation qui fit périr tout le genre humain, à l'exception d'une seule famille qui repeupla toute la terre, il n'y a eu que dix générations : mais la conformité ne va pas plus loin. Ce livre des Juifs, ainsi que les suivans, suppose l'existence d'un Dieu unique, qui a fait le monde & qui le gouverne, mais il ne nous explique point ce qu'il est, & quelle idée nous devons nous en former. Au reste, ce livre contient des choses qui ne se peuvent expliquer que par des allégories forcées & qui ne sont guere dignes de la majesté du souverain Être dont il nous donne des idées assez puériles. Les Juifs, eux-mêmes, conviennent qu'il y a des choses insérées dans ce livre, de même que dans les suivans, qui ne peuvent avoir été écrites que long-tems après le législateur, ensorte qu'ils ne sont

point venus à nous tels qu'ils ſont ſortis de ſes mains ; ce qui donne une grande atteinte à leur autorité ; d'ailleurs il y a des contradictions manifeſtes en quelques endroits, ce qui ne convient pas aux ouvrages dictés par le ſouverain Être, dont la ſageſſe doit être ſupérieure à celle de tous les hommes. Ces difficultés ſont encore plus fortes dans les ouvrages ſuivans : ceux qui contiennent leur hiſtoire ſont imparfaits, & d'ailleurs ſont écrits avec une obſcurité & une ſéchereſſe infinie, & ne peuvent être regardés que comme des extraits, faits par des particuliers, de livres plus étendus, auxquels on renvoie à tous momens. A l'égard de leurs livres écrits par des hommes inſpirés, on voit dans leur hiſtoire que rien n'étoit plus commun parmi eux, que de trouver des gens qui ſe perſuadaſſent d'avoir commerce avec le Dieu ſuprême, & qui donnant les mêmes preuves de la vérité de leurs révélations que donnoient ceux qui ſont regardés comme de vrais prophetes, paſſent néanmoins parmi les Juifs pour des impoſteurs ; ainſi il ne reſte plus de marque

à laquelle on puisse distinguer les vrais prophetes d'avec les faux.

En général on peut observer que les ouvrages de ces hommes inspirés, étant supposés écrits dans des tems antérieurs, nous n'avons point de preuves qu'ils soient de ces tems-là, & que leurs auteurs aient véritablement prédit ce qui est arrivé depuis. Nous ne sommes point sûrs que leurs prédictions n'aient point été ajustées après coup avec les événemens, par ceux qui les ont mis en ordre; ce qu'il y a de certain, c'est que de l'aveu même des Juifs il n'y a plus de prophetes parmi eux; ainsi nous sommes obligés de les en croire sur leur parole, lorsqu'ils nous assurent que Dieu se communiquoit jadis aux hommes.

En examinant le systême de leur religion & la suite de leur histoire, nous voyons qu'ils sont persuadés que le souverain Être les a choisis, parmi tous les autres peuples de la terre, pour leur déclarer de quelle maniere il vouloit être adoré; & que pourvu qu'ils fussent fideles à ses loix, il leur promit de les combler de bonheur; que pour les

convaincre que c'étoit véritablement lui qui avoit dicté cette loi, il fit en leur faveur les plus grandes merveilles. Mais il semble qu'il lui étoit plus facile de déranger toute la nature, de bouleverser les élémens, d'arrêter le cours du soleil, de rendre solides la mer & les fleuves, d'épaissir la rosée pour en faire une nourriture, &c. que de toucher leur cœur & de persuader leur esprit. C'est déjà un grand sujet de révoquer en doute la vérité de ces prodiges; car s'ils étoient véritablement arrivés, ils auroient produit dans ceux qui en auroient été les témoins, la persuasion la plus vive. Cependant nous voyons par leur histoire que leur législateur ne fut occupé, pendant sa vie, qu'à appaiser les séditions qui s'excitoient contre lui, & que les châtimens les plus séveres & les plus tyranniques ne pouvoient les empêcher de quitter le culte du dieu qu'il leur prêchoit, pour suivre celui des divinités des autres pays. A peine fut-il mort, qu'ils oublierent les loix qu'il leur avoit données; & la suite de leur histoire, pendant plusieurs siecles, n'est qu'un tissu de passages du culte de

leur Dieu à celui des divinités étrangeres, jusqu'à ce qu'enfin leur ville & leur royaume furent détruits par les Caldéens, qui les emmenerent en Assyrie pour peupler la ville de Babylone & les environs. Ils passerent près d'un siecle dans ce pays, & ne revinrent habiter leur patrie que lorsque *Cyrus*, craignant la puissance de Babylone nouvellement conquise, résolut d'affoiblir cette ville, en lui ôtant la meilleure partie de ses habitans. Depuis ce tems, ces Juifs auparavant si rebelles à leur Dieu, malgré les prodiges éclatans qu'il opéroit tous les jours à leurs yeux, devinrent fideles à sa loi, & ont témoigné pour elle le zele le plus vif & le plus ardent; non-seulement ils n'ont point adoré les divinités étrangeres, mais lorsqu'un des rois de Syrie, descendu de *Seleucus*, voulut les contraindre d'adorer les dieux de la Grece & de violer la loi de leur Dieu, en mangeant des animaux qu'elle leur interdit, ils souffrirent avec constance les tourmens les plus cruels, plutôt que de violer cette loi & de se souiller par ce qu'ils regardoient comme des abominations; ce-

pendant ils n'avoient alors, pour les soutenir, ni prophetes ni prodiges, & néanmoins leur persuasion étoit plus vive que dans le tems où leur histoire suppose que Dieu leur en envoyoit tous les jours. Cette persuasion n'a été produite que par l'idée où ils étoient que les prodiges, rapportés dans leur histoire, étoient véritables. Quel effet auroient-ils donc dû produire sur ceux que l'on prétend en avoir été les témoins, puisque la seule opinion qu'ils sont arrivés, fait aujourd'hui une telle impression sur leurs descendans? Il faut conclure de-là que ces prodiges n'ont jamais été, mais qu'ils ont été insérés après coup dans une histoire qui, de leur propre aveu, a été compilée par celui qui les ramena de Babylone, qui établit leur nouveau gouvernement, qui rebâtit leur ville avec le temple de leur Dieu, & qui régla la forme de leur religion entiérement abolie.

Selon les promesses positives de leur Dieu, ils doivent être heureux & florissans tant qu'ils seront fideles à sa loi. Jamais ils ne l'ont été davantage que depuis leur

retour de Babylone, & jamais ils n'ont été plus malheureux. Expoſés à la tyrannie des ſucceſſeurs d'*Alexandre*, ils ne ſe ſont ſouſtraits à leur puiſſance que pour retomber ſous celle des Romains, qui, laſſés enfin de leurs continuelles révoltes, ont détruit leur ville, ont exterminé la plus grande partie de la nation, & ont diſperſé le reſte dans les provinces de leur empire, où la perſécution continuelle qu'on leur a faite, ne peut les ébranler, loin de leur faire abandonner leur religion. Que peut-on penſer de la vérité des promeſſes qui leur ont été faites au nom de Dieu, ſinon que ce n'eſt qu'une adreſſe de leur légiſlateur qui vouloit faire impreſſion ſur un peuple ſuperſtitieux, & qui, voulant profiter de cette diſpoſition de leur eſprit, tournoit en prodiges tout ce qui leur arrivoit d'extraordinaire, ſuivant le langage de ces peuples, dans lequel ce qui arrive de plus ordinaire paſſe pour une action immédiate de Dieu? Comme les livres de ce légiſlateur ont paſſé ſucceſſivement par bien des mains qui y ont changé & ajouté ce qui leur a

plu, il n'est pas étonnant qu'ils se trouvent remplis de tant de prodiges racontés suivant les idées qui s'en étoient répandues parmi une nation grossiere, crédule & superstitieuse. Ainsi je conclus que leur religion ne conserve pas plus de marques de divinité que celle des Indiens, ou des Égyptiens & des Caldéens; qu'il n'y a pas plus de marques subsistantes de la certitude des révélations sur lesquelles elle est fondée, & que tout dépend de la tradition historique, & de la croyance de ceux qui les reçoivent.

Depuis la ruine & la dispersion des Juifs, il s'est élevé parmi eux une nouvelle secte que l'on nomme chrétiens, du nom de leur législateur. Je vous en ai déjà parlé; ces gens supposent la vérité de la loi & de toutes les révélations judaïques; mais ils prétendent que le bonheur promis aux Juifs n'étoit pas un bonheur tel qu'ils l'imaginent, consistant dans la gloire, dans la richesse, dans l'abondance & dans la tranquillité de leur empire; ces peuples n'ayant jamais eu aucun avantage sur les autres nations dans

la jouissance de ces biens, mais dans la connoissance de la vraie vertu, dans une espece de béatitude stoïcienne, qui, pendant cette vie, peut se trouver dans l'état le plus malheureux, & après la mort dans le commerce du souverain Être, avec lequel ils converseront & qu'ils connoîtront alors intimément. Ils ajoutent que cette loi, donnée aux Juifs, n'étoit qu'une loi particuliere, qui devoit finir au bout d'un certain tems, après lequel le culte des Juifs & les pratiques gênantes de leurs cérémonies seroient abolies; qu'alors l'Être suprême n'exigeroit d'autre adoration des hommes que le respect, l'amour & la reconnoissance, jointe à la pratique exacte d'une vertu sublime, & portée plus loin que les philosophes ne l'ont jamais portée ni poussée. Ils assurent que ce tems est arrivé, que leur Christ est celui que Dieu a envoyé parmi les hommes pour leur enseigner le moyen de lui devenir agréables, & que c'est celui que Dieu avoit tant de fois promis aux Juifs, & qui devoit les tirer de l'état malheureux où ils se trouvoient;

plongés ; & c'eſt ce que ſignifie, ſelon eux, le titre de Chriſt qu'ils lui donnent, car il avoit un autre nom. Les Juifs, au contraire, ſoutiennent que tout ce qui a été prédit de cet homme qui doit relever leur nation, ne peut ſe prendre allégoriquement. Ils diſent que ce ſera un roi puiſſant qui les raſſemblera, & qui rétablira leur empire & l'étendra ſur toutes les nations. Et il faut avouer, en effet, que leurs livres ne nous en donnent pas une autre idée, & que l'on n'y trouve rien qui favoriſe l'explication des chrétiens.

La ſecte de ces derniers dépend de la vérité de celle des Juifs, ſur laquelle elle eſt entiérement fondée ; ainſi il ſuffiroit d'avoir détruit la premiere pour ſe diſpenſer de parler de celle-ci, mais par elle-même elle eſt deſtituée de preuves ſuffiſantes ; nous n'avons aucun livre de ce Chriſt, & quoique ſes diſciples en aient écrit pluſieurs, il y en a quelques-uns qui ne parlent que par oui dire, & dont les auteurs ne prétendent point avoir été témoins des faits qu'ils rapportent ; ainſi on peut leur refuſer

sa croyance. Pour les autres, ce sont des ouvrages obscurs, inconnus au public, & que les chrétiens cachent avec un grand soin aux Juifs & aux étrangers; car le mystere est un des plus grands points de leur religion; ensorte que, comme ces livres n'ont point été exposés à la critique & à la contradiction, le silence de leurs ennemis sur les faits qui y sont contenus ne peut être cité comme un aveu de leur vérité. D'ailleurs ces livres sont remplis de prodiges faits par cet homme à la vue de toute la nation Juive, de maladies incurables guéries sans employer aucuns remedes, d'aveugles, de muets & de sourds guéris, de gens morts depuis plusieurs jours auxquels il a rendu la vie; c'est une chose absurde, vu la maniere dont les hommes sont faits, que de supposer que l'on ait persécuté un homme pour lequel Dieu se déclaroit d'une maniere si éclatante, qu'on l'ait arrêté & qu'on l'ait fait mourir comme un malfaiteur, quoique sa vie paroisse fort innocente & qu'on n'apperçoive en lui aucune action qui pût causer le moindre trouble dans la société.

D'ailleurs une partie de ces livres font pleins de puérilités & d'abſurdités, & l'on ne peut ſauver les contradictions qui ſe trouvent parmi ceux qui ſont les plus purgés. Ainſi il n'y en a aucun qui porte quelque caractere auquel notre raiſon doive ſe ſoumettre, & qui la force de reconnoître que les opinions qui y ſont contenues, ſont d'une certitude au-deſſus de celle des vérités, & que par conſéquent nous devons les recevoir quoiqu'elles ne paroiſſent pas s'accorder avec ces dernieres.

Vous voyez, ma chere *Leucippe*, par tout ce que je viens de rapporter, que la vérité de ces religions dépend de l'autorité que ceux qui nous atteſtent les faits ſur leſquels elles ſont fondées, doivent avoir ſur notre eſprit, & du degré de croyance que nous devons ajouter à leurs diſcours. Les prodiges & les témoignages viſibles que nous ne pouvons attribuer aux hommes, ne ſubſiſtent plus à préſent, nous ne ſommes obligés de croire la vérité de ce que l'on nous en conte que de la même façon que nous croyons les événemens paſſés ; & ils

ne peuvent tout au plus avoir qu'une certitude historique. Or qu'est-ce qu'une telle certitude ? On s'y prête dans les choses indifférentes, & qui ne nous coûtent rien de croire ; mais si l'on prétendoit en conséquence de certains faits historiques nous dépouiller de ce que nous possédons, nous assujettir à des pratiques gênantes, incommodes & douloureuses, nous priver de ce qui nous est le plus cher, nous interdire tous plaisirs, tout repos, en un mot, détruire notre bonheur, ne devrions-nous pas examiner avec la derniere rigueur les titres sur lesquels on se fonde, résister aussi longtems que nous pourrions le faire avec raison, & ne nous rendre qu'à la derniere évidence ? Après tout il ne s'agit pas moins ici que de la liberté de notre corps, de notre entendement, de notre volonté, que l'on prétend réduire en esclavage. Il me semble que la chose vaut bien la peine de la défendre, & de ne nous point rendre sans combat. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, toutes ces religions emploient des preuves de même espece pour montrer la vérité de

ce qu'elles contiennent ; je vois de tous les côtés une égale persuasion, un zele égal, un égal dévouement pour des dogmes dont on se dit prêt à sceller la vérité de son sang ; on s'accuse mutuellement d'aveuglement, d'erreur, de prévention, & l'on fait des merveilles tant qu'il ne s'agit que d'attaquer les opinions des autres systêmes ; on en triomphe hautement, on met dans le plus beau jour leurs absurdités, leurs contradictions, le défaut de leurs preuves ; mais cet avantage cesse dès qu'il s'agit de défendre ses propres sentimens, & passe du côté de ceux qui attaquent.

La persuasion la plus vive de certains dogmes & de certains faits n'est donc pas une preuve suffisante pour en établir la vérité ; car cette persuasion est égale dans tous les partis, & la vérité ne peut être que dans un seul. Je ne sais même par quelle fatalité il arrive, qu'à la honte de la raison humaine, les religions les plus absurdes, comme celle des Indiens & des Égyptiens, sont celles qui fournissent les plus grandes marques de persuasion : les austérités affreu-

ſes auxquelles ils s'aſſujettiſſent par un motif de religion, ſont telles que les ſupplices inventés par les tyrans les plus cruels ne les égalent pas.

C'eſt donc à la raiſon à examiner leurs preuves, & à décider en faveur de ce qui lui paroîtra le mieux prouvé. Ainſi de leur propre aveu, cette raiſon qu'ils veulent bannir, doit rentrer dans ſes droits. Il ſeroit trop injuſte de vouloir bien l'employer lorſqu'il s'agit de combattre les autres opinions, & d'en interdire l'uſage quand il faut examiner la ſienne propre. D'ailleurs il n'y auroit aucune ſecte qui ne prétendît avoir ce privilege; & ſi cela étoit, ce ſeroit encore à la raiſon à décider entr'elles ſur cette prétention. Rapportons-nous-en donc ſincérement & de bonne-foi à la raiſon, l'unique juge de ces matieres; ne croyons que ce qu'elle nous apprendra; elle ne nous peut tromper; ſi elle le pouvoit faire, il n'y auroit plus de regle conſtante parmi les hommes, & nous voyons cependant qu'ils conviennent dans la connoiſſance & dans l'uſage d'un grand nombre de vérités; s'ils

differententr'eux, s'ils se trompent en beaucoup de choses, c'est qu'ils se hâtent de prononcer avant de l'avoir consultée, c'est qu'ils prennent pour son langage celui de leurs préjugés, ou quelques opinions spéculatives, que l'accoutumance & la soumission aveugle à l'autorité des autres hommes leur fait regarder comme des vérités. Il s'agit donc d'éviter la précipitation dans ces raisonnemens, & de rejeter ces principes dont la vérité n'est pas fondée sur un sentiment intérieur vif & distinct; il s'agit de ne point parler des choses que nous ne connoissons point, & de ne pas prendre pour idées claires & nettes ces images confuses qui accompagnent les termes que les écoles philosophiques ont rendus familiers parmi nous. Leurs abstractions ne vous sont pas inconnues; je pourrois en employer le langage, sans craindre de vous effrayer; mais ces subtilités ne vous feroient d'aucun usage, les vaines spéculations des philosophes sont au moins inutiles pour trouver la vérité. Sans avoir étudié leurs sophistiqueries sur la nature du vrai & des idées, un sens droit,

une certaine justesse d'esprit naturelle, dont les hommes ne sont dépourvus que lorsqu'ils ont éteint eux-mêmes le flambeau de la raison par l'abus qu'ils en ont fait, leur suffit pour reconnoître quel parti ils doivent prendre dans les occasions communes de la vie, où ces prétendus maîtres de la sagesse sont si ignorans, quoique ce soient celles où l'on a plus besoin de se servir de sa raison.

Ainsi sans nous engager dans les définitions philosophiques & dans la discussion trop scrupuleuse de leurs opinions, voyons ce que c'est que la raison, quelle est la nature des connoissances qu'elle doit régler, & quelle est la maniere dont nous devons nous conduire pour en faire un bon usage. Tâchons seulement de n'employer les termes dont nous nous servirons, que dans le sens auquel ils sont pris par ceux qui parlent & qui raisonnent avec cette justesse commune dont nous avons parlé.

Nous n'apportons en naissant qu'une disposition à connoître, c'est-à-dire, à sentir & à appercevoir les impressions que nous

recevons des autres êtres, lorsqu'ils agissent sur nous ; ces impressions sont ce que nous appellons connoissance, idées, perceptions ou appercevances. Ceux de nos philosophes qui soutiennent que nous naissons avec des idées & des connoissances actuelles, avancent une chose également contraire à l'expérience & à la raison ; nous sommes convaincus, en réfléchissant sur nous-mêmes, que nous acquérons nos connoissances successivement & à l'occasion de différentes impressions que nous recevons des objets & des réflexions que nous faisons sur ce que nous sentons ; nous commençons par avoir des idées particulieres des choses, & par la suite, en comparant ces diverses perceptions, nous en formons des idées générales & universelles. D'ailleurs il n'y a que deux manieres de concevoir les idées, ou bien elles sont une impression actuelle de quelqu'objet, & en ce cas nous ne pouvons les avoir sans être avertis de leur présence par le sentiment qui les accompagne ; ou bien ces idées sont le souvenir & pour ainsi dire l'écho d'une impression reçue autrefois, &

alors ce souvenir d'une impression plus ancienne est accompagné d'un sentiment qui se fait reconnoître par un souvenir ; ensorte qu'on le distingue parfaitement d'une idée actuelle, & qu'on se souvient de l'avoir reçue dans un tems antérieur. Les prétendues idées innées devroient être de ce dernier genre, & ne faire que se réveiller en nous en la présence des objets ; mais cela est contraire à l'expérience ; nous n'avons aucun sentiment qui nous porte à soupçonner seulement que nous avons eu autrefois ces idées que nous croyons acquérir, & qu'elles ne sont que se réveiller dans notre esprit où elles étoient gravées, sans qu'il s'en apperçut. Mais sans nous engager dans l'examen de ces opinions, continuons à voir ce qu'il y a de constant sur cette matiere.

Les impressions des objets laissent en nous comme une trace & un vestige d'elles-mêmes, qui se réveille quelquefois pendant l'absence des objets qui les avoient excitées ; c'est-là ce que l'on nomme mémoire & souvenir ; sentiment par lequel j'ai connoissance des impressions qui ont été en

moi, mais qui est accompagné d'une appercevance au moins confuse de la distinction qui est entre le tems auquel je les ai reçues, & celui auquel je m'en souviens.

Toutes ces impressions sont accompagnées d'un sentiment agréable ou désagréable ; s'il est vif, on le nomme plaisir ou douleur ; s'il est foible, c'est satisfaction, complaisance, ou bien ennui, déplaisance, mal-aise. Le premier de ces sentimens nous pousse, pour ainsi dire, vers les objets, nous porte à faire effort pour nous en approcher, pour nous y joindre, pour nous y attacher, pour augmenter la force & la vivacité du sentiment que nous éprouvons, pour en prolonger & pour en perpétuer, s'il étoit possible, la durée, pour le renouveller quand il cesse, pour le rappeller quand il nous a quittés : nous aimons les objets qui nous procurent de tels sentimens, nous en jouissons lorsque nous les éprouvons à leur occasion, nous les cherchons & nous en desirons la possession, lorsque nous ne l'avons pas, nous la regrettons lorsque nous l'avons perdue.

Le second sentiment, au contraire, c'est-à-dire, celui de la douleur nous porte invinciblement à faire effort pour le repousser loin de nous, à fuir les objets qui nous le font éprouver, à craindre leur impression, à la détester, à la haïr. Nous naissons tellement disposés, que nous recherchons le plaisir & que nous fuyons la douleur; & cette loi que la nature a gravée en nous est d'une telle autorité, que nous ne pouvons nous empêcher d'y obéir, dans toutes les actions de notre vie; parce qu'il n'y en a aucune; quelle qu'elle soit, qui ne soit pas accompagnée d'un de ces deux sentimens; ou plus fort, ou plus foible. Le plaisir est attaché à toutes les actions nécessaires à la conservation de la vie, & la douleur à toutes celles qui lui sont contraires; sans examen & sans réflexion, l'amour du plaisir & la haine de la douleur nous portent à faire les unes & à nous abstenir des autres.

L'impression de plaisir ou de douleur une fois reçue, nous ne sommes plus les maîtres de la prolonger, ou de la faire durer; elle a une certaine mesure que tous



nos efforts ne peuvent changer. Il y a des plaisirs & des douleurs non-seulement plus ou moins durables, mais encore plus ou moins vifs, ou qui nous rendent plus ou moins heureux ou malheureux. Souvent une impression qui avoit commencé par un sentiment agréable, mais léger, se termine par une douleur infiniment vive; souvent, au contraire, c'est par une légere douleur qu'il faut acheter la jouissance des plus grands plaisirs. Enfin, la douleur & le plaisir sont infiniment mêlés & joints l'un à l'autre; nous ne sommes pas faits pour goûter des plaisirs purs; à notre arrivée dans le monde, nous nous laissons conduire à l'impression actuelle de plaisir ou de douleur qui nous affecte; en cela nos enfans ne different pas des petits des bêtes, les uns & les autres se livrent avec un égal aveuglement à l'impression actuelle, sans prévoir les conséquences & les suites de cette impression. Et comment pourroient-ils les prévoir ces conséquences? Prévoir n'est autre chose que se souvenir qu'une telle impression, semblable à celle que nous

éprouvons

éprouvons dans l'inſtant, a été ſuivie d'une autre toute différente & infiniment plus vive, & que nous devons craindre quelque choſe de pareil; & cela ne ſe peut que par le moyen de l'expérience & des réflexions ſur les impreſſions répétées que nous avons reçues des objets. Il y a même des hommes qui ne ſortent preſque jamais de l'enfance à cet égard, & qui n'acquierent jamais cette faculté de prévoir: il y en a peu qui dans le cours de leur vie n'éprouvent plus d'une fois que les impreſſions violentes, ſur-tout celle de l'amour, la plus forte de toutes, mettent ſouvent les plus prudens dans la ſituation des enfans qui ne prévoient rien, & qui ſe laiſſent emporter par l'impreſſion qu'ils éprouvent dans l'inſtant.

A meſure que nous avançons en âge, nous acquérons plus d'expérience en comparant les objets nouveaux & inconnus avec l'idée & l'image d'un plus grand nombre d'objets connus, dont la mémoire conſerve l'empreinte; nous jugeons des uns par les autres, qu'ils nous ſeront plus ou moins utiles, ou plus ou moins nuiſibles, qu'ils nous

causeront ou du plaisir ou de la douleur, par conséquent qu'il les faut rechercher ou qu'il les faut éviter. Cette faculté de comparer ensemble non-seulement les objets présens, pour choisir celui qui nous procure le plus grand plaisir, mais encore les objets absens & qui n'existent que dans notre mémoire, est ce qui constitue la raison; c'est la balance avec laquelle nous pesons les objets & par laquelle, rappellant ceux qui sont éloignés de nous, nous connoissons ce que nous en devons penser par le rapport qu'ils ont entr'eux, mais de telle sorte que c'est toujours l'apparence du plus grand plaisir qui l'emporte. Voilà, ma chere *Leucippe*, ce que c'est que cette raison dont les hommes tirent tant de vanité & qu'ils se sont attribuée à l'exclusion des animaux, je ne sais sur quel fondement. Si la raison n'est pas autre chose que ce que je viens de dire, il semble qu'elle devroit être moins rare qu'elle ne l'est parmi les hommes, & que nous devrions la trouver toujours prête à nous conduire. Cela est vrai; aussi presque dans toutes les occasions où nous voulons

appliquer notre eſprit à des choſes vraiment utiles, comme celles qui regardent la ſatiſfaction des beſoins du corps, elle ne nous manque jamais à moins que nous ne ſoyons dans le ſommeil, ou dans un état de folie & de démence, reconnue pour telle par tous les hommes, c'eſt-à-dire, atteints de cette maladie qui nous met hors d'état de comparer abſolument les objets préſens avec les abſens : nous n'avons lieu de nous plaindre du peu d'étendue & de certitude de nos connoiſſances, que dans certaines occaſions où ces connoiſſances nous ſeroient d'une utilité aſſez médiocre. Pour expliquer ceci, j'entre dans le détail des diverſes ſortes de connoiſſances, & par conſéquent j'examine leur nature dans toutes les impreſſions que nous recevons. Il y a en même tems perception ou appercevance des objets, & ſentiment ou appercevance de l'effet qu'ils produiſent en nous. Ces deux choſes ne peuvent être ſéparées ; nous conſidérons un objet comme préſent à notre eſprit, duquel il eſt apperçu, & nous ſentons que cette perception nous met dans une certaine ſituation.

Ce sont néanmoins deux choses différentes ; la perception nous fait penser principalement à l'objet que nous considérons ; & ce n'est que par conséquence que nous pensons à l'impression agréable ou désagréable qu'elle fait sur nous ; quelquefois même la perception de l'objet est si vive & l'émotion si foible, que nous n'y pensons presque pas. Le sentiment, au contraire, nous fait penser d'abord, & principalement à nous ; & ce n'est que par réflexion que nous pensons à l'objet qui nous cause l'impression agréable ou désagréable que nous ressentons.

Chacune de ces deux especes d'impressions se subdivise encore ; c'est-à-dire, le sentiment & la perception ; car je me servirai de ces deux termes pour exprimer ces deux sortes d'impressions.

Quoique tous nos sentimens soient excités, ou du moins soient accompagnés en nous par le changement, ou par le mouvement qui arrive dans les organes de notre corps, on les distingue néanmoins en deux classes. Les premiers ont un rapport si marqué & si vif avec certaines parties de notre

corps, que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter à ces endroits l'impreſſion agréable ou déſagréable que nous ſentons. On nomme ces. *

« Il y avoit en cet endroit du manuſcrit une lacune, dont le traducteur Anglois n'a pas marqué l'étendue. Je crois qu'elle ne nous a rien fait perdre abſolument néceſſaire. L'auteur Grec y examinoit la nature des ſenſations & des perceptions ; & en raſſemblant ce qu'il dit à ce ſujet dans la ſuite, il m'a ſemblé qu'il y établiſſoit deux eſpeces de ſenſations, les unes qui étoient accompagnées de la perception de quelque objet corporel, diſtingué de nous & agiſſant ſur notre corps ; ce ſont-là celles qu'il nomme ſenſations proprement dites ; les autres qui n'étoient accompagnées que de la perception du changement excité en nous & de notre état, ſoit agréable ſoit douloureux, ſont ce qu'il nomme ſentiment intérieur.

A l'égard des perceptions ou du ſentiment par lequel nous ſentons l'exiſtence & la préſence d'un objet, ſans conſidérer s'il

agit ſur nous, il m'a ſemblé que l'auteur Grec en propoſoit diverſes claſſes ; mais comme il n'eſt pas facile d'imaginer en quel ordre il les avoit rangées, je craindrois de donner mes propres idées pour les ſiennes, ſi j'entreprenois de ſuppléer à ce qui manque au manuſcrit ſur cet article. »

Toutes nos perceptions, de même que nos ſentimens, ſont excités en nous, ou du moins accompagnés d'un mouvement & d'un changement dans les organes de notre corps ; mais ces mouvemens n'ont pas tous la même cauſe ; les uns ſont conduits par l'action des objets extérieurs qui frappent nos ſens, la vue, l'ouie, le toucher ; & ceux-là portent clairement & diſtinctement avec eux l'idée de quelque choſe de diſtingué de nous. Les autres mouvemens ſont excités par des agens intérieurs, comme pourroient être les divers ébranlemens cauſés dans les organes de notre corps par le mouvement plus ou moins rapide, & par la diſpoſition des liqueurs qui rempliſſent les canaux, dont le tiſſu forme le corps de tous les animaux. Ces mouvemens ne nous don-

tient ordinairement que la perception des changemens qui arrivent dans nos sentimens, & dans l'état intérieur de notre ame. Néanmoins pendant le sommeil ou même pendant la veille, lorsque ces liqueurs viennent à s'enflammer & à bouillonner d'une maniere irréguliere, leur mouvement devenu plus rapide nous donne des perceptions assez vives d'objets corporels que nous croyons exister réellement hors de nous & agir sur nous. Lorsque pendant la veille cet état est accompagné d'un dérangement sensible qui altere la constitution du corps & qui met la vie en danger, on le nomme maladie ; si ce dérangement n'est pas sensible & que cet état devienne comme habituel, on nomme fous & insensés ceux qui y tombent.

Dans les perceptions qui nous viennent des objets extérieurs par la voie des sens, nous sommes rarement trompés ; car quelque chose qu'il ait plu à de grandes sectes de philosophes de dire contre les sens, leur témoignage ne nous trompe point lorsque nous ne hâtons point trop nos jugemens &

n'eſt pas dangereuſe, puiſqu'elle eſt aiſément reconnue.

Les perceptions intérieures, c'eſt-à-dire, celles qui ne ſont point produites par les ſens extérieurs, ſont de pluſieurs eſpeces; les unes ne nous préſentent d'autre objet que nous-mêmes & l'état où nous ſommes, c'eſt-à-dire, nos ſentimens intérieurs; celles-là ne nous abuſent jamais; car je ne crois pas ſentir du plaiſir ou de la douleur, que je n'en ſente effectivement. Si ce ſentiment eſt accompagné d'une perception confuſe de quelque partie de mon corps, à l'occaſion de laquelle je crois recevoir cette ſenſation agréable ou douloureuſe, il pourra peut-être arriver que je me tromperai quelquefois en la rapportant à cette partie, mais l'erreur n'eſt pas de conſéquence, & je n'y tombe que pour avoir décidé avec trop de précipitation: ces perceptions intérieures ne ſont pas celles ſur leſquelles les hommes ſont d'opinion différente, & ſur leſquelles ils courent riſque de ſe tromper.

Mais il y a des perceptions intérieures d'une autre eſpece, ce ſont celles qui nous

représentent un objet comme existant hors de nous, ou du moins comme distingué de nous de quelque maniere que ce soit, ainsi qu'il arrive lorsque nous réfléchissons sur nos pensées, nos sentimens, nos perceptions, en un mot, sur les propriétés & les opérations spirituelles de notre ame; il est visible qu'alors toutes ces choses devenant l'objet de notre esprit, sont apperçues par lui: or ce qui apparoît n'est pas la même chose que ce qui est apperçu, il y a entr'eux une distinction.

Les perceptions représentatives d'un objet distingué, sont encore de différente espece. Si elles nous représentent les objets comme obsens & comme ayant été autrefois présens à notre esprit, c'est ce que l'on nomme mémoire, souvenir; si elles nous offrent les objets sans nous avertir de leur absence, alors c'est ce qu'on nomme imagination, & cette imagination est la source de toutes nos erreurs. Lorsque l'objet nous affecte vivement, nous sommes portés à croire qu'il est présent, non-seulement de cette présence objective, c'est-à-dire, de celle

sans laquelle les objets ne pourroient être apperçus, mais présens de la même maniere que le sont les corps qui, agissant sur nos organes, excitent en eux des sensations extérieures qui nous avertissent de la présence & de l'action de ces corps.

La mémoire nous rappelle l'impression des objets; mais comme ces objets ont chacun un grand nombre de faces, de rapports & de propriétés, il est presque impossible que nous les ayons toutes examinées, & encore plus rare que nous ayons conservé toutes les impressions, & qu'elles se présentent nettement à notre esprit, lorsque nous nous en souvenons: l'oubli efface plusieurs choses de notre mémoire, & il ne nous reste que le souvenir confus d'avoir reçu autrefois une impression à l'occasion d'un certain objet; mais nous n'avons aucune idée de cette impression, & souvent le souvenir confus s'efface totalement. Il arrive de-là que, comme il y a plusieurs faces semblables, ou presque semblables dans des objets différens, nous ne pouvons les distinguer lorsqu'ils sont présens, & que nous

les confondons lorsque nous nous en souvenons. Par exemple, vous savez ce que c'est que la cigue, cette herbe dont on emploie le jus pour finir les jours des criminels à Athenes, (on s'en servit pour ôter la vie à *Socrate*) : cette herbe est un poison. Il y en a une autre qui lui est presque semblable, mais qui est très-saine, & qui sert d'aliment à des nations entieres. Il faut que ces herbes soient l'une auprès de l'autre pour les distinguer aisément. La différence qui est entre leurs tiges, la grandeur, la figure & la découpure de leurs feuilles, & celle qui se trouve entre les nuances du vert dont elles sont colorées, sont presque imperceptibles. Lorsque l'une des deux est seule présente à nos yeux, ceux qui n'en ont pas une connoissance parfaite les confondent ensemble. La raison de cela, c'est qu'ayant des propriétés communes, ou à peu près communes, elles ne nous peuvent faire discerner la distinction qu'il y a entre les différens objets auxquels elles appartiennent; nous nous souvenons tout au plus qu'il y a de la différence entr'elles, mais nous

n'avons plus l'idée nette de leur différence.

Si l'oubli efface les impreſſions des corps, ſi l'eſprit n'en reçoit pas même toujours des images également reſſemblantes aux objets qui agiſſent ſur nos organes extérieurs, que ſera-ce lorſqu'il s'agit de comparer des objets qui n'agiſſent que ſur les ſens intérieurs, de comparer entr'elles diverſes perceptions & diverſes idées, & des ſouvenirs de perception & de ſenſation ou de ſentiment intérieur, pour connoître les rapports qui ſont entr'eux ?

Vous voyez à combien de mépriſes & d'erreurs nous ſommes ſujets par le défaut de notre mémoire ; l'imagination en fournit encore un bien plus grand nombre : la ſource la plus abondante des erreurs, vient de ce que nous ſuppoſons que les objets de ces perceptions intérieures ont une exiſtence propre, & qu'ils exiſtent ſéparément de nous, de même que nous les concevons ſéparément. Ainſi il faut commencer par examiner ſi toutes les choſes qui ſont diſtinguées entr'elles le ſont de la même façon : il y en a qui le ſont tellement, qu'elles ne

peuvent pas subsister ensemble; par exemple la superficie d'un même corps ne peut être tout à-la-fois noire & blanche dans toutes ses parties, mais elle peut passer successivement d'une de ces couleurs à l'autre. Un sentiment ne peut être à-la-fois agréable & désagréable; un même corps ne peut être en même tems plus & moins étendu qu'un autre; c'est-là la plus grande distinction qui puisse se trouver: deux idées qui sont distinguées de cette maniere le sont tellement qu'elles s'excluent l'une l'autre, que l'existence de l'une emporte la non-existence de l'autre, & que par conséquent elles ont chacune une existence séparée. Mais il y a une autre sorte de distinction; lorsqu'un corps passe d'une couleur ou d'une forme à une autre, lorsque nous éprouvons successivement des sentimens différens, il est clair que nous demeurons les mêmes; c'est le même corps qui change de couleur; cependant le corps n'est pas sa couleur, puisqu'il peut cesser de l'avoir sans cesser d'être le même. La figure d'un corps n'est pas sa couleur, son mouvement, son éten-

due, sa dureté, &c. ces choses sont différentes entr'elles, puisque l'une peut exister sans l'autre, & être détruite sans que l'autre cesse d'exister. Mais sont-elles distinguées de la même maniere que les choses qui ne peuvent exister en même tems? non, sans doute, puisqu'elles existent ensemble. Il n'y a donc nulle raison d'assurer que ces choses aient une existence séparée & distincte de celle des corps qu'elles affectent, & dont elles sont les propriétés. La même force par laquelle un corps blanc existe, est celle par laquelle sa blancheur existe; la blancheur ne sauroit exister à part & sans aucun corps, quoiqu'il pût se faire qu'il n'y eût aucun corps blanc. Cette distinction est celle qui se trouve entre les choses qui peuvent être séparées, quoiqu'elles puissent se trouver ensemble, & qui, nous causant des impressions différentes, peuvent être considérées séparément & devenir autant d'objets distincts de nos perceptions Cette distinction est celle que je nomme objective ou imaginée, à la différence de celle qui se trouve entre les

choses qui ne peuvent ſubſiſter enſemble, que je nomme réelle ou excluſive. Les choſes entre leſquelles cette derniere diſtinction ſe trouve, ont une exiſtence propre que je nomme réelle ou excluſive, au lieu que les autres n'ont qu'une exiſtence objective ou imaginée, par laquelle les choſes exiſtent ſeulement dans notre eſprit.

Il eſt d'une importance infinie de ne pas confondre ces deux genres de diſtinction, & conſéquemment les deux genres d'exiſtence qui les accompagnent; vous ne pouvez croire de combien d'erreurs cette confuſion eſt la ſource dans les mathématiques. Par exemple, les géometres qui ont la grandeur ou quantité des corps pour objet, ſe ſont accoutumés à conſidérer des points, c'eſt-à-dire, des étendues ſans longueur, largeur, ni profondeur; des lignes, c'eſt-à-dire, des étendues qui n'ont que de la longueur; des ſurfaces qui ont de la longueur & de la largeur, mais ſans aucune profondeur; & enfin des ſolides, ou des corps, qui ont ces trois dimenſions. Ils conviennent eux-mêmes qu'il n'y a, ni ne peut y avoir aucun

corps qui existe comme ils imaginent leurs points, leurs lignes & leurs surfaces ; que ces corps mathématiques n'ont qu'une existence objective, ne sont que dans notre esprit, au lieu que tous les corps naturels sont réellement étendus en tout sens. C'est là-dessus qu'est fondée la certitude de leurs démonstrations de la divisibilité de la matiere à l'infini : c'est parce que, quelques petites que soient les parties d'un corps, elles sont toujours étendues, & étendues en tout sens. C'est pourtant en conséquence de cette supposition, qu'on peut avoir confondu l'existence réelle avec l'existence objective, que les anatomistes ont composé l'univers d'atomes ou de petits corps qui n'ont ni solidité ni étendue, qui sont cependant d'une dureté infinie, qui sont figurée avec une variété inconcevable. Ces anatomistes ont cru que, parce que les géometres ont pu considérer l'une de ces propriétés de l'étendue, sans faire attention aux autres, elles existoient séparément & l'une sans l'autre. Il est vrai que les plus habiles anatomistes ne donnent point dans

cette erreur, mais plusieurs de leurs disciples l'ont fait ; & cela me suffit pour la justesse de l'exemple. Si nous pouvons nous tromper si lourdement, faute de distinguer, entre l'existence réelle des corps qui sont hors de nous, & l'existence objective des perceptions qui sont dans notre esprit, que sera-ce lorsqu'il s'agit de comparer nos perceptions, & même les rapports qui sont entr'elles, c'est-à-dire, des rapports de rapport ?

Nous n'allons pas jusqu'à croire que nos sensations existent séparément de nous. Le sentiment de la piquure, celui de la douleur, celui du plaisir, n'est point distingué de moi qui le sens, mais il est distingué de mon esprit qui l'apperçoit, & qui en a la perception, qui réfléchit dessus, qui le compare avec un autre sentiment. Comme le sentiment de l'existence & de la distinction réelle est accompagné de plus de clarté que l'autre, parce que c'est celui que nous éprouvons à l'égard des corps qui sont ce que nous appercevons d'une maniere plus lumineuse, nous jugeons qu'il y a une pa-

reille distinction entre toutes les choses que nous concevons vivement. C'est par-là que les différentes opérations de notre esprit, & ses propriétés sont devenues, ainsi que celles des autres êtres, autant de petites entités, qui ont une existence propre & réelle, & qu'elles ont acquis une réalité physique qu'elles n'ont point par elles-mêmes. Par-là notre esprit, c'est-à-dire, nous-mêmes en tant que pensans, que sentans, que raisonnans, est distingué de nous, comme la partie l'est du tout, dans la composition duquel elle entre. Cet esprit lui-même est devenu différent de notre ame, c'est-à-dire, de ce qui nous anime, de ce qui nous rend vivans. Dans notre esprit, on a distingué entre l'entendement & la volonté, c'est-à-dire, entre ce qui apperçoit & ce qui sent, qui veut ou qui ne veut pas. Nos perceptions elles-mêmes sont distinguées de nous & entr'elles; en tant qu'elles apperçoivent les objets présens & leurs rapports, & les rapports de ces rapports, ce sont des pensées; en tant qu'elles nous rappellent les images des choses ab-

ſentes, ce ſont des idées. Cependant toutes ces choſes ne ſont que des modalités ou manieres d'exiſter de notre être, & ne ſont pas plus diſtinguées entr'elles, ni de nous-mêmes, que l'étendue, la ſolidité, la figure, la couleur, le mouvement ou le repos d'un corps, le ſont de ce même corps ; & malgré cela, on a mis entr'elles une diſtinction abſolue, on en a fait autant de petites entités, dont nous ſommes l'aſſemblage ; enſorte que nous ſerions compoſés d'un million de petits êtres, auſſi diſtingués entr'eux que le ſont les arbres qui ſont dans une forêt, & qui exiſtent chacun par des forces particulieres & diſtinctes. A l'égard des choſes diſtinguées réellement de nous, on a diſtingué d'elles-mêmes non-ſeulement leurs propriétés, mais encore leurs rapports, c'eſt-à-dire, ces mêmes propriétés, conſidérées comme ſemblables, ou comme plus ou moins différentes, & on a donné de la réalité à ces diverſes choſes. On a obſervé que ces corps agiſſoient les uns ſur les autres, s'approchoient ou s'éloignoient, ſe frappoient, ſe pouſſoient, & qu'enſuite

de ces actions & de ces réactions, il arrivoit du changement en eux. En approchant ma main du feu, j'y sens ce que l'on nomme chaleur; le feu est la cause, & la chaleur est l'effet. Comme, pour abréger le discours, on a imaginé des termes universels qui convinssent généralement à toutes les idées particulieres qui étoient semblables: on a nommé cause, en général, tout être qui produit quelque changement dans un autre être distingué de lui, & effet, tout changement produit dans un être par un autre. Comme ces termes excitent en nous au moins une image confuse d'être, d'action, de réaction & de changement, l'habitude de s'en servir a fait croire que l'on en avoit une perception nette & distincte; on l'a eu perpétuellement à la bouche; & l'on est venu enfin à imaginer qu'il pouvoit exister une cause qui ne fût pas un être ou un corps, une cause qui fût distinguée réellement de tous les corps, & qui, sans mouvement & sans action, pourroit produire tous les effets imaginables.

On n'a pas voulu faire réflexion que tous les êtres particuliers, agiſſant & réagiſſant ſans ceſſe les uns ſur les autres, produiſoient & ſouffroient en même tems des changemens; que le même être qui eſt cauſe dans l'inſtant préſent, étoit effet dans le précédent; c'eſt-à-dire, que celui qui produit un changement par ſon mouvement, a ſouffert un changement par l'action d'un autre, & que ce changement qu'il a reçu, l'a mis en état d'en produire un autre; qu'il peut même être en même tems effet à l'égard d'un autre; que lorſque je pouſſe un corps avec le bâton que je tiens à la main, le mouvement de ce bâton, qui eſt effet de mon impulſion, eſt cauſe de la progreſſion du corps. On a ſuppoſé, contre ce qui eſt démontré par l'expérience, qu'il y avoit des cauſes abſolues, des cauſes qui n'étoient ni ne pouvoient être effet; cependant le mot de cauſe ne ſignifie autre choſe que la perception d'un changement que produit un corps ſur un autre, conſidéré par rapport au corps qui le produit; & le mot effet, le changement conſidéré dans celui qui le reçoit.

La progreſſion infinie des êtres qui ont été ſucceſſivement cauſe & effet, a bientôt fatigué l'eſprit de ceux qui ont eu la curioſité de rechercher la cauſe de tous les effets; ſentant leur attention épuiſée par la conſidération de cette longue ſuite d'idées, ils ont pris le parti de remonter tout d'un coup à une premiere cauſe qu'ils ont imaginée comme la cauſe univerſelle, à l'égard de laquelle les cauſes particulieres ſont des effets, & qui n'eſt l'effet d'aucune cauſe; ils n'en ont d'autre idée que celle de quelque choſe qui produit tout, & qui eſt, non-ſeulement la maniere d'être des choſes, mais encore leur exiſtence. Voilà tout ce qu'ils en ſavent: ce n'eſt ni un corps ni un eſprit, ce n'eſt pas même un être à la maniere des êtres particuliers; en un mot, ils n'en peuvent dire autre choſe, ſi ce n'eſt que c'eſt la cauſe univerſelle.

Vous ſentez, par tout ce que je vous ai dit, que ce n'eſt là qu'une chimere & qu'un phantôme, qui n'a tout au plus qu'une exiſtence objective, & qui n'eſt point hors de l'eſprit de ceux qui la conſiderent; c'eſt pourtant

pourtant là le destin des Grecs, le Dieu de nos philosophes & celui des Caldéens, des Juifs & des chrétiens, c'est-à-dire, de ceux qui parlent le plus sensément de la religion.

Ceux qui n'ont pas reconnu cette cause universelle, & qui se sont contentés d'admettre des causes particulieres, les ont le plus souvent distinguées des corps : comme ils voyoient que souvent le même changement ou effet étoit produit par des actions ou causes différentes, ils ont imaginé des causes particulieres, mais distinguées des êtres corporels sensibles ; les uns ont fait ces causes douées d'intelligence & de volonté, comme ceux qui ont admis des dieux, des génies, des démons, des intelligences bonnes & mauvaises ; d'autres qui ne pouvoient pas concevoir que ces causes agissent volontairement & avec connoissance à notre maniere, ont supposé des influences ou écoulemens des astres, je ne sais quelles facultés ou vertus, le hasard, & mille autres termes ténébreux qui ne signifient autre chose que des causes aveu-

gles & nécessaires. Je me suis beaucoup étendu sur cet article de la différence entre la distinction réelle & la distinction objective, parce que, comme vous le voyez, c'est de-là que viennent les variétés qui se trouvent dans les opinions pratiques & spéculatives des hommes; ils donnent une existence réelle à beaucoup de choses qui n'ont que l'existence spéculative.

Comme ce n'est que la liaison & la suite qui est entre les diverses actions & réactions des corps, qui en fait regarder quelques-uns comme la cause des changemens qui arrivent; de-là on a dû souvent prendre une chose pour la cause d'un effet avec lequel elle n'avoit aucune liaison; & comme de ces changemens ou effets résultent notre bonheur & notre malheur, notre plaisir & notre douleur, l'opinion que l'on s'est formée de ces causes est devenue la regle & le principe de notre conduite. Tout cela est venu de notre imagination, qui, concevant comme présens, réellement des objets qui ne l'étoient pas, nous a induits en erreurs.

De même que notre esprit sépare les propriétés des êtres pour les considérer comme distinguées réellement, il lui arrive aussi, bien souvent, de réunir des propriétés différentes pour en faire de nouveaux composés ; c'est ce qui lui arrive dans le sommeil, pendant lequel nos rêves sont un assemblage bizarre des images imparfaites & sans suite que nous avons reçues pendant la veille par les sens extérieurs. Il y a des tems où nous rêvons tout éveillés ; &, en général, ceux qui ont l'imagination un peu vive, sont presque toujours dans cet état ; de-là ces fictions folles & monstrueuses des poëtes & des peintres, ces chimeres, ces centaures, ces silphes, ces sphinx, ces figures des divinités d'Égypte, telles que les songes d'un malade font encore plus sensés. Mais après tout, l'erreur la plus dangereuse n'est pas de croire qu'il existe de tels corps ou de tels êtres, elle ne peut séduire que ceux qui, comme des enfans & de foibles femmes, tremblent au nom des Vampires & des Lamies ; c'est à l'égard des perceptions intérieures que ces réunions

vicieuſes, de propriétés ſéparées, produiſent les plus grandes erreurs; on ſe perſuade que ces aſſemblages de propriétés ſont des êtres réels, & qu'ils exiſtent hors de nous; on joint enſemble les idées de cauſe, d'intelligence, de volonté, de puiſſance, de bonté ou de malice, & l'on donne le nom de Dieu à cet aſſemblage; on s'accoutume à le conſidérer comme quelque choſe de réel, on oublie que c'eſt ſon propre ouvrage, & à force d'échauffer ſon imagination, on en vient juſqu'à ſe perſuader, non-ſeulement que ſa volonté eſt cauſe de tout ce qui nous arrive, mais que le moyen de lui plaire eſt d'obſerver telles ou telles choſes. Cette opinion, qui ne ſert de rien pour rendre les hommes meilleurs & plus vertueux, leur fait négliger les précautions de la prudence & perdre l'uſage de leur raiſon.

Dans les matieres qui ne dépendent pas du ſentiment extérieur ou intérieur, le peuple eſt très-diſpoſé à s'en rapporter au témoignage des autres hommes; ſi ces derniers ont une imagination vive & forte

qui leur fasse parler des choses comme si elles étoient devant leurs yeux; si l'air du visage, le ton de la voix, le geste ne démentent point cette persuasion, on les regarde comme des gens plus éclairés que les autres; il suffit que dans le reste de leurs actions ils ne donnent aucune marque de folie; on n'imagine point si ce qu'ils disent ne répugne pas à ce que nous voyons & à ce que nous sentons de plus certain.

En réunissant & rassemblant ce que je viens de dire sur les causes de la variété des opinions humaines, il en résulte, 1°. que les hommes s'accordent tous à chercher le plaisir & à fuir la douleur. 2°. Qu'ils conviennent encore à se déterminer dans cette recherche & cette fuite par l'idée du plus grand plaisir & de la plus grande douleur. 3°. Qu'ils ne conviennent pas à reconnoître les mêmes plaisirs & les mêmes douleurs pour les plus grandes; que la variété de la constitution de leurs organes rend les uns sensibles à certaines choses qui effleurent à peine les autres. 4°. Que cette différence paroît bien da-

vantage dans les plaisirs & dans les douleurs de l'esprit, c'est-à-dire, dans les sentimens qui sont produits en nous par les organes intérieurs, & par la perception de ces objets qui n'existent point hors de notre esprit, & qui peuvent être d'autant d'especes différentes qu'il y a de diverses combinaisons dans la disposition des organes intérieurs, & de diverses constitutions dans la nature des liqueurs, dont le mouvement cause l'impression que reçoivent ces organes. 5°. Que les hommes confondant aisément la réalité des objets qui existent hors de nous avec l'existence objective des phantômes d'idées & de perceptions qui sont présens à leur esprit & à leur imagination, ils se sont conduits à l'égard de ceux-ci, comme ils sont à l'égard des autres; s'étant une fois accoutumés à dire que les objets extérieurs, à l'occasion desquels ils éprouvoient leurs sensations, étoient cause de ces sentimens; & en conséquence, se déterminant à chercher ou à fuir ces objets, ils en ont fait de même à l'égard des sentimens intérieurs & des

objets de leurs perceptions intérieures. Ces objets sont devenus la cause de leurs sentimens, & il est arrivé que les objets étant infiniment variés, on a imaginé un nombre infini de causes différentes ; & comme les sentimens intérieurs ont souvent plus de force que ceux qui viennent de dehors, ces causes intérieures & imaginées sont devenues les motifs les plus efficaces de nos actions.

Les erreurs dans lesquelles nous tombons à l'occasion de ces êtres objectifs, sont les plus nombreuses & les plus dangereuses ; elles viennent ordinairement de ce que nous n'apportons pas assez d'attention à les considérer, de ce que nous les confondons avec les êtres réels, en décomposant & recomposant les idées avec trop de précipitation, & sans examiner si les diverses qualités que nous joignons ensemble, ont jamais été unies réellement, si même elles ne s'excluent pas l'une l'autre directement, ou du moins si elles ne sont pas inséparables de certaines propriétés qui s'excluent mutuellement ; par exemple, à la premiere

vue, nous croyons qu'il peut exifter une puiffance, une caufe, une fageffe infinie, parce que nous ne confidérons que les propriétés de fageffe, de caufalité, de puiffance, & celle de l'exiftence que nous voyons exifter; mais nous ne faifons pas réflexion que le terme d'infini eft incompatible avec l'exiftence de quelque chofe de fini, de pofitif ou de réel, c'eft-à-dire, qu'il emporte avec lui l'impoffibilité d'exifter réellement. Qui dit une force infinie, une quantité infinie, un nombre infini, dit quelque chofe que l'on ne peut déterminer; donc on ne peut en avoir une idée jufte & reffemblante, parce que, quelque étendue qu'elle foit, elle fera au-deffous de la chofe que l'on veut repréfenter. Un nombre infini eft celui qui ne peut être ni conçu ni exprimé; car, fuppofé qu'il y en eût un tel, on demande fi on ne peut pas en ôter une certaine partie, la moitié, par exemple; cette moitié eft finie, on ne peut la compter & l'exprimer, mais en la doublant on aura la fomme égale au nombre infini, laquelle fera déterminée, & à laquelle on

pourra ajouter au moins une unité, alors cette somme sera plus grande qu'elle n'étoit; cependant elle étoit infinie, c'est-à-dire, telle qu'on n'y pouvoit rien ajouter, & malgré cela on y peut ajouter, elle est donc en même tems finie & non finie ou infinie, elle a donc des propriétés exclusives, & c'est la même chose qu'un corps blanc qui n'est pas blanc; c'est-à-dire, une chimere de laquelle nous ne pouvons rien dire, si ce n'est qu'il n'y a aucun tems dans lequel elle puisse exister.

Ce que j'ai dit d'un nombre ou d'une quantité infinie, je le dirai d'une cause, d'une puissance, d'un mouvement, &c. parce que, comme il y a divers degrés de force & d'action, c'est-à dire, des causes plus ou moins produisantes, des puissances plus ou moins étendues, je regarde ces degrés comme des unités dont la somme exprime la quantité de force & d'action qu'ont ces causes, & j'en dis tout ce que je dirois des nombres, c'est-à-dire, qu'une force ou une cause infinie au-dessus de laquelle on n'en puisse concevoir, ou que l'on

ne puiſſe augmenter en la doublant, eſt impoſſible, n'exiſte point, n'a point exiſté, & n'exiſtera jamais.

Nous nous préſerverons de l'erreur dans nos idées objectives, ſi nous ne donnons aux objets de nos perceptions intérieures que les propriétés de l'exiſtence que nous y appercevons, & ſi nous n'attribuons point aux unes les propriétés que nous découvrons dans ſes autres; lorſque je vois un bâton courbe dans l'eau où il eſt plongé en partie, je dis qu'il exiſte droit, quoiqu'il me paroiſſe courbé; c'eſt-à-dire, qu'il exiſte réellement hors de moi d'une autre façon qu'il n'exiſte objectivement dans mon eſprit, parce que, conſultant pluſieurs ſens différens, & le regardant en diverſes ſituations, j'apperçois la cauſe de mon erreur. Lorſque je dors, quelques vives que ſoient les impreſſions que j'ai reçues de mes ſonges, je connois à mon réveil que les objets de ces perceptions & de ces ſentimens n'exiſtoient point hors de moi, à la maniere des objets de mes ſenſations & perceptions extérieures. Suivons le même

procédé dans la considération de ces objets intérieurs qui ne sont présens qu'à notre esprit, comparons-les entr'eux, & que ceux qui nous donnent des images vives, nettes & distinctes, des images toujours semblables, soient la regle à laquelle nous comparerons ces images confuses, obscures & voltigeantes, qui nous séduisent pour l'ordinaire ; non-seulement nous verrons qu'elles ne sont que dans notre esprit, mais qu'elles y sont accompagnées d'un sentiment très-fort & très-constant de leur existence ; & que ceux qui leur donnent cette existence forment des phantômes spirituels qui n'ont pas plus de réalité que les chimeres ou les sphinx, ou plutôt qu'ils se servent des termes auxquels ils ne peuvent pas attacher plus de sens qu'à ceux de noire blancheur, de froide chaleur, de dure mollesse, qui joignent ensemble des idées incompatibles.

Je n'ai pu m'empêcher de prévenir, dans ce que j'ai dit ci-dessus, une partie de ce que j'avois à dire, sur ce que la raison nous apprend au sujet de cette premiere cause,

de ce souverain Être, qui est l'objet du culte religieux de tous les hommes. J'ai fait voir qu'une telle cause infinie n'étoit présente à notre esprit que d'une présence objective, & même qu'elle y étoit comme non existante & comme impossible.

Quelque chose que nous disent les philosophes, partisans du systême religieux, pour nous prouver l'existence d'un tel être que leur Dieu, ils ne prouvent autre chose, sinon qu'il n'arrive rien qui ne soit l'effet d'une cause; que le plus souvent même nous ne pouvons connoître les causes immédiates des effets que nous voyons; que lors même que nous les pouvons voir, ces causes sont en elles-mêmes des effets à l'égard des autres causes antérieures qui les ont produits, ainsi à l'infini. Mais ils ne montrent point qu'il faille en venir à une premiere cause éternelle, qui soit la cause universelle de toutes les causes particulieres, qui produise toutes les propriétés des êtres, & même leur existence, & qui ne dépende elle-même d'aucune autre cause. Il est vrai que nous ne connoissons pas la

liaison, la suite & la progression de toutes les causes; mais que conclure de-là? l'ignorance d'une chose n'a jamais pu être un motif raisonnable de croire ni de déterminer.

Je ne sais quelle est la cause d'un certain effet, je ne puis en assigner une qui me satisfasse; faut-il pour cela que je me contente de celle que me donnera un autre homme qui me dira qu'il en est satisfait, lorsque je verrai qu'une telle cause est impossible, lorsqu'avec une ignorance égale à la mienne, il n'aura sur moi d'autre avantage que celui de la présomption par laquelle il croira savoir ce qu'il ignore? Il en est arrivé autant à un marchand d'Alexandrie. Il avoit porté aux Indes, entr'autres curiosités, quelques-unes de ces machines hydrauliques qui servent à marquer le tems; elles firent l'admiration de ces barbares peu intelligens dans les mathématiques; ils chercherent long-tems à deviner quelle pouvoit être la cause de ces mouvemens, & n'en pouvant venir à bout, enfin l'un d'entr'eux, plus hardi que les autres, décida

que ces machines étoient des animaux d'une certaine espece ; & parce que les autres ne pouvoient lui montrer que les mouvemens de cette machine vinssent d'un autre principe que de quelque chose qui fût semblable à ce qui nous fait mouvoir, il se croyoit en droit de les obliger d'admettre son explication.

Les philosophes & les partisans du système religieux prétendent que, parce que nous ne pouvons expliquer les causes de tous les effets ni parcourir la suite infinie des causes, il faut que nous admettions leur opinion de l'existence d'une cause universelle ; mais tant qu'ils ne pourront me la rendre probable, tant qu'elle impliquera contradiction dans mon esprit & n'y entrera qu'accompagnée du sentiment de la fausseté, je serai en droit de la rejeter quoique je ne puisse rendre raison de tout, & qu'il y ait bien des choses dans l'univers au sujet desquelles je demeure dans l'ignorance. Un philosophe ne doit point avoir honte de convenir de cette ignorance, quand il a lieu de croire qu'elle est invincible, & qu'il voit

qu'elle lui est commune avec la plus raisonnable partie de son espece. Non, ma chere *Leucippe*, ce n'est pas de leur ignorance que les hommes doivent rougir, ce n'est point elle qui leur est dangereuse ; une ignorance modeste nous oblige de nous tenir en suspends, elle ne nous fait rien entreprendre témérairement ; c'est la présomption ou la fausse persuasion de connoître qui nous empêche de remplir ces devoirs naturels, qui nous expose à des maux réels, qui nous prive des avantages sur lesquels est fondé notre bonheur ; & ce qui est de plus grande conséquence pour le genre humain, c'est elle qui a enfanté le fanatisme religieux & philosophique, qui n'a jamais servi qu'à troubler l'ordre public & à détruire le bonheur des particuliers. Ainsi je supporte sans douleur le vuide que les *théistes* croient remplir par la supposition d'une cause intelligente, infinie en durée, en force, en propriétés & en actions ; cette supposition ne serviroit qu'à m'embarrasser dans de nouvelles difficultés. Quand je leur demande de m'expliquer la nature & les propriétés de

cette cause, je trouve qu'ils ne s'accordent qu'en un seul point, qui est que c'est la cause par excellence; mais sur le reste ils sont dans une variation continuelle, non-seulement les uns avec les autres, mais encore chacun d'eux avec lui-même; à mesure qu'ils avancent dans le détail de leur opinion, son absurdité augmente par les suppositions particulieres qu'ils sont dans la nécessité de faire à chaque pas. Que leur hypothese soit contradictoire, il est facile de le montrer dans tous les systêmes: la derniere cause à laquelle il faut remonter, soit qu'on la nomme Destin, Nécessité, Nature, Cause universelle, Dieu suprême, est confondue avec les êtres particuliers. Car enfin la volonté permanente & perpétuellement agissante de cette cause produit l'existence des êtres & de leurs propriétés; si cette existence n'est autre chose que la volonté de cette cause, ce n'est qu'un acte de sa volition, qu'un attribut, qu'une propriété qui n'est pas distinguée d'elle autrement que nos pensées le sont de nous, que la couleur l'est du corps coloré, l'action du

corps agiſſant. Si Dieu eſt cette cauſe univerſelle, les êtres particuliers qu'il produit n'ont qu'une exiſtence objective, c'eſt-à-dire, qu'ils participent de celle de Dieu, dont ils ſont autant d'attributs, de propriétés & de parties, enſorte que Dieu n'eſt autre choſe que l'aſſemblage de tous les êtres particuliers que l'univers enferme; opinion ſoutenue par un grand nombre de nos philoſophes, ſur-tout par les ſtoïciens qui ont entrepris d'y ajouter le culte de toutes les nations, en changeant par des allégories très-peu ſuivies toutes les divinités en autant de parties de l'univers, ou d'attributs des êtres particuliers.

Les Platoniciens ont prétendu que cette cauſe devoit abſolument être diſtinguée de l'univers, puiſqu'elle l'avoit produit, & que la production & l'exiſtence de tous les êtres ſont l'effet de ſon action & de ſa volonté: voyons ce qu'ils entendent par le terme de production; le mouvement eſt produit par un autre mouvement; la figure des corps eſt produite par la différence de couleurs & de dureté de ces corps & de ceux qui les

entourent immédiatement ; la ſolidité ou dureté des corps eſt produite par la différence de la direction & de la quantité ou viteſſe du mouvement des petites parties de ces corps & de celles de l'air qui les entoure. Nous avons l'idée de toutes ces choſes, nous les concevons aiſément, parce que nous avons vu des corps avec ces diverſes propriétés de mouvement, de figure, de couleur, de dureté ; nous avons été témoins des changemens qu'ils ont ſoufferts & des cauſes qui les ont produits en eux. Nous avons une idée des formes ou modalités que les êtres acquierent & perdent ſucceſſivement, parce que ces modalités ne ſont au fond que nos propres ſenſations rapportées aux objets extérieurs : nous éprouvons en nous-mêmes la ſucceſſion de ces différentes ſenſations & des différentes propriétés que nous découvrons dans les êtres à l'occaſion des impreſſions qu'ils font ſur nous ; mais pour la cauſe de l'exiſtence des corps & de la matiere, comme nous n'en avons jamais vu paſſer du néant à l'être, nous ne pouvons comprendre com-

ment cela se fait, ni même que cela se fasse. Ces termes de production des êtres & de commencement de leur existence, ne sont accompagnés d'aucune idée ; il vaudroit donc mieux dire, si nous ne voulons pas nous contenter de l'aveu de notre ignorance, que les corps & la matiere existent par eux-mêmes & par leurs propres forces, que leur existence est nécessaire ; ce qui nous ramene au systême des stoïciens. Si la cause de cette existence est la volonté de Dieu, comme nous n'avons point l'idée d'une volonté sans un motif & une raison qui détermine à vouloir, parce que vouloir c'est préférer une chose à une autre, on demande quel sera le motif de cette volonté. Si ce sont les êtres mêmes, comment ce qui n'est pas & ce qui n'a jamais été en soi ni en ses parties, peut-il être conçu, être imaginé, servir de motif & déterminer la volonté de Dieu ? Si ce sont les idées de ces êtres que l'on suppose exister en Dieu, d'où lui sont-elles venues ? Ce ne peut être que des effets qui n'ont jamais existé ; elles sont donc aussi anciennes que lui ; elles sont donc une

partie de lui-même & de sa substance ; mais Dieu dans cette hypothese conçoit-il des êtres comme devant exister ? Si cela est, quelle est la loi qui leur a imposé cette nécessité ? Ce n'est pas sa volonté, puisque sa volonté n'est point la cause de l'existence de ces idées ou perceptions, & qu'il n'est point le maître de se les donner, de les produire, ni d'y rien changer ; elles sont immuables & éternelles comme lui ; mais cependant cette existence est nécessaire, & Dieu n'en est point la cause ; il y a donc une autre cause que lui, une autre cause nécessaire, & dont il suit les loix ; par conséquent il n'est pas la premiere cause, ce qui est contre la supposition. S'il ne conçoit pas les êtres comme devant exister, ses perceptions sont fausses, & ne représentent pas les choses & les êtres tels qu'ils sont, & par conséquent elles ne peuvent être un motif raisonnable d'agir. Puisque ce ne sont ni les êtres ni les idées des êtres qui déterminent la volonté de Dieu à agir, il reste qu'il soit déterminé par une cause antérieure ; à moins que l'on ne dise que sa volonté se déter-

mine par elle-même, par sa propre nature ; qu'elle est cause d'elle-même, c'est-à-dire, cause aveugle. J'avoue que ces termes ne sont pour moi qu'un vain son, destitué de toute signification & de tout sens ; & si je voulois faire un systême, j'aimerois encore mieux dire que tout ce qui existe, existe nécessairement, a toujours existé & existera toujours, & qu'il ne peut pas ne point exister ; que ses divers changemens apparens ne sont tels que par rapport à nous & aux impressions que font sur nous les êtres qui nous touchent ; que selon les divers aspects dont nous l'envisageons, nous disons qu'il passe d'une modification à l'autre, qu'il acquiert & qu'il perd des propriétés ; que cependant non-seulement sa force d'exister ou son existence, incapable d'accroissement & de distinction, est toujours la même, mais que les changemens que nous croyons voir dans ses propriétés, n'ont pas plus de réalité que ceux de ces objets dont la forme & la couleur changent suivant le point de vue dont nous les envisageons. Voilà le parti que je prendrois, si j'étois obligé d'em-

braſſer une opinion ſur cette matiere, dans laquelle cependant je préférerai toujours un aveu ſincere de notre ignorance invincible, parce que je ne vois aucune raiſon ſuffiſante pour décider ſûrement.

Je pourrois m'en tenir là, ma chere *Leucippe*, & me contenter d'avoir prouvé contre les partiſans du ſyſtême religieux, que l'exiſtence d'une cauſe univerſelle eſt impoſſible, & que leur divinité n'eſt autre choſe qu'un ſpectre ou un phantôme de notre imagination; qui n'a aucune réalité diſtinguée de nous-mêmes, & qui exiſte dans notre eſprit tout au plus comme les objets de nos ſonges; mais je veux aller plus loin contr'eux, & voir ſi, en leur accordant que ce phantôme peut exiſter réellement hors de nous, ils pourront établir les conſéquences particulieres qu'ils tirent de cette hypotheſe. Je ſuppoſe donc avec nos partiſans du culte religieux qu'il exiſte un être, cauſe univerſelle non-ſeulement des modifications des êtres particuliers, mais encore de leur exiſtence, qui les a faits, qui les conſerve, qui les change & les dé-

truit; dont la volonté eſt la ſource & le principe de toute exiſtence, n'y en ayant aucune qui n'en émane & n'en découle, qui peut ſubſiſter ſans ces êtres, & ſans lequel ils ne peuvent ſubſiſter; que cependant il eſt abſolument & réellement diſtingué de ces êtres qui ne ſont ni ſes attributs ni ſes parties, quoiqu'ils n'aient pas une exiſtence réellement indépendante de la ſienne; je ſuppoſe encore un tel être doué d'intelligence & de volonté à la maniere des hommes, quoiqu'exempt de nos défauts; qui, nous ayant donné avec l'exiſtence une force que nous appellons volonté & par laquelle nous agiſſons, l'uſage que nous faiſons de cette force n'eſt raiſonnable, n'eſt capable de lui plaire, de lui devenir agréable, & par conſéquent de nous rendre heureux que lorſqu'il eſt conforme à ſes vues, à ſes loix & à ſes volontés.

Je demande d'abord à nos défenſeurs de la Divinité, ſi la loi, la regle, la volonté, par laquelle il conduit les êtres, eſt de même nature que notre volonté & que la force que nous croyons appercevoir en

nous ; si dans les mêmes circonstances il peut vouloir & ne pas vouloir ; si la même chose peut lui plaire & lui déplaire ; s'il ne change pas de sentiment ; si la loi par laquelle il se conduit est immuable. Si c'est elle qui le conduit, il ne fait que l'exécuter, & il n'a aucune puissance. Cette loi nécessaire qu'est-elle elle-même ? Est-elle distinguée de lui & des êtres, ou des perceptions qu'il en a ? N'est-ce que la perception des rapports de convenance ou de disconvenance qui sont entre les choses, ou leurs idées ? Ce sont-là autant de questions que l'on ne peut résoudre ; & les réponses que l'on y feroit, seroient ou absurdes, ou inintelligibles, car enfin cette démarcation dans cette espece ne peut venir que de l'action des êtres extérieurs qui font sur un objet une impression qu'il ne peut que recevoir, & c'est ce que l'on ne peut dire ici ; les effets de la cause universelle & nécessaire ne peuvent agir sur cette cause.

Si, au contraire, cet être peut changer de sentiment & de volonté sans que les circonstances changent, je demande, 1°. pourquoi

quoi il en change, quel eſt ſon motif? Il lui en faut un & un raiſonnable, car cet être doit nous ſurpaſſer en ſageſſe, comme il nous ſurpaſſe en puiſſance: l'on ne peut imaginer ce motif qui n'eſt ni dans les objets, ni dans leur idée ou perception; puiſque par la ſuppoſition il n'y a rien de changé. Mais je vais plus loin & demande, 1°. s'il ſait d'avance qu'il changera de volonté? S'il l'ignore, qu'eſt-ce qu'un pareil être qui ne prévoit pas ce qu'il fera? S'il le prévoit & qu'il ne puiſſe ſe tromper, comme il le faut ſuppoſer pour en former une idée convenable, il eſt donc arrêté, indépendamment de ſa volonté, qu'elle agira de telle façon. Qu'eſt-ce que cette loi que ſa volonté ſuit? où eſt-elle, d'où tire-t-elle ſa force? Je n'ai encore trouvé perſonne parmi eux qui puiſſe répondre raiſonnablement à ces queſtions.

Si ce Dieu n'eſt point libre, s'il eſt déterminé à agir en conſéquence de certaines loix qu'il ne peut changer, c'eſt une force ſemblable au deſtin, au ſort, à la fortune, & je ne vois pas qu'on puiſſe le toucher ni

le fléchir par des vœux, par des prieres ni par aucun culte; & par conséquent, comme il ne fera jamais que ce qu'il doit faire, la religion est absolument inutile.

Mais, dira-t-on, peut-être la même loi qui a déterminé les volontés & les décrets de la Divinité, a déterminé aussi que la pratique du culte religieux, l'observance des cérémonies & la croyance de dogmes seroient nécessairement suivies du bonheur. Ceci est un fait que l'on avance, & dont il faut donner la preuve. Mais avant que d'entrer dans ce détail, permettez-moi de faire quelques réflexions sur la nature de la volonté, & de rechercher si nous en avons une connoissance exacte.

Nous avons sentiment & perception de notre volonté, c'est-à-dire, d'une force par laquelle nous nous portons vers les objets agréables, & nous nous éloignons de ceux qui sont désagréables. Nous concevons cette force en nous comme quelque chose de semblable au mouvement que nous appercevons dans les corps, parce que tout ce que nous voulons concevoir avec clarté & vivacité,

nous le rapportons aux propriétés des corps ; ainsi nous allons examiner le mouvement des différentes especes dans les corps.

Parmi les corps, les uns se meuvent parce qu'ils sont frappés ou poussés par d'autres corps déjà en mouvement, les autres se meuvent d'eux-mêmes, c'est-à-dire, sans que nous voyons aucune cause extérieure de leur mouvement ; par exemple, lorsque je coupe la corde qui tient un corps pesant suspendu en l'air, ou la corde d'un arc tendu, il arrive que sur-le-champ le corps pesant descend vers la terre, & l'arc se détend & se redresse ; mais cette expérience ne m'apprend autre chose, sinon qu'il y a des corps qui se remuent sans que je voie la cause de leur mouvement ; elle ne m'apprend pas qu'ils aient en eux-mêmes cette cause de leur mouvement. Les hommes & les êtres vivans se meuvent de même sans que l'on voie rien d'extérieur qui les pousse. Nous sentons à la vérité que ce mouvement est souvent accompagné d'un sentiment ou d'une volonté que nous sommes tentés de croire être la cause de ce mouvement, mais

comme il arrive souvent que nous sommes mis en mouvement sans le concours de notre volonté & quelquefois malgré elle, comme il arrive dans tous les mouvemens involontaires, que souvent notre volonté ne peut ni produire du mouvement, ni arrêter celui qui est excité dans certaines parties de notre corps, même dans celles qui lui semblent les plus soumises, comme les bras, les jambes, la langue; il est évident que notre volonté toute seule n'est pas suffisante pour produire du mouvement en nous & qu'il faut le concours d'une autre cause, quelle qu'elle soit. Il y a donc en nous deux sortes de mouvemens; l'un involontaire qui se fait sans le concours de la volonté, & quelquefois même malgré elle, & que l'on peut nommer mouvement forcé, mouvement contraint; l'autre mouvement est le volontaire, qui est accompagné du concours de la volonté, & que j'explique par cette supposition. Vous avez vu ces machines que l'on met au haut des tours pour marquer de quel côté souffle le vent; si la lame de métal, qui est posée sur le pivot & qui

tourne facilement, étoit animée, & qu'elle eût un ſentiment qui lui fît trouver du plaiſir à ſe tourner vers le ſeptentrion, elle auroit toujours une pente, une inclination, une tendance à ſe tourner vers ce côté-là, & dès que le vent du midi ſouffleroit, elle croiroit ſe tourner d'elle-même vers le nord, quoiqu'elle ne contribuât pas plus à ſon mouvement dans cette occaſion, que lorſqu'elle ſe tourneroit vers tous les autres côtés, pour leſquels elle auroit plus de répugnance. Nous n'avons point de preuves que nous ſoyons d'une autre nature que cette machine; mais comme nous n'avons pas non plus de preuves que nous lui ſoyons ſemblables, il ne faut pas décider ſi dans certaines occaſions, où notre volonté concourt en apparence avec la cauſe de nos mouvemens, elle ne fait que les accompagner ſans avoir aucune force pour les produire, ou ſi elle a effectivement une force qui, ſe joignant à la cauſe de nos mouvemens, la met en état de les produire. Il faut plutôt examiner ſi cette force, ce mouvement intérieur de la volonté, cet effort,

cette tendance eſt produite au-dedans de la volonté par elle-même, ou ſi elle la reçoit d'ailleurs. La volonté n'a que deux efforts ou tendances, l'un pour s'approcher des objets agréables, l'autre pour s'éloigner des objets déſagréables. Elle a une tendance vers les uns & une répugnance pour les autres, & l'une & l'autre ſont invincibles. La difficulté eſt de ſavoir ſi cette force eſt dans la volonté, ou ſi elle eſt dans les objets; ſi elle s'approche & ſe retire d'eux, ou ſi ce ſont eux qui l'attirent & qui la repouſſent. Cette queſtion me paroît inſoluble, & cependant ſans la réſoudre, on ne peut entendre les fameuſes queſtions de la liberté qui partagent nos philoſophes; car tout ſe réduit dans ces queſtions à ſavoir, 1°. ſi la volonté eſt néceſſairement déterminée par l'apparence du plus grand plaiſir ou de la plus grande douleur en général, & 2°. ſi, à l'égard des objets particuliers, elle peut ſe les repréſenter comme étant ou n'étant pas la cauſe néceſſaire des impreſſions du plus grand plaiſir, ou de la plus grande douleur; ſi par la conſidération elle

peut ajouter à la force par laquelle les objets agissent sur elle, si elle peut augmenter leur action, & de non déterminante qu'elle étoit, la rendre déterminante. Lorsque la différence qui est entre les divers degrés de plaisir ou de douleur est considérable, ou lorsqu'un seul objet est présent à l'esprit & agit sur lui, il est clair que la volonté est déterminée conformément à l'apparence de cet objet, & qu'elle n'a que la force de vouloir, c'est-à-dire, d'être mue; mais lorsque deux ou plusieurs objets nous frappent, & nous poussent de divers côtés avec des forces à peu près égales, comme nous ne sommes entraînés dans le premier instant vers aucun, mais que nous nous sentons poussés vers tous presque dans le même tems, nous sommes fort portés à croire que c'est nous-mêmes qui nous sommes déterminés & qui avons rendu l'une de ces impressions efficace. Nous croyons que la supériorité qu'elle a acquise est un effet du concours de la volonté qui s'est jointe à elle. Si nous nous contentons de consulter un certain sentiment confus de ce qui se

passe en nous, nous jugerons que cela est ainsi, & nous appellerons la liberté cette force que nous croyons avoir de nous déterminer, indépendamment de l'action des objets. Mais si nous considérons que nous recevons les impressions des objets d'une maniere absolument passive & à laquelle nous ne pouvons apporter aucun changement, que nous ne produisons pas nos perceptions, mais qu'elles sont excitées par l'action de quelque chose qui est hors de nous, nous penserons que la volonté en nous n'a pas une autre force que celle de la faculté d'appercevoir; & que de même que nous ne contribuons en rien à l'évidence des objets que nous appercevons, de même aussi nous ne contribuons en rien à l'apparence des motifs qui nous déterminent à vouloir; par conséquent nous dirons que l'on ne doit point distinguer entre les actions libres & volontaires; que ma volonté n'est pas moins forte lorsque je retire ma main du feu qui me brûle, que lorsque je la trempe dans l'eau pour la laver, quoique je sois déterminé bien plus fortement à l'une de ces actions qu'à l'autre.

Toutes les actions auxquelles ma volonté concourra, feront également libres, parce qu'elles feront toutes également volontaires. Le degré de force du motif déterminant est infiniment plus grand dans un cas que dans l'autre; mais la nature de ce motif est la même par-tout; il n'y aura que les actions involontaires & contraires à la volonté qui ne feront pas libres; par exemple, le battement de mes arteres, les convulsions d'une grande maladie, la contrainte d'un homme infiniment fort qui me prendroit le bras pour me faire enfoncer un poignard dans le fein de mon meilleur ami, tandis que je fais inutilement tous les efforts possibles pour m'en défendre. Ceux qui font consister la liberté dans quelque chose de plus que le concours ou le consentement de la volonté, n'ont point d'idée de ce qu'ils disent, & ne peuvent en communiquer à d'autres & à ceux qui les écoutent. Le commun des hommes qui dans les choses de sentiment marche d'une maniere plus sûre que les raisonneurs abstraits, parce qu'il se laisse conduire à son sentiment, appelle

actions libres, toutes celles qui font volontaires, & il croit que sa volonté a d'autant plus de force pour le déterminer, que celle des objets extérieurs est moins marquée & moins sensible; il appelle mouvemens libres tous ceux auxquels la volonté consent.

Cela posé, examinons si, dans la supposition d'une cause intelligente, d'une divinité qui produit toutes les actions des êtres particuliers, il doit & peut y avoir des actions qui lui soient plus agréables les unes que les autres, ou, ce qui est la même chose, des actions justes & injustes par elles-mêmes au sens où nous prenons ces termes.

C'est de cette cause infinie que nous tenons non-seulement notre existence, mais encore les affections ou modifications de cette existence; c'est par son action que nous recevons toutes nos impressions & nos perceptions, puisque les objets n'ont pas la force d'exister par eux-mêmes, loin d'avoir celle d'agir sur nous; quand même ils l'auroient, ce seroit de ce Dieu qu'ils la tiendroient, & au moins par sa direction

qu'ils l'exerceroient. Quant à nous, c'est de lui que partent toutes nos perfections & imperfections ; nous n'avons que ce qu'il donne, & par nos propres forces nous ne pouvons rien produire en nous, ni y rien changer ; nous sommes précisément tels qu'il nous fait, & seulement parce qu'il nous fait tels ; donc quels que nous soyons, nous sommes toujours conformes à sa volonté, puisque rien n'existe qu'il ne le veuille, puisqu'il n'y a point d'autres causes de l'existence que sa volonté ; de cela seul qu'une chose existe, on peut & on doit conclure qu'il n'y a aucun être particulier, aucune modification, aucune qualité de ces êtres, qui soit plus conforme à la volonté de Dieu qu'une autre ; que par rapport à lui tout est égal, & que ce que nous appellons perfections & imperfections, justice, injustice, bonté, méchanceté, utilité, fausseté, sagesse, folie, &c. ne different que par rapport aux impressions de plaisir & de déplaisir, d'agrément ou de désagrément que nous en recevons. Toutes ces choses ont une réalité en elles-mêmes,

& font également les effets nécessaires d'une vérité toujours efficiente, & la seule cause efficiente de tout ce qui existe.

Vous sentez assez, ma chere *Leucippe*, l'impossibilité de concilier ces conséquences avec le dogme religieux; c'est elle qui a porté ceux qui le défendent, à dire que Dieu ne produit que le mouvement des corps, & que ceux de la volonté sont produits par une autre force qui est dans notre volonté; mais je leur demanderai ce que c'est qu'une telle force qui existe & qui agit indépendamment de la cause universelle; elle n'est donc plus universelle contre la supposition. Cette cause prête-t-elle son action, concourt-elle avec notre volonté? En ce cas elle y donne son consentement ou elle le refuse. Si elle consent, elle est complice de toutes les actions de notre volonté particuliere; si elle ne consent pas, elle est impuissante, puisque contre son gré elle obéit à ses loix.

Quelle idée nous donne-t-on de la Divinité? Quoi, ce Maître absolu de l'univers ne se fait obéir que par les êtres inanimés,

que par la matiere! Mais le monde intelligent, le monde des esprits, celui que nous croyons le plus parfait & le plus noble ne sera point assujetti à ses loix! En vain ce Dieu fera tous ses efforts pour le porter à les exécuter; en vain il y attachera sa gloire & son bonheur; tous ses efforts seront inutiles & ne serviront qu'à lui rendre plus douloureux le mauvais succès de ses tentatives!

Mais comme je crains que, malgré la vérité & l'évidence de ces raisonnemens, ils ne paroissent trop subtils aux partisans du systême religieux, esprits grossiers & superficiels; il leur faut des raisonnemens palpables; il faut leur accorder que le souverain Être a donné des loix aux hommes, & que les hommes sont les maîtres d'exécuter ou de violer ces loix; cela supposé, voyons quelles doivent être ces loix, & à quelle marque on pourra les connoître. Ces loix se réduisent à trois chefs; la soumission de notre esprit par la croyance de certaines vérités spéculatives, l'observation de certaines regles dans la morale & dans la jouis-

fance des objets de nos fenfations, enfin la pratique de certaines cérémonies établies pour lui témoigner notre attachement & notre refpect. Si les partifans du culte religieux avouent que cela eft vrai, ces loix étant communes pour tous les hommes, elles doivent leur être connues à tous, ou du moins ils doivent avoir tous des facilités égales pour en acquérir la connoiffance & pour en reffentir la vérité. Une loi n'oblige que quand elle eft connue ; il faut qu'elle foit accompagnée & revêtue de certains caracteres fans lefquels elle n'a aucune autorité.

Voyons donc quelles font les loix gravées dans l'efprit & dans le cœur de tous les hommes, au moins de ceux qui y font attention & qui cherchent à les connoître. Quant à leur efprit, je les vois convenir de certaines vérités générales qui concernent les propriétés des corps & leurs rapports de grandeur & de quantité ; mais ce font des vérités feches & de pure fpéculation, qui leur apprennent qu'ils voient en tout tems & en tous lieux les mêmes pro-

priétés des corps, & qu'ils en reçoivent les mêmes impressions. Les vérités mathématiques ne roulent que sur les mesures de la grandeur, & sur les proportions des nombres, cependant ce sont les seules sur lesquelles les hommes conviennent. On les acquiert par l'expérience, & on s'en convainc par l'uniformité que l'on apperçoit dans toutes les impressions que les objets extérieurs font sur nos sens, qui sont, comme je l'ai déjà dit, les organes par lesquels nous acquérons des connoissances vraies & certaines. Les plus sublimes vérités de la géométrie ne sont que des conséquences de ces vérités communes, & les démonstrations ne font qu'appliquer à un cas moins ordinaire une vérité dont nous sommes déjà convaincus par une expérience habituelle & journaliere qui a été répétée un million de fois. Toutes les autres connoissances qui passent pour certaines, n'ont point ce degré de certitude; nous sommes sûrs de voir ce que nous voyons, mais nous ne le sommes presque jamais qu'il y ait quelque chose hors de nous qui soit

précisément tel que nous le voyons; il faut un grand nombre d'expériences faites & répétées, avec bien des précautions, pour produire en nous un degré de conviction pareil à celui des vérités géométriques. S'il y a quelques autres vérités, elles sont en petit nombre & communes à tous les hommes qui ne sont pas dépourvus de sens, à l'occasion desquels ils reçoivent les connoissances qu'elles accompagnent : elles se bornent à nous apprendre que nous éprouvons telles ou telles sensations à la présence de tel ou tel objet. . . .

Voilà toutes les vérités spéculatives que nous pouvons regarder comme des loix communes, suivant lesquelles les hommes doivent conduire leur esprit : non qu'ils apportent avec eux en naissant la connoissance de ces vérités gravées dans leur esprit, mais parce qu'elles s'y gravent de la même façon & avec la même force à proportion des expériences qu'ils font & de l'attention qu'ils y prêtent.

Quant au cœur, c'est-à-dire, au sentiment & à la volonté, il est vrai que l'y

vois une loi gravée dès le premier instant de son existence, c'est-à-dire, l'amour du plaisir & l'aversion de la douleur; cette loi est généralement observée par tous les hommes; il n'y en a aucun qui s'en écarte un seul instant; cette loi a attaché le plaisir aux actions propres, ou même nécessaires à notre conservation; elle a attaché la douleur à celles qui y sont contraires, & par un instinct naturel, l'amour du plaisir nous porte nécessairement à faire les unes, & l'aversion de la douleur à éviter les autres. L'effet de cet instinct est tel que nous ne sommes pas maîtres d'y résister. Entre plusieurs plaisirs, nous choisissons celui qui est le plus grand à nos yeux, de même qu'entre plusieurs douleurs nous craignons davantage la plus vive. Nous pouvons envisager la privation du plaisir comme plus fâcheuse qu'une douleur positive, ou la souffrance d'une douleur comme moins difficile à supporter que la privation d'un plaisir, & agir en conséquence; mais, quoique nous fassions, c'est toujours l'appercevance du plus grand plaisir & de la plus grande douleur

qui fait la plus grande impreſſion, qui détermine & qui entraîne la volonté.

La raiſon conſiſte dans la comparaiſon de ces différens degrés d'impreſſions, & dans le choix des moyens que nous employons pour parvenir au plaiſir & pour éviter la douleur; ceux-là paſſent pour raiſonnables, qui s'accordent avec les autres hommes dans ce qu'ils regardent comme le plus grand plaiſir & la plus grande douleur, comme ceux-là paſſent pour ſenſés & pour prudens qui paroiſſent appercevoir les objets de la même maniere dont les voient les autres hommes. Dans la conduite de la vie, ceux-là arrivent plus ordinairement au but où ils tendent, c'eſt-à-dire, au bonheur, & ils ſont déterminés par l'appercevance des objets à ſuivre le chemin qui y conduit ordinairement.

Telle eſt la loi que les hommes portent gravée dans leur cœur, par laquelle ils ſont perpétuellement conduits, & à laquelle ils ne peuvent pas plus ſe ſouſtraire que les êtres corporels le peuvent aux loix qui re-

glent leurs mouvemens. Si le premier Être a établi une loi pour ses ouvrages, elle doit être semblable à celle-ci; car je ne puis comprendre que l'auteur de leur existence & de leurs modalités puisse avoir une volonté qu'ils n'exécutent pas & qu'ils rendent inutile.

Au reste, cette loi suffit pour conserver, perpétuer & augmenter le genre humain; c'est elle qui a formé les sociétés & qui les maintient; la religion y est absolument inutile, si même elle n'y est pas contraire, parce qu'elle remplit l'esprit des hommes d'idées imaginaires & fausses d'un bonheur distingué de celui qui consiste dans la jouissance des plaisirs attachés à la satisfaction des besoins de l'homme, & qu'elle leur fait craindre des maux qui n'existent que dans l'imagination de celui qui les appréhende; & que pour éviter ces maux, qui ne sont maux que pour lui seul, il s'expose à souffrir des douleurs & à se priver des plaisirs reconnus pour tels par tous les hommes.

Que cette loi de l'amour du plaisir & de la fuite de la douleur soit suffisante pour

conduire les hommes lorſqu'ils vivent en ſociété, c'eſt de quoi il eſt aiſé de ſe convaincre : ſi ces hommes n'étoient ſenſibles qu'aux impreſſions des ſens extérieurs, comme il paroît que ſont les animaux, il pourroit ſe faire qu'ils ne vivroient point en ſociété, hors le tems où l'amour les porte à ſe joindre enſemble ; l'inſtinct qui attache les bêtes les plus féroces au ſoin de nourrir leurs petits, les porteroit à demeurer unis, juſqu'à ce que leurs enfans puſſent ſe paſſer d'eux. Les hommes feroient comme les oiſeaux parmi leſquels le mâle & la femelle que l'amour a réunis, ne ſe ſéparent point que leurs petits ne ſoient en état de ſe paſſer de leurs ſecours. Il eſt vrai que comme les enfans ſont beaucoup plus long-tems incapables de pourvoir à leurs beſoins que les petits des bêtes & des oiſeaux, les ſociétés amoureuſes des hommes feroient plus longues que celles des animaux, mais hors de là, ils ſe craindroient & ſe fuiroient mutuellement comme la plupart des autres animaux. Je ne vois pourtant pas clairement que cela ne pût être autrement ; car, parmi

les animaux, nous voyons que les abeilles & les fourmis forment des sociétés nombreuses & aussi bien réglées que les nôtres, & que quoique nous n'ayons nul motif de leur attribuer une raison semblable à la nôtre, ces animaux semblent plus sociables que les scythes septentrionaux, & que les barbares du milieu de l'Afrique, parmi lesquels il y a des nations entieres dont les hommes sont séparés les uns des autres, & où les familles ne vivent ensemble que jusqu'à ce que ceux qui les composent puissent se passer de secours pour subsister, & pour se défendre contre les animaux féroces.

Mais comme les hommes, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, ont des sentimens intérieurs d'un plaisir & d'une douleur qui affectent indépendamment des organes extérieurs du corps, & que ces impressions intérieures les affectent souvent plus vivement & plus efficacément que les autres, ce sont elles qui déterminent presque toute leur conduite; ainsi il n'a fallu d'autres motifs pour former la société que le plaisir que nous trouvons dans la com-

lui sacrifie avec joie tous les autres plaisirs réels, & que les douleurs les plus aiguës lui semblent légeres, si elles sont le prix auquel il le peut acquérir. C'est ainsi, selon moi, que se sont formées les républiques, forme de gouvernement la plus convenable à des hommes modérés qui cherchent la tranquillité & le repos. Bientôt il s'élevera dans ces sociétés des fanatiques de gloire qui sacrifieront à ce phantôme du bien public leurs richesses, leur repos, leurs plaisirs & leur vie même, quoique la mort soit ce que les hommes imaginent comme le plus grand des maux.

L'expérience de ce qui se passe parmi les enfans dans ces petites sociétés que forme l'amour du jeu & du plaisir, montre que je ne suppose ici rien dont nous n'ayons tous les jours des exemples.

J'ai supposé que l'homme étoit seulement timide, voyons ce qui arriveroit s'il étoit naturellement féroce & méchant; la nécessité de se défendre les uns des autres réunira les plus foibles contre les plus méchans, & ceux-ci en feront autant pour

s'empêcher

s'empêcher d'être accablés sous le nombre. Après une guerre de quelque tems, l'un des deux partis se trouvant le plus foible, se soumettra au vainqueur, qui l'assujettira, le réduira en esclavage, lui imposera des loix plus ou moins dures, selon ses besoins, ses caprices, ou selon le degré de force ou de foiblesse des vaincus. La nécessité de se tenir unis & toujours armés, parce qu'ils ne compteront que sur la terreur de leurs nouveaux esclaves pour assurer leur empire, les obligera de se choisir un chef qui n'aura d'abord qu'une autorité précaire sur ses compagnons, fera avec eux des conventions qu'il sera de leur avantage de garder, tandis que de son côté il tâchera d'étendre & d'établir son autorité par toutes sortes de moyens. Tel est l'origine de la tyrannie; & c'est ainsi que peuvent se former les monarchies, & que se sont formées celles des *Medes* & des *Parthes*, dans lesquelles une partie des sujets gémit sous les loix d'un cruel esclavage, tandis que l'autre partage avec le prince tous les avantages réels de l'autorité, les emplois, les dignités, les

richesses & même l'impunité; toutes les sociétés que nous voyons parmi les hommes se réduisent à l'une de ces deux especes, ou participent de toutes deux, parce qu'il y en a peu qui n'aient passé successivement du gouvernement républicain au gouvernement monarchique, ou qui n'aient aboli la tyrannie pour se gouverner en république. Quelle que soit l'origine de ces sociétés, il n'y en aura aucune où l'on ne se forme des idées de justice & d'injustice, de vertu & de vice, de gloire & d'infamie, quoiqu'elles varient suivant la diversité des coutumes, des besoins & des opinions qui auront prévalu dans chacune de ces sociétés.

5 On appellera injustes les actions par lesquelles on cherchera son propre bonheur aux dépens de celui du reste de la société. La justice consistera à ne se point écarter des loix qui mettent de l'égalité entre les hommes. On punira les actions injustes, & les justes auront pour récompense la jouissance du repos & de la tranquillité dans lesquels la société maintiendra les particuliers. La vertu sublime consistera à pro-

turer le bonheur d'autrui aux dépens du ſien propre ; on attachera les idées d'honneur & de gloire à ces actions, comme celles de mépris & d'infamie à celles qui y ſont contraires ; & ſi ces actions ſont capables de troubler le repos & le bonheur des particuliers, on les punira par des châtimens plus ou moins ſéveres, afin que la crainte de la douleur ou de la mort puiſſe contenir ceux que l'amour de la gloire ou la honte de l'infamie n'auroit pas la force de déterminer. Cette gloire, au reſte, n'eſt pas une pure chimere, puiſqu'elle procure des avantages réels à ceux qui y parviennent ; l'eſtime des autres hommes, le crédit, l'autorité, la facilité d'obtenir les emplois, les dignités, les richeſſes, l'impunité, & tous les autres biens dont jouiſſent les grands de chaque état.

Au phantôme du bien public ſi puiſſant dans les républiques pour produire des héros, on ſubſtituera dans les monarchies la gloire de la nation, l'attachement à la perſonne du prince, & le dévouement à ſes volontés, & ces motifs engageront les

hommes à faire les plus grandes choses.

Si les hommes étoient toujours raisonnables, voilà à quoi se borneroient toutes les loix ; elles n'auroient d'autre but que celui de maintenir la tranquillité dans la société, & de prévenir tout ce qui peut empêcher le bonheur du plus grand nombre de ceux qui la composent ; mais comme les hommes mêlent toujours les objets de leur imagination avec les vues saines & réelles, il n'y a point de société qui n'ait rempli ses loix de beaucoup de choses arbitraires & de pure opinion ; & il n'y a point de société qui n'ait fait des crimes dignes de mort, de certaines actions indifférentes pour le repos & le bonheur du plus grand nombre, tandis qu'elle regarde comme vertueuses & dignes d'une gloire immortelle des actions que les autres sociétés regardent comme insensées, si elles ne leur paroissent pas infames. Tant il est vrai que les idées de justice & d'injustice, de vertu & de vices, de gloire & d'infamie sont absolument arbitraires & dépendantes de l'habitude. Il y a je ne sais quelle contagion qui répand

dans les esprits les opinions de ceux qui dominent dans les sociétés, & qui peut aller jusqu'à nous persuader les maximes dont nous avions été le plus choqués.

Si les loix prescrites par la Divinité doivent être connues à tous les hommes, si elles se bornent pour la spéculation à la recherche de la vérité & à la justesse du raisonnement, & pour la pratique à la fuite de la plus grande douleur, & à la recherche du plus grand plaisir, ainsi que je l'ai fait voir, ces loix sont observées religieusement par-tout, car il n'y a personne qui ne croie les suivre, lors même qu'il se trompe; on ne voit aucun homme qui ne fuie la douleur, lors même qu'il paroît faire le contraire; la différence que l'on remarque dans sa conduite, vient de ce qu'il n'est pas affecté par les objets de la même maniere que le commun du peuple & des hommes; ainsi il n'y a personne qui n'observe les loix de la Divinité, & par conséquent personne qui ne lui soit agréable. L'erreur dans laquelle on tombe sur la nature des objets ne peut être un crime,

puisque c'est la faute de l'impression que les objets font sur nous, que ceux qui embrassent l'erreur croient préférer la vérité, & que ceux qui se livrent à la douleur ne le font que parce que la pensée d'en éviter une plus grande leur procure un plaisir réel; s'il y a quelqu'un qui aille contre les loix de la Divinité, ce sont ceux qui, non contens de se livrer à l'illusion, veulent contraindre les hommes d'embrasser les mêmes erreurs, d'abandonner les vérités qu'ils touchent, pour courir après les phantômes que d'autres hommes disent voir.

S'il y a des gens dignes de la colere de la Divinité, ce sont les partisans du système religieux, qui veulent établir de nouvelles loix différentes de celles que la Divinité a écrites dans l'esprit & dans le cœur de tous les hommes, & qu'elle y a écrites d'une maniere si efficace qu'ils ne peuvent jamais s'en écarter un seul moment.

Mais comme je veux suivre ces gens jusque dans leurs derniers retranchemens, voyons s'il est possible que la Divinité ait établi d'autres loix que celles qu'elle a

mises dans l'esprit & dans le cœur de tous les hommes, & à quoi nous pourrons reconnoître ces loix.

Dans cette supposition, pour que les hommes soient agréables au souverain Être, non-seulement il ne leur suffit pas de suivre les loix qu'il leur a dictées lui-même, qu'ils connoissent par le moyen de leur raison, & qu'ils se sentent portés à exécuter en toute occasion par la force supérieure d'un instinct qu'ils ne peuvent surmonter; mais il faut qu'ils suivent encore d'autres loix, qui le plus souvent semblent être opposées aux premieres & les détruire entiérement. Ces loix sont connues à un très-petit nombre d'hommes, tandis que tout le reste du genre humain naît & meurt sans en avoir la moindre idée. Ceux qui prétendent avoir été choisis par le souverain Être pour les annoncer au genre humain, sont encore partagés entr'eux, de sorte que l'examen de ces loix est une étude très-pénible, & que peu d'hommes sont en état de choisir entr'elles, de maniere qu'ils s'assurent de ne s'être point trompés.

Si la Divinité a caché à la plus grande partie des hommes ce qui étoit nécessaire pour leur bonheur, son dessein n'étoit pas de les rendre tous heureux; donc il ne les aime pas tous; donc il n'est ni juste ni bienfaisant. Suivant l'idée que nous avons de la justice, & nous ne pouvons raisonner suivant d'autres idées que celles que nous avons, un Être bon, juste, équitable ne doit rien vouloir que de possible, & il ne l'est pas que j'observe des loix qui me sont inconnues; celui qui exigeroit d'une pierre qu'elle ne pesât point, quoiqu'elle fût pesante, ne seroit-il pas un insensé? La Divinité fait plus, elle me hait pour avoir ignoré ce qu'on ne m'a point appris, elle me punit pour avoir transgressé une loi secrette & non publiée, pour avoir suivi un penchant invincible qu'elle m'avoit donné elle-même; puis-je la concevoir autrement que comme un Être barbare, injuste, fantasque, & digne de mon mépris & de ma haine; que comme un tyran & comme un monstre? car enfin le Dieu que nous prêchent les partisans du systême religieux ne

peut être imaginé autrement. Dès que je suis obligé de m'en former cette idée, dès qu'il n'est pas essentiellement bon par lui-même, je ne suis pas obligé de le croire tel qu'il ne puisse me tromper. Ainsi, quand même on me prouveroit qu'il existe, qu'il a établi des loix différentes de la loi générale; qu'il a choisi des hommes pour les annoncer aux autres hommes; que pour les rendre croyables, il a fait un grand nombre de prodiges; & quand tous ces hommes qui me parlent en son nom, s'accorderoient entr'eux, je ne suis point encore sûr que je lui plairai en observant ces loix; car s'il n'est pas bon, il peut me tromper, & je ne puis même m'assurer sur le témoignage de ma raison qu'il peut m'avoir donnée exprès pour m'induire en erreur.

Mais allons plus loin, accordons-leur que le souverain Être puisse avoir établi des loix particulieres, & avoir choisi un petit nombre d'hommes auxquels il les a découvertes pour les annoncer au genre humain; je leur demanderai d'abord comment cet Être souverain se conduira à l'égard de ceux

auxquels ces loix n'auront pas été annoncées ; car enfin tous les hommes répandus sur la surface de la terre, ne sont pas encore liés ensemble par le commerce, il y a des nations entieres qui habitent des pays séparés de nous par des mers impraticables ; l'astronomie nous fait voir que la terre est un globe, & que la partie que nous habitons ne fait pas la centieme partie de sa surface. Si Dieu punit l'ignorance invincible de ceux auxquels ces loix n'ont pas été annoncées, il est injuste ; car enfin ce n'est que par notre volonté que nous sommes coupables ; s'il ne la punit pas, mais qu'il les juge par les seules loix de la raison naturelle & commune, on peut donc lui être agréable sans observer les loix particulieres ; & comme elles sont plus difficiles à pratiquer que les loix générales, ceux à qui il a imposé la nécessité d'observer les loix particulieres sont beaucoup plus maltraités que les autres, & doivent se plaindre du fardeau sous lequel ils gémissent. Mais sans nous arrêter à cette réflexion générale, voyons quelles sont ces loix qu'il a plu au

souverain Être de prescrire à une partie des hommes. 1°. Je vois qu'elles sont aussi différentes dans les différens pays que le sont les mœurs, les coutumes & les opinions des différentes nations qui les habitent. 2°. Que ces loix ne font presque jamais consister la conformité à la volonté divine, dans la pratique des vertus utiles & nécessaires à la conservation des sociétés, mais qu'elles font dépendre principalement cette conformité de l'exactitude à remplir certains usages cérémoniels, souvent très-gênans, & presque toujours contraires à la vertu, aux bonnes mœurs, & aux intérêts de la société. 3°. Que ces loix m'obligent à croire certaines opinions spéculatives, presque toujours absurdes, & souvent entiérement scandaleuses, comme les aventures des divinités pendant qu'elles conversoient avec les hommes & qu'elles en avoient pris la forme & la nature. Les moins déraisonnables de ces opinions sont toujours inconcevables à l'esprit humain, & telles qu'on ne peut y appercevoir aucune conformité avec les vérités conf-

tantes & reconnues de tout le monde.

Néanmoins cette révélation doit porter avec elle des caracteres qui fassent reconnoître son origine. 1°. Les vérités qu'elle enseigne doivent être telles que les forces naturelles de l'esprit humain ne puissent nous y conduire ; car si elles le pouvoient, il seroit inutile de recourir à cette voie extraordinaire. 2°. Elles doivent se trouver conformes aux autres vérités les plus communes, & faire sentir leur force à l'esprit, dès qu'elles lui sont présentées, au moins de la même maniere que les vérités les plus abstraites le sont aux esprits attentifs. 3°. Elles doivent frapper sensiblement tous les hommes auxquels elles sont annoncées, & faire une impression unanime sur tous les esprits. 4°. Les visions, les fables, le mensonge ne doivent point porter les mêmes traits que ces vérités. Il ne doit pas être possible de les confondre & de prendre les unes pour les autres. Je ne crois pas que l'on m'accuse d'en demander trop, car enfin, pour que je sois obligé de croire ce que l'on me dit, il faut que l'on me donne des

motifs de crédibilité. Voyons quels sont ceux que me montrent les partisans du systême religieux. Je n'en vois aucun autre que l'autorité qu'ils s'attribuent; ils exigent de moi la soumission pleine & entiere de mon esprit, & l'acquiescement parfait de ma volonté aux dogmes & aux pratiques qu'ils m'annoncent; plus ces choses sont au-dessus de la raison, plus elles y sont contraires, & plus ils demandent que ma persuasion soit vive, que ma confiance en eux soit entiere. Ce sont des législateurs qui ne prétendent établir leurs loix, ni sur leur conformité avec la raison, comme font les philosophes, ni sur la considération de leur utilité pour maintenir la tranquillité publique, ou sur celle des avantages particuliers qui en résulteront pour ceux qui les observeront, comme ont fait les fondateurs des villes & des républiques, *Licurgue*, *Solon*, *Numa*, & tant d'autres. Ce sont des monarques ou des tyrans qui, nous interdisant tout usage de la raison, ne fondent l'autorité de leurs loix, que sur le pouvoir & l'autorité de celui au nom duquel ils les publient.

Du moins faut-il que cette publication soit accompagnée de deux conditions : 1°. que je sois sûr de la bonne-foi de ceux qui m'annoncent ces loix ; car s'ils sont des fourbes, s'ils me veulent tromper, je ne les dois point croire ; 2°. que j'aie une certitude suffisante qu'ils n'ont pas pu se tromper eux-mêmes.

Quant au premier article, comme les loix qu'ils me viennent annoncer sont obligatoires, au moins pour tous ceux à qui elles sont connues, je veux, pour être persuadé de leur bonne-foi, qu'ils soient les premiers & les plus rigides observateurs de ces loix. Car enfin si ceux-mêmes qui prétendent que le souverain Être s'est communiqué intimément à eux, & qu'il leur a manifesté sa volonté, ne s'y conforment pas, comment veulent-ils exiger de moi, qui ne puis avoir d'autres preuves de la vérité de ce qu'ils me disent que leur persuasion même, que je croie ne pouvoir désobéir sans crime à des loix qu'ils violent à mes yeux ? Je veux que cette persuasion éclate dans toutes leurs actions, & que ce soit une persuasion

vraiment pratique, sans quoi je les regarderai tout au plus comme des philosophes qui disputent pour soutenir les opinions spéculatives d'une secte dont ils ne sont que superficiellement persuadés. Je veux que leur persuasion soit au moins aussi forte que celle que nous avons de la faculté qu'a le feu de nous brûler, & par conséquent de nous causer de la douleur, & qu'elle influe de même sur leurs actions. Je veux qu'il soit aussi rare de leur voir violer ces loix, même pour éviter une grande douleur, ou pour obtenir un grand plaisir, qu'il l'est de voir des hommes se jeter de sang-froid au milieu des flammes, ou empoigner un fer rouge. En vérité, c'est une chose bien rare, pour ne pas dire inouie, de trouver de telles gens.

Ceux qui témoignent par leurs discours le plus de persuasion & le plus de zele pour les opinions religieuses, démentent la vérité de leur croyance par l'irrégularité de leur conduite. On en voit à la vérité quelques-uns qui surmontent les vices grossiers, qui vont jusqu'à se priver de tout ce que les hommes regardent comme des plaisirs, qui

renoncent aux passions douces & à celles qui semblent les plus naturelles à l'homme, aux plaisirs de l'amour & de la table. Je ne veux point chicaner avec eux, ni examiner trop scrupuleusement si leur tempérament n'a pas la plus grande part à ces austérités; si la nature ne les a pas rendus comme insensibles à ces plaisirs auxquels ils renoncent; car après tout nous voyons des gens à qui la paresse & l'indolence philosophique en ont fait faire autant. Je ne leur reprocherai même pas que la gloire qui leur revient de cette privation, est un motif suffisant pour les y résoudre; car nous voyons combien de choses difficiles cet amour fait faire aux hommes.

Mais je demande que l'on me montre des hommes que la religion ait rendu doux, humains, compatissans, qui aiment naïvement les hommes, qui ne soient dominés ni par l'orgueil, ni par la jalousie, ni par l'ambition, ni par l'intérêt; car je n'en ai point vu que quelqu'une de ces dernières passions n'ait obligés de se démentir; je n'en ai guere vu que des motifs d'intérêt &

d'ambition n'aient portés à abandonner avec bassesse des choses qu'ils avoient défendues comme les vérités les plus certaines & les plus essentielles. Que l'on me montre de telles gens, alors je croirai qu'ils sont sincérement persuadés de la vérité des opinions qu'ils veulent me faire embrasser, je croirai qu'ils sont de bonne-foi; mais cela ne m'assurera pas qu'ils ne peuvent me tromper après s'être trompés eux-mêmes les premiers.

D'abord il faut que celui sur la parole duquel je croirai des choses aussi difficiles à concevoir & aussi contraires à la raison, soit lui-même un homme d'esprit & à l'abri de l'illusion; car enfin quand j'écouterai le récit d'une aventure qui m'est importante & sur laquelle je dois régler mes démarches dans une affaire civile, j'examinerai le caractere & l'autorité de celui qui parle avant de me déterminer sur son rapport. Il ne me suffit pas encore qu'il soit homme d'esprit, car on en voit tous les jours qui se trompent, il faut que j'examine quelles précautions il a prises pour s'instruire de ce

qu'il me dit ; le degré d'importance de l'affaire dont il s'agira, réglera les précautions que je prendrai pour m'assurer qu'il n'est point lui-même dans l'erreur. Mais qui sont ceux qui me veulent obliger de croire sur leur parole les dogmes incroyables de la religion, qui doivent faire le bonheur ou le malheur de toute ma vie ? Des prêtres crédules & intéressés, des hommes ignorans & superstitieux, des philosophes présomptieux & entêtés de leurs opinions, des gnostiques, des illuminés, des fanatiques qui portent leur croyance aux visions les plus absurdes ; songes, prodiges, enchantemens, spectres, lamies, &c. tout ce qui se présente à leur imagination échauffée prend à leurs yeux une entiere réalité : des hommes tels que vous auriez peine à faire donner le fouet à un de vos esclaves sur leur autorité.

S'il se trouve parmi eux quelques personnes de bon esprit, il n'y en a pas une qui puisse montrer qu'elle a sérieusement examiné les motifs & les fondemens de sa persuasion, & qu'elle l'a fait dans une dif-

position sincere & véritable de changer d'opinion si la raison l'ordonnoit ; très-peu ont examiné dans d'autre intention que de se fortifier dans une opinion déjà reçue. Eh ! comment auroient-ils pu agir autrement ? Dans leurs principes le doute même le plus léger est un crime & un sacrilege. Leur persuasion est le fruit de l'éducation & de l'accoutumance à regarder comme vraies des idées qu'ils ont reçues dès l'enfance. S'ils ont été persuadés dans un âge plus avancé & qu'ils aient passé d'une secte dans une autre, déjà remplie de l'opinion de l'existence de la Divinité & de la nécessité de lui rendre un culte, ils ont abandonné la religion où ils avoient été élevés, parce que les absurdités dont elle est remplie les choquoient. On leur en a proposé une autre, l'autorité de ceux qui leur parloient, leur éloquence, l'assurance avec laquelle ils s'exprimoient, la vivacité de leur persuasion, l'amour de la nouveauté les ont touchés ; & enfin ils se sont laissés persuader, pour s'épargner la fatigue & la discussion d'un plus long examen. Tous ceux même qui se

ſont laiſſés perſuader de cette ſorte, ſont d'ailleurs ſi ignorans, ſi ſimples, ſi crédules, que rien n'a été plus facile que de les convaincre. J'ai lu avec grande attention les apologies que les chrétiens ont écrites pour obtenir la tolérance de leur ſecte, ils montrent parfaitement le ridicule des autres religions; mais, en vérité, il s'en faut bien que les preuves ſur leſquelles ils établiſſent la vérité de la leur aient la même force. Ils ſe contentent preſque de les ſuppoſer, & cependant on ne peut préſumer qu'ils aient négligé de les mettre dans le plus beau jour; ils ont choiſi les meilleurs eſprits pour travailler à des ouvrages qu'ils devoient préſenter aux empereurs, & du ſuccès deſquels dépendoit leur tranquillité.

Pour que ces gens me faſſent voir que les dogmes qu'ils annoncent ne ſont point la production de leur imagination échauffée, mais leur ont été découverts par la Divinité même, il faut qu'ils m'en donnent des preuves ſenſibles, & c'eſt ce qu'ils prétendent faire par les prodiges & les merveilles dont toutes les traditions religieuſes ſont

pleines; mais vous vous ſouvenez de ce que j'ai remarqué à ce ſujet, que les religions les plus contradictoires citant également des prodiges pour me prouver leur vérité, que ces religions oppoſées m'aſſurant également que ces prodiges ne ſont & ne peuvent être inventés, & fondant également la vivacité de leur perſuaſion ſur l'évidence & la publicité de ces merveilles, il faut néceſſairement ſuppoſer une de ces deux choſes, ou bien que la Divinité a fait des prodiges pour établir la croyance de deux opinions contraires, dont il y en a au moins une fauſſe, & qu'ainſi elle a induit les hommes en erreur; ou bien que la croyance des prodiges cités par les partiſans du culte religieux peut s'introduire dans une nation, quoiqu'il ne ſoit jamais rien arrivé de tel, & que cette croyance peut devenir aſſez vive dans les eſprits pour qu'ils renoncent plus aiſément à la vie qu'à cette perſuaſion. Or ſi on m'accorde cela, non-ſeulement les prodiges ne ſont plus une preuve ſuffiſante de la vérité d'une religion, puiſqu'elle a pu s'établir ſans leur ſecours, mais encore il

n'y aura plus de prodiges qui ne me doivent être suspects, puisque la persuasion des vrais & des faux prodiges peut devenir également vive, & que je pourrai dire contre les uns ce que l'on emploie contre les autres pour les détruire.

Cette lettre est devenue bien longue, ma chere *Leucippe*, mais l'importance de la matiere & le grand nombre de questions qui y entrent nécessairement & que je n'ai pu m'empêcher de toucher, m'ont entraîné plus loin que je ne voulois. Souvenez-vous toujours que la dévotion est une passion qui promet de grandes douceurs, mais qui ne tient pas parole; que la plus terrible des situations est celle d'une dévotion foible & intermittente qui livre notre cœur à des scrupules & à des regrets continuels; que par conséquent à moins de s'y sentir porté par un penchant invincible, il faut résister de toutes ses forces à ces velléités passageres de dévotion qui nous attaquent dans la solitude; songez que si cela est vrai en général, il l'est encore plus pour les personnes d'un tempérament & d'un caractere d'esprit tel que le vôtre.

Faites réflexion à ce que je vous ai dit au commencement de ma lettre, sur les horreurs qui remplissent un cœur agité de ces mouvemens variables d'une dévotion passagere, & sur le danger où sont les personnes d'un caractere mélancolique & livré à l'ennui & à la contrainte, de tomber dans ce cruel état.

Servez-vous de toute votre raison pour vous garantir de ce malheur : quoi qu'en disent les superstitieux, elle ne nous trompe point, sur-tout lorsque ne voulant pas nous engager dans des opinions spéculatives, nous nous contentons d'examiner quelle réalité ont les objets imaginaires que lui offre notre esprit.

Si les objets sont véritables, cet examen nous assurera de leur existence ; mais aussi si ce ne sont que des phantômes vains, ils se dissiperont dès que nous oserons en approcher, ou du moins les considérer d'un œil fixe : je ne répéterai ni ce que j'ai dit sur la nature & la certitude de nos connoissances, ni ce que j'ai dit sur la source des erreurs où nous nous engageons dans les

matieres de ſpéculation; vous ne pouvez avoir oublié qu'elles viennent toutes de ce que nous donnons à peu près le même degré de réalité à tous les objets de nos connoiſſances, de ce que nous ſommes ſemblables à celui qui ne voudroit pas diſtinguer les objets qu'il voit & qu'il touche étant éveillé, d'avec ceux qu'il apperçoit pendant le ſommeil ou pendant l'ivreſſe.

Quelques erreurs qu'il puiſſe réſulter de-là dans la philoſophie, il eſt aſſez indifférent que l'on ſépare les propriétés des divers êtres auxquels elles appartiennent, que l'on admette des propriétés, des facultés, des formes, des entéléchies diſtinguées des corps, & que l'on en faſſe autant de petites *entités* exiſtantes à part; ces erreurs n'empêchent point les choſes d'aller leur train à l'ordinaire, les hommes n'en vivent pas moins heureux; le ſoin de défendre ces opinions & le deſir de les détruire les occupe, & cette occupation eſt ſouvent un bonheur.

Mais dans la religion il n'en eſt pas de même; lorſque les hommes ont une fois

réaliſé

réalise les objets imaginaires qu'elle leur fournit ; ils se passionnent pour ces objets, ils se persuadent que ces phantômes qui voltigent dans leur esprit, existent réellement hors d'eux tels qu'ils les voient, & là-dessus leur imagination s'enflamme, rien ne peut plus la retenir ; elle enfante tous les jours de nouvelles chimeres qui excitent en eux les mouvemens de la plus vive terreur. Tel est l'effet que produit en nous le phantôme de la Divinité ; c'est lui qui cause les maux les plus réels que ressentent les hommes ; c'est lui qui les force de supporter la privation infiniment douloureuse des plaisirs les plus naturels & les plus nécessaires, par le motif de la crainte de déplaire à cet être chimérique.

Il nous importe donc de nous délivrer des terreurs que nous inspire ce phantôme ; pour cela il ne faut qu'oser avancer vers lui, qu'avoir le courage de pénétrer jusqu'à lui, d'examiner, de sonder, & alors nous verrons que cette Divinité n'est qu'une pure illusion ; que l'idée que l'on nous en donne & que nous en pouvons former, n'a aucune

conséquence sensée, encore moins qu'on la puisse faire servir de fondement à une religion, quelle qu'elle soit.

L'idée qu'ils veulent nous donner de la Divinité, n'est autre chose que celle d'une cause universelle qui n'est produite par aucune cause particuliere & de laquelle toutes les autres sont les effets. Quoiqu'ils n'en puissent dire autre chose, sinon que c'est la cause universelle, ils se sont persuadés qu'elle existoit séparément & indistinctement des êtres particuliers qu'elle produisoit & sur lesquels elle agissoit. Cependant il n'est pas plus raisonnable de penser qu'il existe une telle cause générale séparée de toutes les causes particulieres, qu'il le seroit de dire qu'il existe un mouvement, une blancheur, une rondeur universelle, distinguée de chaque mouvement, de chaque blancheur, de chaque rondeur particuliere, desquels on ne pourroit dire autre chose que le mouvement, la blancheur, la rondeur universelle, dont participent les diverses modalités.

Cette cause universelle ne peut être dis-

tinguée réellement des êtres particuliers que comme la blancheur, la rondeur, le mouvement des corps le peuvent être des corps qu'ils modifient ; les êtres particuliers n'ont point d'existence propre & particuliere dans l'hypothese de la cause universelle, ils n'existent point par une force qui soit en eux ; indépendamment de cette cause, ils n'ont qu'une existence étrangere & participée de la cause universelle, par la continuation d'un effet répété à chaque instant, comme la modalité des corps, la blancheur, la rondeur, le mouvement, &c. (pour ne pas sortir de l'exemple choisi) qui n'existent point par quelque force qui soit en eux, mais parce qu'ils participent de l'existence des corps qu'ils modifient ; & cela est si vrai que nous ne pouvons concevoir que l'on détruise ces corps sans détruire leurs modalités. Si cela est vrai, comme il faut qu'il le soit pour que la cause soit universelle, (car si ces êtres particuliers existoient par une force distinguée de cette cause, elle ne seroit pas universelle, puisqu'il y auroit d'autres causes indépen-

dantes d'elle,) si, dis-je, cela est vrai, cette cause ne peut être autrement distinguée des êtres particuliers que la blancheur & la rondeur le sont des corps blancs & ronds, c'est-à-dire, qu'elle n'est que l'assemblage des êtres particuliers agissant mutuellement les uns sur les autres; par conséquent la Divinité n'est autre chose que l'univers dont nous faisons nous-mêmes une partie, parce que nous sommes des êtres, que nous agissons sur les autres & que nous recevons leur action. La Divinité n'est donc distinguée de l'univers que comme la république d'Athenes l'étoit de l'assemblage des citoyens différens qui la composoient; c'est là le système de quelques philosophes, système que je ne crois pas possible d'ajuster avec la religion; car enfin dans le système religieux, non-seulement la cause universelle a une intelligence & une volonté, sans quoi elle ne pourroit être l'objet d'un culte religieux, mais elle veut par certaines choses; elle est capable de haine & d'amour; elle récompense & punit ceux qui obéissent ou désobéissent à ses ordres.

Vous vous souvenez, je crois, de ce que j'ai dit sur l'impossibilité de concevoir l'existence d'une telle cause universelle, douée d'intelligence ou de volonté qui puisse être l'objet d'un culte religieux.

Si les êtres ne sont pas nécessaires & que la cause de leur existence soit la volonté de la cause universelle, c'est-à-dire de Dieu, on demande quel sera le motif qui le déterminera à vouloir ; ce ne peuvent être les êtres mêmes puisqu'ils n'existent pas encore ; si l'on dit que ce sont les idées de ces êtres ; on demande comment Dieu peut avoir une idée de ce qui n'est point & de ce qui n'a jamais été ; s'il a acquis ces idées, comment & d'où lui sont-elles venues ? S'il les a toujours eues, elles sont éternelles comme lui, & une partie de lui-même. Sur quoi l'on demande si ces idées représentent ces êtres comme devant exister ? Si elles les représentent autrement, elles sont fausses & trompeuses ; si elles les représentent comme devant exister, leur existence est donc nécessaire, & Dieu en les produisant ne fait qu'exécuter la loi éternelle qui lui

présentent à nous, ces perceptions ne nous viennent qu'à l'occasion du mouvement excité dans nos organes, donc la cause du mouvement est celle de notre volonté. Si cette cause ignore l'effet que produira ce mouvement en nous, quelle idée indigne de Dieu ! S'il le fait, il en est complice, & il y consent; si le sachant il n'y consent pas, il est donc forcé à faire ce qu'il ne veut pas, & il y a quelque chose de plus fort & de plus puissant que lui, dont il est contraint de suivre les loix malgré lui. 2°. Comme nos volontés sont toujours suivies de quelques mouvemens, Dieu est obligé de concourir avec notre volonté; s'il y consent, il en est complice; s'il n'y consent pas, il est moins fort que nous & obligé de nous obéir; donc, quelque chose que l'on dise, il faut avouer qu'il n'y a point de cause universelle, & que s'il y en a, elle veut tout ce qui arrive & ne veut jamais autre chose; que par conséquent elle n'aime ni ne hait aucun des êtres particuliers parce qu'ils lui obéissent tous également, & que les mots de peine, de récompense, de loix,

de défenses, d'ordres, &c. sont des termes allégoriques, tirés de ce qui se passe parmi les hommes. Mais quand même on accorderoit que cette cause universelle nous a donné avec l'existence, le pouvoir d'exécuter les loix qu'elle nous a imposées, il faut voir quelles sont ces loix, & si elles sont différentes de celles que tous les hommes portent dans leur cœur des inclinations naturelles qu'il ne quitte jamais; du desir de connoître la vérité ou de jouir du plaisir de la recherche du bonheur & de la fuite de la douleur. Si les loix que la premiere cause a établies doivent se borner là, tous les êtres intelligens les observent sans s'en écarter un seul moment, & par conséquent ils sont tous conformes à sa volonté; car celui qui se trompe croit suivre la vérité en soutenant l'erreur, & celui qui sacrifie les plaisirs réels à une pure chimere, imagine & sent effectivement une grande félicité à lui faire ce sacrifice. Si le souverain Être a établi d'autres loix que celles qu'il a mises dans le cœur de tous les hommes, ceux à qui il les a cachées, étoient-ils l'objet de

son amour; puisqu'il ne leur a point découvert ce qui étoit propre à les rendre heureux? Les punira-t-il pour avoir violé des loix qu'ils ignoroient? Si cela est, non-seulement cet Être n'aime pas les hommes, & par conséquent ne mérite pas leur amour, mais de plus c'est un Être injuste & tyrannique, indigne de leur estime, & qui mérite leur haine.

Si l'on n'est pas obligé de regarder Dieu comme un être essentiellement bon, comme un être qui aime les hommes, l'on peut croire qu'il les a voulu tromper; ainsi, quand même tous les prodiges sur lesquels se fondent ceux qui prétendent connoître les loix qu'il a révélées à quelques hommes, seroient véritables, comme c'est un Être injuste & inhumain, je n'ai point d'assurance qu'il n'ait pas fait ces prodiges exprès pour nous tromper, & je n'ai nulle preuve que je lui deviendrai plus agréable par l'observation de ses loix.

S'il ne punit pas ceux qui ont ignoré ces loix, comme il ne le peut faire sans injustice, il n'est donc pas absolument nécess-

faire de les observer pour lui plaire, puisqu'on le peut en suivant les seules loix naturelles, communes à tous les hommes; mais si cela est, comme les loix révélées sont fatigantes, difficiles à exécuter, consistant à se priver de tous les plaisirs, à refuser de satisfaire les besoins naturels, elles ne servent qu'à rendre malheureux ceux à qui il les a révélées, donc il les hait; mais ils ne l'ont pu mériter, puisqu'ils ont pratiqué les loix générales, comme ceux à qui il n'a point donné de loix particulieres; donc quoi que l'on dise, il faut conclure que c'est un Être injuste, capricieux & indigne de notre respect.

D'ailleurs ces loix particulieres ne sont accompagnées d'aucun des caracteres qui me les doivent faire regarder comme vraies; elles sont absurdes & contraires à la raison, elles sont opposées aux loix naturelles & communes qui ordonnent de satisfaire aux besoins de la nature; la plupart de ceux qui les annoncent font voir, en les violant à tout moment, qu'ils ne sont pas persuadés de leur vérité; ceux qui les observent sont

pour l'ordinaire gens qui croient ſans examen & ſur l'autorité ſeule de ceux qui les ont précédés ; ceux d'entr'eux qui croient par conviction ſont en très-petit nombre, la plupart ſont gens ſans eſprit, crédules, timides, & recevant comme vrai tout ce que leur imagination échauffée leur préſente ; pour les autres, lorſque j'examine leurs preuves, je trouve qu'elles n'ont nulle ſolidité ; qu'elles ne ſont appuyées que ſur des traditions confuſes, incertaines & non prouvées ; que les dogmes les plus contraires citent avec un égal avantage des faits également prouvés, & que dans tous les partis on réuſſit à merveilles à détruire le fondement des opinions contraires à la ſienne, ſans qu'aucun puiſſe mettre celle qu'il défend à couvert des mêmes objections par leſquelles on accable les autres.

De toutes les religions établies parmi les hommes, il n'y en a aucune qui puiſſe l'emporter ſur les autres, & qui mérite qu'un homme ſenſé s'y aſſujettiſſe ; celles qui ſont un peu plus épurées de fables ridicules & groſſieres, comme le judaïſme, le chriſtia-

nisme, le magisme, le caldaïsme, sont au fond également destituées de probabilité dans leurs dogmes, & de solidité dans leurs preuves.

Comme la vérité de leurs dogmes n'est pas du ressort de la raison, parce que la nature des choses dont on y traite ne nous est pas connue, ceux qui veulent que nous ajoutions foi à ce qu'ils nous en disent, doivent nous montrer comment ils ont appris ce qu'ils prétendent nous enseigner; ils nous assurent que cette Divinité, au nom de laquelle ils nous parlent, dont ils ne peuvent nous donner d'idée & de laquelle ils disent des choses si opposées les unes aux autres, s'est découverte à eux & les a instruits des loix qu'elle prétendoit être observées parmi les hommes; & pour prouver la vérité de ce témoignage, ils nous citent des prodiges & des merveilles arrivées pour obliger les hommes à le croire; mais ces prodiges n'arrivant plus de nos jours, ils ne sont fondés que sur une tradition historique, de laquelle on ne peut plus s'assurer maintenant. Toutes les sectes religieuses

citent des miracles pareils pour établir la vérité de leurs opinions, & les plus absurdes sont celles qui en rapportent un plus grand nombre. Les dogmes de ces diverses sectes sont opposés & contraires les uns aux autres, ils se détruisent mutuellement, & ne peuvent être vrais tous à-la-fois; donc il faut, si tous ces miracles sont véritables, qu'il s'en soit fait pour attester la vérité d'une opinion fausse, & que par conséquent la Divinité ait voulu séduire les hommes par des prodiges, ou bien qu'il y en ait seulement une partie de faux, & que les autres soient vrais; mais à quoi les distinguer? car enfin, en fait de prodiges, comme ils sont tous au-dessus du cours ordinaire & de la force des agens naturels, la raison ne peut distinguer entr'eux s'il n'y en a point qui soient absurdes ou déraisonnables, & nous ne sommes point en droit d'en rejeter sur ce prétexte.

Chaque secte est également persuadée de la vérité des siens; si néanmoins ces prodiges sont faux & supposés, il en faut conclure que des nations entieres peuvent

donner croyance à des miracles ſuppoſés; donc ſur le chapitre des prodiges, la perſuaſion vive & conſtante d'une nation entiere n'en prouve pas la vérité. Mais il n'y a aucun de ces faits dont on puiſſe autrement prouver la vérité que par la perſuaſion de ceux qui les croient maintenant, donc il n'y en a aucun dont la vérité ſoit ſuffiſamment établie; & comme ces prodiges ſont le ſeul moyen par lequel on puiſſe nous obliger de croire la vérité d'une religion, je dois conclure qu'il n'y en a aucune de prouvée, & je les dois regarder toutes comme l'ouvrage du fanatiſme ou de la fourberie, & ſouvent de tous les deux enſemble.

On peut obſerver, à l'égard de ces prodiges, que de l'aveu même de ceux qui les croient, ils n'ont fait aucune impreſſion ſur l'eſprit ni ſur le cœur de ceux qui en ont été les témoins. Les prodiges que les Grecs racontent de *Bacchus*, pour punir l'incrédulité de *Lycurgue*, roi des Thraces, n'ont pas rendu les ſujets de ce prince plus dévots au fils de *Sémelé*. Les merveilles rap-

portées dans l'histoire du législateur des Juifs ne rendoient point ces peuples plus exacts observateurs du culte & des loix du Dieu qui les produisoit ; il semble qu'il lui étoit plus facile de déranger toute la nature, de leur ouvrir un chemin solide au milieu de la mer, de faire remonter les fleuves vers leur source, d'épaissir la rosée pour en faire un aliment, &c. que de leur persuader de lui rendre le culte qu'il exigeoit d'eux. Leur histoire n'est qu'un tissu de révoltes & de désobéissances au Dieu que *Moyse* leur avoit voulu faire adorer. La secte juive qui porte le nom de chrêtiens, nous raconte avec emphase les merveilles opérées par leur législateur, merveilles aussi utiles que surnaturelles ; les maladies les plus incurables guéries, les morts rappellés à la vie, sont les faits dont son histoire est remplie ; cependant cette même histoire nous apprend que cet homme fut arrêté par sa nation même à qui il avoit fait tant de bien, regardé comme un imposteur & livré aux Romains pour être puni du supplice infame destiné aux esclaves & aux brigands.

Que penser de ces prodiges qui n'ont fait aucune impression sur l'esprit de ceux au milieu desquels ils arrivoient ? Est-ce connoître le cœur humain que de supposer que des hommes, témoins de ces merveilles, n'en ont point été touchés, lorsque nous voyons tous les jours que le simple bruit populaire d'un prodige ou supposé ou qui n'est qu'un événement commun, est capable de remuer des provinces entieres ?

Mais enfin, direz-vous, ma chere *Leucippe*, s'il n'y a aucune religion véritable, si l'on ne peut même supposer raisonnablement l'existence d'une Divinité ou d'une Cause universelle distinguée de l'univers, par qui cet univers est-il gouverné ? Par qui est-il conduit & conservé ? Car après tout, il en faut bien venir à une premiere Cause.

Je ne vois point pour moi la nécessité d'une telle conséquence. L'univers est un assemblage d'êtres différens qui agissent & réagissent mutuellement & successivement les uns sur les autres, comme je l'ai déjà dit. Je n'y découvre de bornes, ni par son

étendue, ni par sa durée; j'y apperçois seulement une vicissitude & un passage continuel d'un état à l'autre par rapport aux êtres particuliers qui prennent successivement diverses formes nouvelles; mais je n'y vois point une Cause universelle distinguée de lui qui lui donne l'existence & qui produise les modifications des êtres particuliers qui le composent. Je crois même voir très-distinctement l'impossibilité d'une telle cause, je vous l'ai expliqué plus haut. Du reste, j'avoue que mon esprit est trop foible & trop borné pour remonter long-tems de cause en cause, loin de pouvoir parcourir une énumération qui n'est infinie que parce que l'on n'en peut trouver le terme; ainsi je m'enveloppe tranquillement dans une ignorance que je ne rougis point d'avouer, & qui n'est point honteuse, parce qu'elle est invincible.

Je ne crois point que cette ignorance donne aucun droit à ceux qui s'imaginent en savoir davantage de m'assujettir à leur opinion, lorsque non-seulement je n'en puis appercevoir la vérité, mais lorsque tout ce

que j'en vois c'eſt qu'elle implique contradiction. Ce ſeroit donner trop d'avantage à la préſomption, qui eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ignorent que pour n'avoir pas examiné. Je m'en tiens au raiſonnement ſenſé de ces Indiens qui, quoiqu'ils ne puſſent concevoir la méchanique de ces machines hydrauliques qu'on leur avoit portées, ne ſe croyoient point obligés d'avouer à leurs compatriotes que ces machines étoient des animaux. On n'a pu encore expliquer la cauſe du flux & du reflux de la mer, ni celle qui fait que la pierre d'Héraclée (l'aimant) attire le fer, néanmoins on a droit de rejeter les ſuppoſitions que l'on a imaginées pour rendre raiſon de ces effets, parce que ces ſuppoſitions ſont abſurdes. Conduiſons-nous ainſi à l'égard de la cauſe qui ſoutient l'univers, contentons-nous d'en rejeter les chimeres que l'on nous débite ſur ce ſujet, & ne nous embarraſſons point de mettre une autre opinion à la place de celle que nous quittons ; la ſageſſe doit nous apprendre à ſupporter tranquillement un pareil vuide : il eſt tant de connoiſ-

fances nécessaires, ou du moins agréables, que nous savons acquérir aisément, pourquoi nous inquiéter de ce qui ne nous regarde pas? Nous sommes dans un vaisseau battu des vents & des flots, songeons à en diriger le cours de façon qu'il souffre le moins qu'il pourra, manœuvrons de maniere que nous corrigions le vent, s'il est possible, sinon obéissons lui; ne nous amusons pas à philosopher sur la cause physique qui le produit, occupons-nous seulement, au milieu des hommes parmi lesquels nous nous trouvons placés dans cet instant, à nous conduire avec eux de façon que nous souffrions le moins de douleur & que nous goûtions le plus de plaisir qu'il sera possible; car enfin c'est à ces deux points que tout se réduit, fuir la douleur & chercher le plaisir. Nous serions donc bien fous si nous ne nous occupions, comme le veulent les dévots, qu'à nous refuser la jouissance raisonnable des plaisirs qui sont sous nos mains, & qu'à nous procurer les maux & les douleurs qui ne nous sont point destinés. Tâchez de profiter de ceci, ma chere *Leu-*

cippe; si la philosophie est capable de prouver quelqu'avantage réel aux hommes, c'est celui de leur apprendre à ne craindre que le danger, & à ne connoître d'autre danger que celui d'éprouver de la douleur.

Je vous connois trop, ma chere *Leucippe*, pour croire qu'en secouant le joug de la tyrannie religieuse, vous tombiez dans les excès où l'on prétend que l'irréligion plonge ceux que l'on nomme athées; les hommes sont toujours pour les mœurs tels que les rend leur tempérament naturel & la proportion qu'ont avec les passions les objets qui frappent leurs sens. Vous n'aurez jamais que des passions douces & languissantes; votre tempérament mélancolique pourra leur donner une force intérieure qui agira sur votre ame; mais elles ne se développeront jamais au-dehors; & d'ailleurs la délicatesse de votre goût vous rend moins sensible à ces objets d'amour & d'ambition qui sont la source de tous les excès publics où se portent les personnes de votre sexe, & de ces emportemens par lesquels seuls elles peuvent donner atteinte à leur gloire.

Je ne vous ai point parlé ici de l'immortalité de l'ame, ni de ce que nous devenons après la mort ; c'est une chose absolument inconnue, aussi bien que tout ce que les philosophes ont imaginé sur sa nature, & sur la distinction de l'homme en deux ou trois substances ; toutes leurs différentes opinions n'ont aucun fondement. Tout ce que l'on en peut dire de raisonnable, c'est que de même qu'avant notre naissance nous n'étions certainement pas ce que nous sommes maintenant, & que ces deux manieres d'être ne sont point liées de sorte qu'il reste une trace sensible de leur liaison & du passage d'un état à l'autre, de même aussi il est très-probable qu'après la mort nous continuerons à la vérité d'exister, mais que nous deviendrons un nouvel être dont les modifications n'auront pas plus de rapport à celles de notre état actuel, que ces dernieres en ont avec les modifications antérieures à la naissance. Nous avons existé pendant plusieurs mois dans le sein de nos meres ; tout le monde en est convaincu ; quelle idée en avons-nous ? Y a-t-il quel-

qu'un qui ait gardé le souvenir de son entrée dans le monde, & des impressions qu'ont fait sur lui les objets de sa naissance? A-t-on même quelqu'idée de ce qui nous est arrivé pendant nos premieres années! Puisque nous sommes forcés d'avouer que ces choses nous sont inconnues, quoiqu'elles fassent partie de notre état actuel, ne rougissons point d'ignorer ce qui nous arrivera lorsque nous serons passés dans un autre état par la mort; regardons tout ce que les philosophes débitent là-dessus comme des choses avancées sans preuves & destituées de fondement. Leurs différentes hypotheses n'ont pas plus d'autorité que les fables débitées par les poëtes au sujet du Tartare & des Champs-Elizées. J'accorderai sans peine que ces fictions sont non-seulement très-ingénieuses, mais encore très-avantageuses au genre humain.

Le commun des hommes est trop corrompu & trop insensé pour n'avoir pas besoin d'être conduit à la pratique des actions vertueuses, c'est-à-dire, utiles à la société, par l'espoir de la récompense, &

détourné des actions criminelles par la crainte des châtimens; c'est là ce qui a donné naissance aux loix: mais comme ces loix ne punissent ni ne récompensent les actions secrettes, & que dans les sociétés les mieux réglées, les coupables puissans & accrédités trouvent le secret de les éluder, il a fallu imaginer un tribunal plus redoutable que celui du magistrat. On a supposé qu'à la mort nous entrions dans une nouvelle vie, dont le bonheur ou le malheur dépendoient de notre conduite avant la mort. Elle sera examinée, nous dit-on, par un juge inflexible, auquel toutes nos actions, même les plus secrettes, seront connues. Un bonheur éternel & au-dessus de tout ce que nous avons éprouvé de plus voluptueux, sera le partage des gens de bien, tandis que des tourmens effroyables seront employés à punir & à expier les crimes des méchans.

Cette opinion est sans doute le plus ferme fondement des sociétés, c'est elle qui porte les hommes à la vertu & qui les éloigne du crime. Tant qu'on ne l'employera

ployera que pour le bonheur public, je la regarderai comme une erreur utile que les honnêtes gens doivent respecter, qu'ils doivent même inspirer à ceux qui ont besoin de ce motif pour être gens de bien.

Mais si la superstition, s'emparant de cette opinion, vouloit l'employer pour troubler le repos des simples, & pour les remplir de vaines terreurs; si des hommes ambitieux vouloient s'en servir pour étendre leur empire sur les esprits & pour les assujettir comme nous le voyons si souvent; si l'on faisoit dépendre le bonheur & le malheur de cette vie future, non pas de l'altération ou de l'inobservation des loix établies pour le bien des sociétés, mais de la pratique des cérémonies religieuses, de la croyance de certains dogmes opposés à la raison & de la soumission à ceux qui se prétendent les envoyés & les confidens de l'Être suprême; alors la sagesse & la raison nous ordonnent de leur résister & de tout tenter pour désabuser ceux qu'ils veulent séduire. Dès que cette erreur cessera de faire le bonheur de la société, non-seu-

lement elle cessera d'être indifférente, mais elle pourra devenir pernicieuse par cela même qu'elle est un motif capable de remuer les peuples plus puissamment que ne font les loix & la crainte du magistrat politique.

Il ne serviroit de rien d'alléguer en faveur de cette opinion, qu'elle est reçue chez toutes les nations policées, & même chez la plus grande partie des barbares; son universalité n'est pas une preuve de sa vérité. Il y a des erreurs communes qui sont une suite comme nécessaire de l'imperfection de notre esprit & dans lesquelles tombent tous ceux qui voudront tenter de franchir les bornes que la nature a mises à nos connoissances. Cette opinion est de ce genre, & même elle a cet avantage, que l'intérêt de la société demandant qu'elle fût répandue par-tout, les politiques se sont fait un devoir de s'opposer à ce qui pourroit la détruire.

Personne ne pouvant se former d'idée de l'anéantissement ou de la destruction totale de la matiere des êtres, tous les hommes

ont dû concevoir la mort comme le passage à une nouvelle maniere d'exister, & il seroit comme impossible de trouver des peuples chez lesquels l'opinion commune ne donnât pas une espece d'immortalité à nos ames. D'un autre côté, comme il n'y a que les esprits vraiment raisonnables qui puissent supporter le vuide où nous laisse notre ignorance sur la nature de cet état dans lequel nous passons à la mort, & que ces esprits raisonnables sont rares, on a dû chercher à remplir ce vuide fatigant par quelque hypothese fondée sur ce que l'on pourroit imaginer de cet état futur.

Notre imagination, quelqu'étendue qu'on lui suppose, est toujours réduite à nous représenter les choses que nous avons déjà vues & à nous rappeller les sensations que nous avons déjà éprouvées. Elle peut à la vérité unir les choses que nous avons toujours vues séparées, & séparer celles que nous avons vues unies ; elle forme de nouveaux assemblages de qualités, mais elle ne peut nous offrir de nouvelles qualités & de nouvelles modifications.

Toutes les hypothefes que l'imagination a pu enfanter fur la nature de cet état futur, l'ont repréfenté comme une nouvelle vie & comme une répétition de ce qui nous arrive dans celle-ci. Elles nous promettent les mêmes plaifirs & nous menacent des mêmes peines.

Puifqu'il n'a pas été poffible de varier le fond de cette hypothefe, & que les barrieres oppofées par la nature elle-même aux efforts de l'efprit humain, ont dû retenir tous les hommes dans les mêmes limites, il ne faut pas regarder comme une preuve de la vérité de l'opinion commune, fon univerfalité & fon uniformité.

Vous êtes trop fenfée, ma chere *Leucippe*, pour vous laiffer effrayer par les vains phantômes de l'imagination des poëtes, qui n'ont de réalité que dans l'efprit d'une populace timide & fuperftitieufe. Vous favez faire ufage de votre raifon pour les diffiper, & pour vous garantir des effets de cette illufion fi funefte au repos des perfonnes timides. Ce feroit en vain que nous nous glorifierions de poffeder cette raifon,

ſi nous ne la faiſions ſervir à nous rendre heureux, & à nous procurer cette tranquillité d'ame & ce repos intérieur qui conſtitue la félicité pure & ſans trouble que nous promet la véritable philoſophie ; elle n'eſt pas capable d'augmenter nos plaiſirs, mais ſeulement de régler nos deſirs & nos craintes, & de détruire les vaines terreurs dont notre imagination ſe remplit : ſon objet eſt de nous ramener à vivre ſelon la nature & de nous délivrer de l'empire de l'opinion.

FIN.

P. de Kérangué & M. Pollès
2.12.1988
[VOLT.]





